

Universitätsbibliothek Mannheim

Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance &c.

avec des observations nouvelles sur la nature & sur les hommes

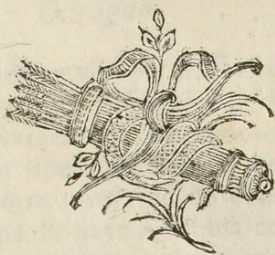
Saint-Pierre, Bernardin de

Neuchâtel, 1773

urn:nbn:de:bsz:180-digad-8376

VOYAGE
A
L'ISLE DE FRANCE ,
A L'ISLE DE BOURBON,
AU CAP DE BONNE-ESPERANCE, &c.
Avec des observations nouvelles sur la nature &
sur les hommes.
PAR UN OFFICIER DU ROI.

SECONDE PARTIE.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

VOYAGE

A

ISLE DE FRANCE,

A ISLE DE BOURBON,

ET CIP DE BONNE ESPERANCE, &c.

Avec des observations nouvelles sur la nature &
sur les hommes.

PAR UN OFFICIER DU ROI.

SECONDE PARTIE.



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M DCC LXXIII



VOYAGE

A

L'ISLE DE FRANCE.



LETTRE XIX.

*Départ pour France. Arrivée à Bourbon.
Ouragan.*

APRÈS avoir obtenu la permission de retourner en France, je me disposai à m'embarquer sur l'Indien, vaisseau de 64 canons.

Je donnai la liberté à *Duval*; cet esclave qui portoit votre nom; je le confiai à un honnête homme du pays, jusqu'à ce qu'il eût acquitté par son travail quelque argent dont il étoit redevable à l'administration. S'il eût parlé françois, je l'aurois gardé avec moi. Il me témoigna par ses larmes le regret qu'il avoit de me quitter. Il m'y paroissoit plus sensible qu'au plaisir d'être libre. Je proposai à

A ij

Côte d'acheter sa liberté, s'il vouloit s'attacher à ma fortune. Il m'avoua qu'il avoit dans l'isle une maîtresse dont il ne pouvoit se détacher. Le sort des esclaves du roi est supportable : il se trouvoit heureux, c'étoit plus que je ne pouvois lui promettre. J'aurois été très-aisé de ramener mon pauvre favori dans sa patrie ; mais quelques mois avant mon départ, on me prit mon chien. Je perdis en lui un ami fidele que j'ai souvent regretté.

Quelques jours avant de partir, je revis *Autourou*, cet insulaire de Taïti, que l'on ramenoit dans son pays, après lui avoir fait connoître les mœurs de l'Europe. Je l'avois trouvé à son passage, franc, gai, un peu libertin. A son retour, je le voyois réservé, poli & maniéré. Il étoit enchanté de l'opéra de Paris, dont il contrefaisoit les chants & les danses. Il avoit une montre dont il désignoit les heures par leur usage. Il y montrait l'heure de se lever, de manger, d'aller à l'opéra, de se promener, &c. Cet homme étoit plein d'intelligence. Il exprimoit par ses signes tout ce qu'il vouloit. Quoique les hommes de Taïti passent pour n'avoir eu aucune communication avec les autres nations avant l'arrivée de M. de Bougainville, j'observai cependant un mot de leur langue, & un usage qui leur est commun avec différens peuples. *Matté*, en langue taïtienne veut dire tuer. Le *matté* des Espagnols, le *mat* des Persans, ont la même signification. Ils

ont aussi coutume de se dessiner la peau, comme beaucoup de peuples de l'ancien & du nouveau continent. Ils connoissoient le fer, qu'ils n'avoient pas; ils l'appelloient *aurou*, & en demandoient avec empressement; ils avoient des maladies vénériennes, qui viennent, dit-on, du nouveau monde. Mais toutes ces analogies ne suffisoient pas pour remonter à l'origine d'une nation. Les folies, les besoins, les maux de l'espece humaine paroissent naturalisés chez tous les peuples. Un moyen plus sûr de les distinguer, seroit la connoissance de leurs langues. Toutes les nations de l'Europe mangent du pain; mais les Russes l'appellent *gleba*, les Allemands *broth*, les Latins *panis*, les bas-Bretons *bara*. Un dictionnaire encyclopédique des langues seroit un ouvrage très-philosophique.

Autourou paroissoit s'ennuyer beaucoup à l'Isle de France. Il se promenoit toujours seul. Un jour je l'apperçus dans une méditation profonde. Il regardoit à la porte de la prison un noir esclave, à qui on rivoit une grosse chaîne autour du cou. C'étoit un étrange spectacle pour lui, qu'un homme de sa couleur, traité ainsi par des blancs, qui l'avoient comblé de bienfaits à Paris; mais il ne savoit pas que ce sont les passions des hommes qui les portent au-delà des mers, & que la morale, qui les balance en Europe, reste en-deçà des tropiques.

Je m'embarquai le 9 novembre 1770. Plus

sieurs Malabares vinrent m'accompagner jusqu'au bord de la mer. Ils me souhaiterent, en pleurant, un prompt retour. Ces bonnes gens ne perdent jamais l'espérance de revoir ceux qui leur ont rendu quelque service. Je reconnus parmi eux un maître charpentier qui avoit acheté mes livres de géométrie, quoiqu'il fût à peine lire. C'étoit le seul homme de l'isle qui en eût voulu.

Nous restâmes onze jours en rade, retenus par le calme. Le 20 au soir nous appareillâmes, & le 21 à trois heures après midi nous mouillâmes à Bourbon, dans la rade de Saint-Denis.

Cette ile est à 40 lieues sous le vent de l'Isle de France. Il ne faut qu'un jour pour aller à Bourbon, & souvent un mois pour en revenir. Elle paroît de loin comme une portion de sphere. Ses montagnes sont fort élevées. On y cultive, dit-on, la terre à huit cents toises de hauteur. On donne seize cents toises d'élevation au sommet des trois Salaises, qui sont trois pics inaccessibles.

Ses rivages sont très-escarpés; la mer y roule sans cesse de gros galets, ce qui ne permet qu'aux pirogues d'aborder sans se briser. On a construit à Saint-Denis, pour le débarquement des chaloupes, un pont-levis soutenu par des chaines de fer. Il avance sur la mer de plus de quatre-vingts pieds. À l'extrémité de ce pont est une échelle de corde où grim-

pent ceux qui veulent aller à terre. Dans tout le reste de l'isle, on ne peut débarquer qu'en se jettant à l'eau.

Comme l'Indien devoit rester trois semaines au mouillage pour charger du café, plusieurs passagers résolurent de passer quelques jours dans l'isle, & d'aller même attendre à Saint-Paul, sept lieues sous le vent, que notre vaisseau vint y compléter sa cargaison.

Je me décidai comme eux à cette démarche, par la disette de vivres où nous nous trouvions à bord, & par l'exemple du capitaine & d'un grand nombre d'officiers de différens vaisseaux.

Les 25 après-midi, je m'embarquai seul dans une petite iole; & malgré la brise qui étoit très-violente, à force de gouverner à la lame, je débarquai au pont. Nous fûmes une heure & demie à faire ce trajet, qui n'a pas une demi-lieue.

Je fus saluer l'officier-commandant. Il m'apprit qu'il n'y avoit point d'auberge à Saint-Denis, ni dans aucun endroit de l'isle; que les étrangers avoient coutume de loger chez ceux des habitans avec lesquels ils faisoient quelque commerce. La nuit s'approchoit, & n'ayant aucune affaire à traiter, je me préparois à retourner à bord, lorsque cet officier m'offrit un lit.

Je fus ensuite saluer M. de Cremon, commissaire ordonnateur, qui m'offrit sa maison

pour le tems que je voudrois passer à terre. Cette offre me fut d'autant plus agréable, que j'avois envie de voir le volcan de Bourbon, où je savois que M. de Cremon avoit fait un voyage.

Mais je n'en ai pas trouvé l'occasion. Le chemin en est très-difficile, peu d'habitans le connoissoient, & il falloit s'absenter de Saint-Denis six ou sept jours.

Du 25 jusqu'au 30, la brise fut si forte que peu de chaloupes de la rade vinrent à terre. Notre capitaine profita d'un moment favorable pour retourner à son bord, où ses affaires l'appelloient, mais le mauvais tems l'empêcha de redescendre.

Cette brise, qui vient toujours du sud-est, se leve à six heures du matin, & finit à dix heures du soir. Dans cette saison elle duroit le jour & la nuit avec une violence égale.

Le premier décembre le vent s'appaisa; mais il s'éleva de la pleine mer une lame monstrueuse, qui brisoit sur le rivage avec tant de violence que le sentinelle du pont fut obligé de quitter son poste.

Le haut des montagnes se couvroit de nuages épais qui n'avoient point de cours. Le vent souffloit encore un peu de la partie du sud-est, mais la mer venoit de l'ouest. On voyoit trois grosses lames se succéder continuellement, on les distinguoit le long de la côte comme trois longues collines. Il se dé-

tachoit de leur partie supérieure, des jets d'eau qui formoient une espece de criniere. Elles s'élançoient sur le rivage en formant une voûte, qui se roulant sur elle-même, s'élevoit en écume à plus de cinquante pieds d'élévation.

On respiroit à peine, l'air étoit lourd, le ciel obscur, des nuées de corbigeaux & de pailencus venoient du large & se refugioient sur la côte. Les oiseaux de terre & les animaux paroissoient inquiets. Les hommes même sentoient une frayeur secrete à la vue d'une tempête affreuse au milieu du calme.

Le 2 au matin le vent tomba tout-à-fait, & la mer augmenta; les lames étoient plus nombreuses & venoient de plus loin. Le rivage battu des flots, étoit couvert d'une mousse blanche comme la neige, qui s'y entassoit comme des ballots de coton. Les vaisseaux en rade fatigoiert beaucoup sur leur cable.

On ne douta plus que ce ne fût l'ouragan. On tira bien avant sur la terre les pirogues qui étoient sur le galet; & chacun se hâta de foutenir sa maison avec des cordes & des folives.

Il y avoit au mouillage, l'Indien, le Pen-thievre, l'Amitié, l'Alliance, le Grand-Bourbon, le Gérion, une gaulette & un petit bateau. La côte étoit bordée de monde qu'attiroit le spectacle de la mer & le danger des vaisseaux.

Sur le midi, le ciel se chargea prodigieuse-

ment, & le vent commença à fraîchir du sud-est. On craignit alors qu'il ne tournât à l'ouest, & qu'il ne jettât les vaisseaux sur la côte. On leur donna de la batterie, le signal du départ, en hissant le pavillon, & tirant deux coups de canon à boulet. Aussi-tôt ils couperent leurs cables & appareillerent. Le Penthièvre abandonna sa chaloupe, qu'il ne put rembarquer. L'Indien, mouillé plus au large, fit vent arrière sous ses quatre voiles majeures. Les autres s'éloignerent successivement. Des noirs qui étoient dans une chaloupe, se refugierent à bord de l'Amitié. Le petit bateau & la galette se trouvoient déjà dans les lames, où ils dispa-roissoient de tems en tems; ils sembloient craindre de se mettre au large; enfin ils appareillerent les derniers, attirant à eux l'inquiétude & les vœux de tous les spectateurs. Au bout de deux heures toute cette flotte disparut dans le nord-ouest au milieu d'un horizon noir.

A trois heures après midi, l'ouragan se déclara avec un bruit effroyable; tous les vents soufflerent successivement. La mer battue, agitée dans tous les sens, jettoit sur la terre des nuages d'écumes, de sable, de coquillages & de pierres. Des chaloupes qui étoient en rade à cinquante pas du rivage, furent enlevées sous le galet; le vent emporta un pan de la couverture de l'église & la colonnade du gouvernement. L'ouragan dura toute la nuit, & ne cessa que le 3 au matin.

Le 6, les deux premiers navires qui revinrent au mouillage, furent le petit bateau & la gaulette; ils apportèrent une lettre du Penthievre, qui avoit perdu son grand mât de perroquet. Pour eux, ils n'avoient éprouvé aucun accident. En tout, les petites destinées sont les plus heureuses.

Le 8, le *Gérion* parut. Il avoit relâché à l'Isle de France; il nous apprit que la tempête y avoit fait périr à l'ancre la flûte du roi la *Garonne*.

Enfin, jusqu'au 19 on eut successivement nouvelle de tous les vaisseaux, à l'exception de l'*Amitié* & de l'*Indien*. La force & la grandeur de l'*Indien* sembloient le mettre à l'abri de tous les événemens, & nous ne doutâmes pas qu'il n'eût continué sa route pour faire ses vivres au cap de Bonne-Espérance, & de là aller en France. Je savois d'ailleurs que c'étoit le projet du capitaine.

Le 19 au matin on signala un vaisseau; c'étoit la *Normande*, flûte du roi; elle passa devant Saint-Denis, & fut mouiller à Saint-Paul. Elle venoit de l'Isle de France, & alloit chercher des vivres au Cap. Cette occasion nous parut très-favorable. Il y avoit un autre officier avec moi, nous résolûmes d'en profiter. M. & mademoiselle de Cremon nous firent faire des lits & du linge pour le bord, & nous procurèrent des chevaux & des guides pour aller à Saint-Paul. Un de ses parens nous y accompagna.

Je n'avois descendu à terre qu'un peu de linge ; tous mes effets étoient sur l'Indien.

Nous partîmes le 20 à onze heures du matin. Il y avoit sept lieues à faire. La flûte partoît le soir ; il n'y avoit pas de tems à perdre. Nous prîmes congé de nos hôtes.

Nos chevaux grimperent d'abord la montagne de Saint-Denis, par des chemins en zigzag, pavés de pierres pointues. Ils étoient très-vigoureux, & leur pas étoit sûr, quoiqu'ils ne fussent pas ferrés, suivant l'usage du pays.

A deux lieues & demie de Saint-Denis, nous trouvâmes sur le bord d'un ruisseau, à l'ombre de citronniers, un dîner que mademoiselle de Cremon nous avoit fait préparer.

Après dîner nous descendîmes & montâmes la Grande-Chaloupe. C'est un vallon affreux, formé par deux montagnes parallèles & très-escarpées ; nous fîmes à pied une partie de ce chemin que la pluie rendoit dangereux. Nous nous trouvâmes au fond entre les deux montagnes, dans une des plus étranges solitudes que j'aie jamais vues ; nous étions comme entre deux murailles, le ciel sur notre tête, & la mer sur notre droite. Nous passâmes le ruisseau, & nous parvînmes enfin sur le bord opposé de la chaloupe ; il regne au fond de ce gouffre un calme éternel, quoique le vent soit très-frais sur la montagne.

A deux lieues de Saint - Paul, nous entrâmes

dans une vaste plaine sablonneuse, qui s'étend jusqu'à la ville. Elle est bâtie comme celle de Saint-Denis. Ce sont de grands emplacements bien alignés, entourés de haies, au milieu desquels est une case où loge une famille. Ces villes ont l'air de grands hameaux. Saint-Paul est situé sur le bord d'un étang d'eau douce, dont on pourroit peut-être faire un port.

Il étoit nuit quand nous y arrivâmes; nous étions très-fatigués, & nous ne savions où loger, ni même où trouver du pain; car il n'y a point de boulanger à Saint-Paul.

Mon premier soin fut de parler au capitaine de la Normande, que je trouvai heureusement à terre. Il me dit qu'il ne se chargeroit point de notre passage sans un ordre du gouverneur de l'Isle de France, qui alors étoit à Saint-Denis; qu'au reste il ne partoît que le lendemain matin.

Sur le champ j'écrivis au gouverneur & à mademoiselle de Cremon. Je donnai mes deux lettres à un noir, en lui promettant une récompense s'il étoit de retour le lendemain à huit heures du matin. Il en étoit dix du soir, & il avoit quatorze lieues à faire. Il partit à pied.

Je fus trouver mes camarades, qui foupoient chez le garde-magasin. On nous logea dans une maison appartenante au roi. Il n'y avoit d'autres meubles que des chaises, dont nous fîmes des lits. De grand matin nous étions debout. A neuf heures nous vîmes arriver avec

les réponses à mes lettres, un noir que mon commissionnaire avoit fait partir à sa place. Je le payai bien, & je fus trouver le capitaine pour lui remettre la lettre du gouverneur. Quel fut notre étonnement, lorsque nous vîmes qu'il laissoit la chose à sa discrétion!

Enfin, après plusieurs négociations, & après avoir donné des billets pour les frais de notre passage, il consentit à nous embarquer. Le départ du vaisseau fut remis au lendemain.

Voici ce que j'ai pu recueillir sur Bourbon. On fait que ses premiers habitans furent des pirates qui s'allierent avec des négres de Madagascar. Ils vinrent s'y établir vers l'an 1657. La compagnie des Indes avoit aussi à Bourbon un comptoir, & un gouverneur, qui vivoit avec eux dans une grande circonspection. Un jour le vice-roi de Goa vint mouiller à la rade de Saint-Denis, & fut dîner au gouvernement. A peine venoit-il de mettre pied à terre, qu'un vaisseau pirate de cinquante piéces de canon vint mouiller auprès du sien & s'en empara. Le capitaine descendit ensuite, & fut demander à dîner au gouverneur. Il se mit à table entre lui & le Portugais, à qui il déclara qu'il étoit son prisonnier. Quand le vin & la bonne-chere eurent mis le marin de bonne humeur, M. Desforges (c'étoit le gouverneur) lui demanda à combien il fixoit la rançon du vice-roi. Il me faut, dit le pirate, mille piastres. C'est trop peu, répondit M. Des-

forges , pour un brave homme comme vous , & un grand seigneur comme lui. Demandez beaucoup , où rien. Hé bien , qu'il soit libre , dit le généreux corsaire. Le vice-roi se rembarqua sur le champ & appareilla , fort content d'en fortir à si bon marché. Ce service du gouverneur a été récompensé depuis peu par la cour de Portugal , qui a envoyé l'ordre de Christ à son fils. Le pirate s'établit ensuite dans l'isle , & fut pendu long-tems après l'amnistie qu'on avoit publiée en leur faveur , & dans laquelle il avoit oublié de se faire comprendre. Cette injustice fut commise par un conseiller qui voulut s'approprier sa dépouille ; mais cet autre frippon , à quelque tems de-là , fit une fin presque aussi malheureuse , quoique la justice des hommes ne s'en mêlât pas.

Il n'y a pas long-tems qu'un de ces anciens écumeurs de mer , appelé *Adam* , vivoit encore. Il est mort âgé de cent quatre ans.

Lorsque des occupations plus paisibles eurent adouci leurs mœurs , il ne leur resta plus qu'un certain esprit d'indépendance & de liberté , qui s'adoucit encore par la société de beaucoup d'honnêtes gens qui vinrent s'établir à Bourbon pour s'y livrer à l'agriculture. On compte 60 mille noirs à Bourbon , & 5 mille habitans. Cette isle est trois fois plus peuplée que l'Isle de France , dont elle dépend pour le commerce extérieur. Elle est aussi bien mieux cultivée. Elle avoit produit cette année vingt

mille quintaux de bled, & autant de café, fans le riz & les autres denrées qu'elle confume. Les troupeaux de bœufs n'y font pas rares. Le roi paie le cent pefant de bled 15 liv. & les habitans vendoient le quintal de café 45 livres en piaftres, ou 70 livres en papiers.

Le principal lieu de Bourbon eft Saint-Denis, où réfident le gouverneur & le confeil. On n'y voit de remarquable qu'une redoute fermée, construite en pierre, mais qui eft fituée trop loin de la mer, une batterie devant le gouvernement, & le pont-levis dont j'ai parlé. Il y a derriere la ville une grande plaine qu'on appelle *le camp de Lorraine*.

Le fol m'a paru plus fablonneux à Bourbon qu'à l'Isle de France : il eft mêlé, à quelque distance du rivage, du même galet roulé dont les bords de la mer font couverts ; ce qui prouve qu'elle s'en eft éloignée, ou que l'isle s'est élevée : ce qui me paroît possible, ff l'on en juge par l'infpection des montagnes léfardées & brifées dans leur intérieur. Dans la spéculation fur la nature, les opinions opposées fe présentent toujours avec une vraisemblance presque égale. Souvent les mêmes effets réfultent des caufes contraires. Cette observation peut s'étendre fort loin, & doit nous porter à être fort modérés dans nos jugemens.

Un vieillard âgé de plus de 80 ans, m'assura qu'il avoit été un de ceux qui prirent possession de l'Isle de France, lorsque les Hollandois l'abandonnerent.

P'abandonnerent. On y avoit détaché douze François, qui y aborderent le matin ; & dans l'après - midi de ce jour même , un vaisseau Anglois y mouilla dans la même intention.

Les mœurs des anciens habitans de Bourbon étoient fort simples , la plupart des maisons ne fermoient pas. Une serrure même étoit une curiosité. Quelques-uns mettoient leur argent dans une écaille de tortue au-dessus de leur porte. Ils alloient nus pieds , s'habilloient de toile bleue , & vivoient de riz & de café ; ils ne tiroient presque rien de l'Europe , contens de vivre sans luxe , pourvu qu'ils véussent sans besoins. Ils joignoient à cette modération les vertus qui en font la suite , de la bonne-foi dans le commerce , & de la noblesse dans les procédés. Dès qu'un étranger paroiffoit , les habitans venoient , sans le connoître , lui offrir leur maison.

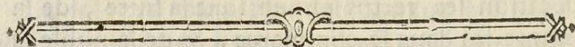
La dernière guerre de l'Inde a altéré un peu ses mœurs. Les volontaires de Bourbon s'y font distingués par leur bravoure ; mais les étoffes de l'Asie & les distinctions militaires de France sont entrés dans leur isle. Les enfans , plus riches que leurs peres , veulent être plus considérés. Ils n'ont pas cru jouir d'un bonheur ignoré. Ils vont chercher en Europe des plaisirs & des honneurs , en échange de l'union des familles & du repos de la vie champêtre. Comme l'attention des peres se porte principalement sur leurs garçons , ils les font passer

en France, d'où ils reviennent rarement. Il arrive de là, que l'on compte dans l'isle plus de cinq cents filles à marier, qui vieillissent sans trouver de parti.

Nous nous embarquâmes sur la Normande le 21 au soir. Nous trouvâmes une caisse de vin, de liqueurs, de café, &c. que M. & mademoiselle de Cremon avoient fait mettre à bord pour notre usage. Nous avons trouvé dans leur maison la cordialité des anciens habitans de Bourbon, & la politesse de Paris.

Je suis, &c.

A Bourbon, ce 21 décembre 1770.



LET T R E X X.

Départ de Bourbon; arrivée au Cap.

Nous partîmes à dix heures du soir de la baie de Saint-Paul. La mer y est plus calme, & le mouillage plus sûr qu'à Saint-Denis, dont la rade est gâtée par une quantité prodigieuse d'ancre abandonnées par les vaisseaux. Leurs cables s'y coupent fort promptement; cependant les marins préférèrent Saint-Denis.

Dans un coup de vent du large, on ne peut sortir de la baie de Saint-Paul; & si un vaisseau étoit jetté en côte, tout l'équipage périroit, la mer brisant sur un sable fort élevé.

Le 23, nous perdîmes Bourbon de vue. Les services que nous avons reçus de M. & de mademoiselle de Cremon pendant notre séjour, les vents favorables, une bonne table, & la société d'un capitaine très-honnête, M. de Rosbos, nous dispoient au plaisir de retrouver l'Indien.

Nous plaignions les passagers de ce vaisseau, qui avoient eu à éprouver le mauvais tems & la disette de vivres.

On compte neuf cents lieues de Bourbon au Cap. Le 6 janvier 1771, nous vîmes le matin la pointe de Natal, à dix lieues devant nous. Nous comptons dans trois jours être à bord de l'Indien. Nous avons eu jusqu'à ce jour vent-arrière. Il fit calme le soir, & une chaleur étouffante. A minuit le ciel étoit très-enflammé d'éclairs, & l'horison couvert partout de grands nuages redoublés. La mer étinceloit de poissons qui s'agitoient autour du vaisseau.

A trois heures de nuit, le vent contraire s'éleva de l'ouest avec tant de violence, qu'il nous obligea de mettre à la cape sous la misaine. La tempête jetta à bord un petit oiseau semblable à une mésange. L'arrivée des oiseaux de terre sur les vaisseaux, est toujours signe d'un très-mauvais tems, car c'est une preuve que le foyer de la tempête est fort avant dans les terres.

Le troisieme jour du coup de vent, nous nous appercûmes que notre mât de misaine

avoit fait un effort à quatre pieds au-dessus du gaillard ; on ferra la voile , on relia le mât de cordages & de pieces de bois , & nous tinmes la cape sous la grande voile.

La mer étoit monstrueuse , & nous cachoit l'horison. On fut fort surpris de voir à une portée de canon un vaisseau Hollandois manœuvrant comme nous. Il fut impossible de lui parler. Le cinquieme jour le vent s'appaisa. On examina notre mât de misaine qui se trouva absolument rompu. Cet accident nous fit redoubler de vœux pour l'arrivée au Cap.

Le gros tems nous avoit fait perdre du chemin suivant l'ordinaire ; il succéda du calme , qui nous fit perdre du tems.

Le 12 , nous retrouvâmes le vaisseau Hollandois , & nous lui parlâmes. Il eut la précaution de ne laisser approcher que ses meches allumées & ses canons détapis : il venoit de Batavia , il alloit au Cap.

Enfin le 16 janvier nous eûmes l'après-midi la vue du Cap , à tribord. Nous louvoyâmes toute la nuit. Le 17 au matin il s'éleva une brise très-violente. Le ciel étoit couvert d'une brume épaisse , qui nous cachoit absolument la terre. Nous allions manquer l'entrée de la baie , lorsque nous aperçûmes par notre travers , dans un éclairci , un coin de la montagne de la Table. Alors nous ferrâmes le vent , & vers midi nous nous trouvâmes près de la côte , qui est très-élevée. Elle est absolument

dépeuillée d'arbres; sa partie supérieure est à pic, formée de couches de rochers parallèles; le pied est arondi en croupe. Elle ressemble à d'anciennes murailles de fortifications avec leur talud.

Nous longeâmes la terre. A midi nous nous trouvâmes derrière la montagne du Lion, qui de loin ressemble à un lion en repos. Sa tête est détachée & formée d'un gros rocher, dont les assises représentent la crinière. Le corps est composé de croupes de différentes collines. De la tête du Lion on signale les vaisseaux par un pavillon.

En cet endroit le vent nous manqua, parce que le Lion nous mettoit à l'abri; il falloit, pour entrer dans la baie, passer entre l'isle Roben, que nous voyions à gauche devant nous, & une langue de terre appelée la pointe aux Pendus, qui se trouve au pied du Lion. Nous en étions à deux portées de canon, & notre impatience redoubloit. C'est de là que l'on apperçoit le vaisseau de la rade, & l'Indien n'en devoit pas être le moins remarquable.

Enfin la marée nous avançant peu à peu, nous vîmes, des hunes, se développer successivement douze vaisseaux qui étoient au mouillage; mais aucun d'eux ne portoit le pavillon François: c'étoit la flotte de Batavia.

Nous jettâmes l'ancre à l'entrée de la baie. A trois heures après-midi, le capitaine du port vint à bord, & nous assura que l'Indien n'avoit point paru.

Nous voyions au fond de la baie, la montagne de la Table, la terre la plus élevée de toute cette côte. Sa partie supérieure est de niveau, & escarpée de tous côtés, comme un autel; la ville est au pied, sur le bord de la baie. Il s'amasse souvent sur la Table, une brume épaisse, entassée & blanche comme la neige. Les Hollandois disent alors que *la nappe est mise*. Le commandant de la rade hisse son pavillon; c'est un signal aux vaisseaux de se tenir sur leurs gardes, & une défense aux chaloupes, de mettre en mer. Il descend de cette nappe des tourbillons de vent mêlé de brouillard semblable à de longs flocons de laine. La terre est obscurcie de nuages de sable, & souvent les vaisseaux sont contraints d'appareiller. Dans cette saison, cette brise ne s'éleve guere que sur les dix heures du matin, & dure jusqu'au soir. Les marins aiment beaucoup la terre du Cap; mais ils en craignent la rade, qui est encore plus dangereuse depuis le mois d'avril jusqu'en septembre.

En 1722, toute la flotte des Indes y périt à l'ancre, à l'exception de deux vaisseaux. Depuis ce tems il n'est plus permis à aucun Hollandois d'y mouiller au-delà du 6 mars. Ils vont à Falsébaye, où ils font à l'abri.

On avoit essayé de joindre la pointe aux Pendus à l'isle Roben, pour faire de la rade un port qui n'eût qu'une ouverture; mais on a fait des travaux inutiles.

Je comptois descendre le soir même, mais la brise m'en empêcha.

De grand matin la Normande fut se mouiller plus près de la ville. Elle est formée de maisons blanches bien alignées, qui ressemblent de loin à de petits châteaux de cartes.

Au lever du soleil, trois chaloupes joliment peintes nous aborderent. Elles étoient envoyées par des bourgeois, qui nous invitoient à descendre chez eux pour y loger. Je descendis dans la chaloupe d'un Allemand, qui m'assura que pour mon argent je serois très-bien chez M. Nedling, aide-de-camp de la bourgeoisie.

En traversant la rade, je réfléchissois à l'embarras singulier où j'allois me trouver, sans habits, sans argent, sans connoissance, chez des Hollandois, à l'extrémité de l'Afrique. Mais je fus distrait de mes réflexions par un spectacle nouveau. Nous passions auprès de quantité de veaux marins, couchés sans inquiétude sur des paquets de goëmon flottant, semblable à ces longues trompes dont les bergers rappellent leurs troupeaux: des pingouins nageoient tranquillement à la portée de nos rames, les oiseaux marins venoient se reposer sur les chaloupes, & je vis même, en descendant sur le sable, deux pélicans qui jouoient avec un gros dogue, & lui prenoient la tête dans leur large bec.

Je concevois une bonne opinion d'une terre

dont le rivage étoit hospitalier , même aux animaux.

Au Cap , ce 10 janvier 1771.



L E T T R E X X I.

Du Cap. Voyage à Constance & à la montagne de la Table.

LES rues du Cap sont très-bien alignées. Quelques-unes sont arrosées de canaux , & la plupart sont plantées de chênes. Il m'étoit fort agréable de les voir couverts de feuilles au mois de janvier. La façade des maisons étoit ombragée de leur feuillage , & les deux côtés de la porte étoient bordés de sièges en brique ou en gazon , où des dames fraîches & vermeilles étoient assises. J'étois ravi de voir enfin des physionomies & de l'architecture européennes.

Je traversai , avec mon guide , une partie de la place , & j'entrai chez madame Nedling , grosse Hollandoise , fort gaie. Elle prenoit le thé , au milieu de sept ou huit officiers de la flotte , qui fumoient leur pipe. Elle me fit voir un appartement fort propre , & m'assura que tout ce qui étoit dans la maison étoit à mon service.

Quand on a vu une ville Hollandoise , on les a toutes vues : de même chez eux , l'ordre d'une maison est celui de toutes les autres. Voici quelle étoit la police de la sienne. Il y avoit toujours dans la salle de compagnie , une table couverte de pêches , de melons , d'abricots , de raisins , de poires , de fromages , de beurre frais , de vin , de tabac & de pipes. À huit heures on servoit le thé & le café ; à midi , un diner très-abondant en gibier & en poisson ; à quatre heures , le thé & le café ; à huit , un souper comme le diner. Ces bonnes gens mangeoient toute la journée.

Le prix de ces pensions n'alloit pas autrefois à une demi-piastre , ou 50 sols de France par jour ; mais des marins François , pour se distinguer des autres nations , le mirent à une piastre , & c'est aujourd'hui pour eux leur taux ordinaire.

Ce prix est excessif , vu l'abondance des denrées : il est vrai que ces endroits sont beaucoup plus honnêtes que nos meilleures auberges. Les domestiques de la maison sont à votre disposition ; on invite à dîner qui l'on veut , on peut passer quelques jours à la campagne de l'hôte , se servir de sa voiture , tout cela sans payer.

Après diner , je fus voir le gouverneur , M. de Tolbak , vieillard de quatre-vingts ans , que son mérite avoit placé à la tête de cette colonie depuis cinquante ans. Il m'invita à

dîner pour le lendemain. Il avoit appris ma position, & y parut sensible.

Je fus me promener ensuite au jardin de la compagnie; il est divisé en grands quarrés arrosés par un ruisseau. Chaque quarré est bordé d'une charmille de chênes de vingt pieds de hauteur. Ces palissades mettent les plantes à l'abri du vent, qui est toujours très-violent; on a même eu la précaution de défendre les jeunes arbres des avenues par des éventails de roseau.

Je vis dans ce jardin des plantes de l'Asie & de l'Afrique, mais sur-tout des arbres de l'Europe, couverts de fruits dans une saison où je ne leur avois jamais vu de feuilles.

Je me rappelai qu'un officier de la marine du roi, appelé le vicomte du Chaila, m'avoit donné, en partant de l'Isle de France, une lettre pour M. Berg, secrétaire du conseil. J'avois cette lettre dans ma poche, n'ayant pas eu le tems de la mettre avec mes autres papiers sur l'Indien: je fus saluer M. Berg, & je lui remis la lettre de mon ami.

Il me reçut parfaitement bien, & m'offrit sa bourse. Je me servis de son crédit pour les choses dont j'avois un besoin indispensable. Je lui proposai de me faire passer sur un des vaisseaux de l'Inde: six partoient incessamment pour la Hollande, & les six autres au commencement de mars.

Il m'assura que la chose étoit impossible.

qu'ils avoient là dessus des défenses très-expresses de la compagnie d'Hollande. Le gouverneur m'en avoit dit autant : il fallut donc se résoudre à rester au Cap aussi long-tems qu'il plairoit à ma destinée. J'y avois été conduit par un événement imprévu, j'espérois en sortir par un autre.

C'étoit pour moi une distraction bien agréable qu'une société tranquille, un peuple heureux & une terre abondante en toutes sortes de biens.

Le fils de M. Berg m'invita à venir à Constance, vignoble fameux, situé à quatre lieues de là. Nous fûmes coucher à sa campagne, située derrière la montagne de la Table : il y a deux petites lieues de la ville. Nous y arrivâmes par une très-belle avenue de châtaigniers. Nous y vîmes des vignobles près d'être vendangés, des vergers, des bois de chênes, & une abondance extrême de fruits & de légumes.

Le lendemain nous continuâmes notre route à Constance : c'est un côteau qui regarde le nord (qui est ici le côté du soleil à midi). En approchant, nous traversâmes un bois d'arbres d'argent ; il ressemble à nos pins, & sa feuille à celle de nos faules. Elle est revêtue d'un duvet blanc très-éclatant.

Cette forêt paroît argentée. Lorsque les vents l'agitent & que le soleil l'éclaire, chaque feuille brille comme une lame de métal. Nous passâmes sous ces rameaux si riches & si trompeurs, pour voir des vignes moins éclatantes, mais bien plus utiles.

Une grande allée de vieux chênes nous conduisit au vignoble de Constance. On voit sur le frontispice de la maison une mauvaise peinture de la Constance, grande fille assez laide, qui s'appuie sur une colonne. Je croyois que c'étoit une figure allégorique de la vertu hollandoise : mais on me dit que c'étoit le portrait d'une demoiselle *Constantia*, fille d'un gouverneur du Cap. Il avoit fait bâtir cette maison avec de larges fossés, comme un château fort. Il se proposoit d'en élever les étages, mais des ordres d'Europe en arrêterent la construction.

Nous trouvâmes le maître de la maison, fumant sa pipe en robe-de-chambre. Il nous mena dans sa cave, & nous fit goûter de son vin. Il étoit dans de petits tonneaux, appelés alverames, contenant 90 pintes, rangés dans un souterrain fort propre. Il en restoit une trentaine. Sa vigne, année commune, en produit deux cents. Il vend le vin rouge trente-cinq piastres l'alverame, & trente le vin blanc. Ce vin lui appartient en propre ; il est seulement obligé d'en réserver un peu pour la compagnie, qui le lui paie. Voilà ce qu'il nous dit.

Après avoir goûté son vin, nous fûmes dans son vignoble. Le raisin muscat que je goûtai me parut parfaitement semblable au vin que je venois de boire. Les vignes n'ont point d'échalias, & les grappes sont peu élevées sur le sol. On les laisse mûrir jusqu'à ce que les

grains soient à moitié confits par le soleil? Nous goûtâmes une autre espece de raisins fort doux, qui ne sont pas muscats. On en tire un vin aussi cher, qui est un excellent cordial.

La qualité du vin de Constance vient de son terroir. On a planté des mêmes sèps à la même exposition à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé le bas-Constance: il y a dégénéré. J'en ai goûté. Le prix, ainsi que le goût, en est très-inférieur; on ne le vend que douze piaftres l'alverame; des fripons du Cap en attrapent quelquefois les étrangers.

Auprès du vignoble est un jardin immense: j'y vis la plupart de nos arbres fruitiers en haies & en charmilles, chargés de fruits. Ils sont un peu inférieurs aux nôtres, excepté le raisin que je préférerois. Les oliviers ne s'y plaisent pas.

Nous trouvâmes, au retour de la promenade, un ample déjeuner: l'hôtesse nous combla d'amitié; elle descendoit d'un François réfugié; elle paroissoit ravie de voir un homme de son pays. Le mari & la femme me montrèrent devant la maison un gros chêne creux, dans lequel ils dinoient quelquefois. Ils étoient unis comme Philémon & Baucis, & ils paroissoient aussi heureux, si ce n'est que le mari avoit la goutte, & la femme pleuroit quand on parloit de la France.

Dépuis Constance jusqu'au Cap , on voyage dans une plaine inculte, couverte d'arbrisseaux & de plantes. Nous nous arrêtâmes à Neuhausen , jardin de la compagnie , distribué comme celui de la ville , mais plus fertile. Toute cette partie n'est pas exposée au vent , comme le territoire du Cap , où il élève tant de poussière que la plupart des maisons ont de doubles chassis aux fenêtres , pour s'en garantir. Le soir nous arrivâmes à la ville.

A quelques jours de là , mon hôte , M. Nedling , m'engagea à venir à sa campagne , située auprès de celle de M. Berg. Nous partîmes dans sa voiture , attelée de six chevaux. Nous y passâmes plusieurs jours dans un repos délicieux. La terre étoit jonchée de pêches , de poires & d'oranges , que personne ne recueilloit ; les promenades étoient ombragées des plus beaux arbres. J'y mesurai un chêne de onze pieds de circonférence ; on prétend que c'est le plus ancien qu'il y ait dans le pays.

Le 3 février , mon hôte proposa à quelques Hollandois d'aller sur Tableberg , montagne escarpée , au pied de laquelle la ville paroît située. Je me mis de la partie. Nous partîmes à pied , à deux heures après minuit. Il faisoit un très-beau clair de lune. Nous laissâmes à droite un ruisseau qui vient de la montagne , & nous dirigeâmes notre route à une ouverture qui est au milieu , & qui ne paroît de la ville que comme une lézarde à une grande mu-

raille. Chemin faisant, nous entendîmes hurler des loups, & nous tirâmes quelques coups de fusil en l'air pour les écarter. Le sentier est rude jusqu'au pied de l'escarpement de la montagne, mais il le devient ensuite bien davantage. Cette fente qui paroît dans la table, est une séparation oblique qui a plus d'une portée de fusil de largeur à son entrée inférieure; dans le haut, elle n'a pas deux toises. Ce ravin est une espece d'escalier très-roide, rempli de sable & de roches roulées. Nous le grimpâmes, ayant à droite & à gauche des escarpement du roc, de plus de deux cents pieds de hauteur. Il en sort de grosses masses de pierre toutes prêtes à s'ébouler: l'eau suinte des fenestres, & y entretient une multitude de plantes aromatiques. Nous entendîmes dans ce passage, les hurlemens des bavians, sorte de gros singe qui ressemble à l'ours.

Après trois heures & demie de fatigue, nous parvînmes sur la Table. Le soleil se levoit de dessus la mer, & ses rayons blanchissoient à notre droite les sommets escarpés du Tigre & de quatre autres chaînes de montagnes, dont la plus éloignée paroît la plus élevée. A gauche, un peu derriere nous, nous voyions, comme sur un plan, l'isle des Pingouins, ensuite Constance, la baie de Falso & la montagne du Lion: devant nous l'isle Roben. La ville étoit à nos pieds. Nous en distinguons jusques aux plus petites rues. Les vastes quarrés du jardin de la

compagnie , avec ses avenues de chênes & ses hautes charmilles , ne paroiffoient que des plates-bandes avec leurs bordures en buis ; la citadelle, un petit pentagone grand comme la main ; & les vaiſſeaux des Indes, des coques d'amandes. Je ſentois déjà quelque orgueil de mon élévation , lorsque je vis des aigles qui planoient à perte de vue au - deſſus de ma tête.

Il auroit été impoſſible après tout , de n'avoir pas quelque mépris pour de ſi petits objets, & ſur-tout pour les hommes , qui nous paroiffoient comme des fourmis , ſi nous n'avions pas eu les mêmes beſoins. Mais nous avions froid, & nous nous ſentions de l'appétit. On alluma du feu & nous déjeûnâmes. Après déjeûner , nos Hollandois mirent la nappe au bout d'un bâton , pour donner un ſignal de notre arrivée ; mais ils l'ôtèrent une demi-heure après, parce qu'on la prendroit, diſoient-ils , pour un pavillon françois.

Le ſommet de Tableberg eſt un rocher plat, qui me parut avoir une demi-lieue de longueur ſur un quart de largeur. C'eſt une eſpece de quarts blanc , revêtu ſeulement par endroits , d'un pouce ou deux de terre noire végétale , mêlée de ſable & de gravier blanc. Nous trouvâmes quelques petites flaques d'eau , formées par les nuages qui ſ'y arrêtent ſouvent.

Les couches de cette montagne ſont parallèles ; je n'y ai trouvé aucun foſſile. Le roc inférieur eſt une eſpece de grais , qui à l'air ſe décompoſe

décompose en sable. Il y en a des morceaux qui ressemblent à des morceaux de pain avec leur croûte.

Quoique le sol du sommet n'ait presque aucune profondeur, il y avoit une quantité prodigieuse de plantes.

J'y recueillis dix especes d'immortelles, de petits myrthes, une fougere d'une odeur de thé, une fleur semblable à l'impériale, d'un beau ponceau, & plusieurs autres dont j'ignore les noms. J'y trouvai une plante dont la fleur est rouge & sans odeur; on la prendroit pour une tubéreuse. Chaque tige a deux ou trois feuilles tournées en cornet, & contenant un peu d'eau. La plus singuliere de toutes, parce qu'elle ne ressemble à aucun végétal que j'aie vu, est une fleur ronde en rose, de la grandeur d'un louis, tout-à-fait plate. Cette fleur brille des plus jolies couleurs. Elle n'a ni tige ni feuilles. Elle croît en quantité sur le gravier, où elle ne tient que par des filets imperceptibles. Quand on la manie, on ne trouve qu'une substance glaireuse. Voici cinq plantes entieres qui affectent dans leur configuration une ressemblance avec une seule partie de ce qui est commun aux autres.

1°. Le nostoc qui n'est qu'une *fève*, 2°. un chevelu qui croît sur les orties, & qui ressemble aux *filamens* d'une racine, 3°. le litichen semblable à une *feuille*, 4°. la fleur isolée de Tableberg, 5°. la truffe d'Europe qui est

un fruit. Je pourrois y joindre la racine de la grotte de l'Isle de France, si ce n'étoit pas le seul exemple que j'aie à apporter.

Je ferois très-disposé à croire que la nature a suivi le même plan dans les animaux. J'en connois plusieurs, sur-tout des marins, qui ressemblent pour la forme à des membres d'animaux.

J'arrivai, en me promenant, à l'extrémité de la Table: de là je saluai l'Océan atlantique, car on n'est plus dans la mer des Indes après avoir doublé le Cap. Je rendis hommage à la mémoire de Vasco de Gama, qui osa le premier doubler ce promontoire des tempêtes. Il eût mérité que les marins de toutes les nations y eussent placé sa statue, & j'y eusse fait volontiers une libation de vin de Constance, pour sa patience héroïque. Il est douteux cependant que Gama soit le premier navigateur qui ait ouvert cette route au commerce des Indes. Pline rapporte qu'Hannon fit le tour depuis la mer d'Espagne jusqu'en Arabie, comme on peut le voir, dit-il, dans les mémoires de ce voyage, qu'il a laissés par écrit. Cornelius Nepos dit avoir vu un capitaine de navire, qui, fuyant la colère du roi Lathyrus, vint de la mer Rouge en Espagne. Long-tems auparavant, Cœlius Antipater assuroit qu'il avoit connu un marchand Espagnol, qui alloit par mer trafiquer jusques en Ethiopie.

Quoi qu'il en soit, le Cap si redouté des

marins par sa mer orageuse, est une grande montagne située à seize lieues d'ici, & qui a donné son nom à cette ville, malgré son éloignement. Elle termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. Elle est dans les traités un point de démarcation; au-delà, les prises navales sont encore légitimes plusieurs mois après que les princes sont d'accord en Europe. Elle a vu souvent la paix à sa droite, & la guerre à sa gauche entre les mêmes pavillons; mais elle les a vus plus souvent se réunir dans ses rades & y être en bonne intelligence, lorsque la discorde troubloit les deux hémisphères. J'admirois cet heureux rivage que jamais la guerre n'a défolé, & qui est habité par un peuple utile à tous les autres par les ressources de son économie & l'étendue de son commerce. Ce n'est pas le climat qui fait les hommes. Cette nation sage & paisible ne doit point ses mœurs à son territoire. La piraterie, les guerres civiles agitent les régences d'Alger, de Maroc, de Tripoli, & les Hollandois ont porté l'agriculture & la concorde à l'autre extrémité de l'Afrique.

J'amusois ma promenade par ces réflexions si douces & si rares à faite dans aucun lieu de la terre: mais la chaleur du soleil m'obligea de chercher un abri. Il n'y en a point d'autre qu'à l'entrée du ravin. J'y trouvai mes camarades auprès d'une petite source, où ils se reposerient. Comme ils s'ennuyoient, on décida

le retour. Il étoit midi. Nous descendîmes, quelques-uns se laissant glisser assis, d'autres accroupis sur les mains & sur les pieds. Les roches & les sables s'échappoient dessous nos pas. Le soleil étoit presque à pic, & ses rayons réfléchis par les rochers collatéraux, faisoient éprouver une chaleur insupportable. Souvent nous quittions le sentier, & courions nous cacher à l'ombre pour respirer sous quelque pointe de roc. Les genoux me manquoient; j'étois accablé de soif: nous arrivâmes vers le soir à la ville. Madame Nedling nous attendoit. Les rafraîchissemens étoient prêts. C'étoit de la limonnade, où l'on avoit mis de la muscade & du vin. Nous en bûmes sans danger. Je fus me coucher. Jamais voyage ne me fit tant de plaisir, & jamais le repos ne me parut si agréable.

Je suis, &c.

Au Cap, ce 6 février 1771.





L E T T R E X X I I.

Qualités de l'air & du sol du cap de Bonne-Espérance ; plantes, insectes & animaux.

L'AIR du cap de Bonne-Espérance est très-fain. Il est rafraîchi par les vents du sud-est, qui y sont si froids, même au milieu de l'été, qu'on y porte en tout tems des habits de drap. Sa latitude est cependant par le trente-trois degré sud. Mais je suis persuadé que le pôle austral est plus froid que le septentrional.

Il regne peu de maladies au Cap. Le scorbut s'y guérit très-vite, quoiqu'il n'y ait pas de tortues de mer. En revanche la petite vérole y fait des ravages affreux. Beaucoup d'habitans en sont profondément marqués. On prétend qu'elle y fut apportée par un vaisseau Danois. La plupart des Hottentots qui en furent atteints, en moururent. Depuis ce tems ils sont réduits à un très-petit nombre, & ils viennent rarement à la ville.

Le sol du Cap est un gravier sablonneux, mêlé d'une terre blanche. J'ignore s'il renferme des minéraux précieux. Les Hollandois tiroient autrefois de l'or de Lagoa, sur le canal Mosambique. Ils y avoient même un établissement, mais ils l'ont abandonné à cause du mauvais air.

C iij

J'ai vu chez le major de la place une terre sulfureuse, où se trouvent des morceaux de bois réduits en charbon, une véritable pierre à plâtre, des cubes noirs de toutes les grandeurs, amalgamés sans avoir perdu leur forme; on croit que c'est une mine de fer.

Je n'y ai vu aucun arbre du pays que l'arbre d'or & l'arbre d'argent, dont le bois n'est bon qu'à brûler. Le premier ne diffère du second que par la couleur de sa feuille, qui est jaune. Il y a, dit-on, des forêts dans l'intérieur, mais ici la terre est couverte d'un nombre infini d'arbrisseaux & de plantes à fleurs. Ceci confirme l'opinion où je suis qu'elles ne réussissent bien que dans les pays tempérés, leur calice étant formé pour rassembler une chaleur modérée. [Voyez les entretiens sur la végétation.] Dans le nombre des plantes qui m'ont paru les plus remarquables, indépendamment de celles que j'ai décrites précédemment, sont, une fleur rouge, qui ressemble à un papillon, avec un panache, des pattes, quatre ailes, & une queue. Une espèce d'hyacinthe à longue tige, dont toutes les fleurs sont adossées au sommet, comme les fleurons de l'impériale; une autre fleur bulbeuse, croissant dans les marais: elle est semblable à une grosse tulipe rouge, au centre de laquelle est une multitude de petites fleurs.

Un arbrisseau, dont la fleur ressemble à un gros artichaut couleur de chair. Un autre

arbrisseau commun, dont on fait de très-belles haies : ses feuilles sont opposées sur une côte ; il se charge de grappes de fleurs papilionacées couleur de rose. Il leur succede des graines légumineuses. J'en ai apporté pour les planter en France (*).

J'ai vu dans les insectes une belle sauterelle rouge, marbrée de noir, des papillons fort beaux, & un insecte fort singulier : c'est un petit scarabée brun ; il court assez vite ; quand on veut le saisir, il lâche avec bruit un vent suivi d'une petite fumée : si le doigt en est atteint, cette vapeur le marque d'une tache brune, qui dure quelques jours. Il répète plusieurs fois de suite son artillerie. On l'appelle le *canonnier*.

Les colibris n'y sont pas rares. J'en ai vu un gros comme une noix, d'un ver changeant sur le ventre. Il avoit un collier de plumes rouges, brillantes comme des rubis sur l'estomac, & des ailes brunes comme un moineau : c'étoit comme un surtout sur son beau plumage. Son bec étoit noir, assez long & propre par sa courbure à chercher le miel dans le sein des fleurs ; il en tiroit une langue fort menue & fort longue. Il vécut plusieurs jours.

(*) A mon arrivée, j'en ai remis des plantes au jardin du roi, où elles végétoient très-bien dans l'été de 1772. Elles avoient passé dans la serre l'hiver précédent.

Je lui vis manger des mouches, & boire de l'eau sucrée. Mais comme il s'avisa de se baigner dans la coupe où on l'avoit mise, ses plumes se collerent & attirerent les fourmis qui le mangerent pendant la nuit.

J'y ai vu des oiseaux couleur de feu, avec le ventre & la tête comme du velours noir : l'hyver ils deviennent tout bruns. Il y en a qui changent de couleur trois fois l'an. Il y a aussi un oiseau de paradis, mais je ne l'ai pas trouvé si beau que celui d'Asie. Je n'ai pas vu cette espece vivante. L'*ami du jardinier*, & une espece de tarin, se trouvent fréquemment dans les jardins. L'*ami du jardinier* méritoit bien d'être transporté en Europe, où il rendroit de grands services à nos jardins. Je l'ai vu s'occuper constamment à prendre des chenilles & à les accrocher aux épines des buissons.

Il y a des aigles, & un oiseau qui lui ressemble beaucoup. On l'appelle le *secrétaire*, parce qu'il a autour du cou une fraise de longues plumes propres à écrire. Il a cela de singulier, qu'il ne peut se tenir debout sur ses jambes, qui sont longues & couvertes d'écaillés. Il ne vit que de serpens. La longueur de ses pattes cuirassées le rend très-propre à les saisir, & cette fraise de plumes lui met le cou & la tête à l'abri de leurs morsures. Cet oiseau méritoit bien aussi d'être naturalisé chez nous. L'autruche y est très-commune :

On m'en a offert de jeunes pour un écu. J'ai mangé de leurs œufs, qui sont moins bons que ceux des poules. J'y ai vu aussi le casoar, couvert de poils rudes au lieu de plumes. Il y a une quantité prodigieuse d'oiseaux marins, dont j'ignore les noms & les mœurs. Le pingouin pond des œufs fort estimés; mais je n'y ai rien trouvé de merveilleux. Ils ont cela de singulier, que le blanc étant cuit, reste toujours transparent.

La mer abonde en poisson, qui m'a paru supérieur à celui des îles, mais inférieur à ceux d'Europe. On trouve sur ses rivages quelques coquilles, des nautilus papyracés, des têtes de méduse, des lépas, & de fort beaux lithophytes, que l'on arrange sur des papiers, où ils représentent de fort jolis arbres, bruns, aurores & pourprés. On les vend aux voyageurs. J'y ai vu un poisson de la grandeur & de la forme d'une lame de couteau flamand. Il étoit argenté & marqué naturellement de chaque côté de l'impression de deux doigts. Il y a des veaux marins, des baleines, des vaches marines, des morues, & une grande variété d'espèces de poissons ordinaires, mais dont je ne vous parlerai point, faute d'observations & de connoissances suffisantes dans l'ichthyologie.

Il y a une espèce fort commune de petites tortues de montagne à écaille jaune, marquée de noir; on n'en fait aucune sorte d'usage.

Il y a des porc-épics , & des marmottes d'une forme différente des nôtres ; une grande variété de cerfs & de chevreuils , des ânes sauvages , des zebres , &c. Un ingénieur Anglois y a tué, il y a quelques années , une giraffe ou caméléopard , animal de feize pieds de hauteur , qui broute les feuilles des arbres.

Le bavian est un gros singe fait comme un ours. Le singe paroît se lier dans la nature avec toutes les classes animales. Je me souviens d'avoir vu un sapajou qui avoit la tête & la criniere d'un lion. Celui de Madagascar , appellé maki , ressemble à une levrette ; l'orang-outang , à un homme.

Tous les jours on y découvre des animaux d'une espece inconnue en Europe ; il semble qu'ils se soient refugiés dans les parties du globe les moins fréquentées par l'homme , dont le voisinage leur est toujours funeste. On en peut dire autant des plantes , dont les especes sont d'autant plus variées , que le pays est moins cultivé. M. de Tolbak m'a conté qu'il avoit envoyé en Suede , à M. Linnæus , quelques plantes du Cap , si différentes des plantes connues , que ce fameux naturaliste lui écrivit : *vous m'avez fait le plus grand plaisir ; mais vous avez dérangé tout mon système.*

Il y a de bons chevaux au Cap , & de fort beaux ânes. Les bœufs y ont une grosse loupe sur le cou , formée de graisse entrelacée de

petits vaisseaux. Au premier coup-d'œil cette excroissance paroît une monstruosité ; mais on voit bientôt que c'est un réservoir de substance, que la nature a donné à cet animal, destiné en Afrique à vivre dans des pâturages brûlés. Dans la saison sèche il maigrit, & sa loupe diminue ; elle se remplit de nouveaux sucs lorsqu'il pâit des herbes fraîches. D'autres animaux qui paissent sous le même climat, ont aussi les mêmes avantages : le chameau a une bourse, & le dromadaire en a deux en forme de selle ; le mouton a une grosse queue faite en capuchon, qui n'est qu'une masse de suif de plusieurs livres.

On a dressé ici les bœufs à courir presque aussi vite que les chevaux, avec les charrettes auxquelles ils sont attelés.

Le mouton & le bœuf sont si communs, qu'on en jette aux boucheries la tête & les pieds ; ce qui attire, la nuit, les loups jusques dans la ville. Souvent je les entends hurler aux environs. Plin observe que les lions d'Europe, qui se trouvent en Romanie, sont plus adroits & plus forts que ceux d'Afrique, & les loups d'Afrique & d'Egypte sont, dit-il, petits & de peu d'exécution. En effet, les loups du Cap sont bien moins dangereux que les nôtres. Je pourrois ajouter à cette observation, que cette supériorité s'étend aux hommes même de notre continent. Nous avons plus d'esprit & de courage que les Asiatiques

& les negres : mais il me semble que ce seroit une louange plus digne de nous , de les surpasser en justice , en bonté , & en qualités sociales.

Le tigre est plus dangereux que le loup ; il est rusé comme le chat , mais il n'a pas de courage : les chiens l'attaquent hardiment.

Il n'en est pas de même du lion. Dès qu'ils ont éventé sa voie , la frayeur les saisit. S'ils le voient , ils l'arrêtent ; mais ils ne l'approchent pas. Les chasseurs le tirent avec des fusils d'un très-gros calibre. J'en ai manié quelques-uns ; il n'y a guere qu'un payfan du Cap qui puisse s'en servir.

On ne trouve de lions qu'à soixante lieues d'ici ; cet animal habite les forêts de l'intérieur ; son rugissement ressemble de loin au bruit sourd du tonnerre. Il attaque peu l'homme , qu'il ne cherche ni n'évite : mais si un chasseur le blesse , il le choisit au milieu des autres , & s'élance sur lui avec une fureur implacable. La compagnie donne pour cette chasse , des permissions & des récompenses.

Voici un fait dont j'ai pour garans , le gouverneur , M. de Tolbak , M. Berg , le major de la place , & les principaux habitans du lieu.

On trouve à soixante lieues du Cap , dans les terres incultes , une quantité prodigieuse de petits cabris. J'en ai vu à la ménagerie de la compagnie ; ils ont deux petits daguets sur la tête ; leur poil est fauve avec des taches blanches. Ces animaux paissent en si grand nombre ,

que ceux qui marchent en avant, dévorent toute la verdure de la campagne & deviennent fort gras, tandis que ceux qui suivent ne trouvent presque rien, & sont très-maigres. Ils marchent ainsi en grandes colonnes jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par quelque chaîne de montagnes; alors ils rebroussent chemin; & ceux de la queue trouvant à leur tour des herbes nouvelles, réparent leur embonpoint, tandis que ceux qui marchent devant le perdent. On a essayé d'en former des troupeaux, mais ils ne s'appriivoisent jamais. Ces armées innombrables sont toujours suivies de grandes troupes de lions & de tigres, comme si la nature avoit voulu assurer une subsistance aux bêtes féroces. On ne peut guere douter sur la foi des hommes que j'ai nommés, qu'il n'y ait des armées de lions dans l'intérieur de l'Afrique; d'ailleurs la tradition hollandoise est conforme à l'histoire. Polybe dit qu'étant avec Scipion en Afrique, il vit un grand nombre de lions qu'on avoit mis en croix pour éloigner les autres des villages. Pompée, dit Plinè, en mit à la fois six cents aux combats du colisée; il y en avoit trois cents quinze mâles. Il y a quelque cause physique qui semble réserver l'Afrique aux animaux. On peut présumer que c'est la disette d'eau qui a empêché les hommes de s'y multiplier & d'y former de grandes nations comme en Asie. Dans une si grande étendue de côtes, il ne sort qu'un petit

nombre de rivières peu considérables. Les animaux qui paissent peuvent se passer long-tems de boire. J'ai vu sur des vaisseaux, des moutons qui ne buvoient que tous les huit jours, quoiqu'ils vécuissent d'herbes seches.

Les Hollandois ont formé des établissemens à trois cents lieues le long de l'océan, & à cent cinquante sur le canal Moſambique: ils n'en ont guere à plus de cinquante lieues dans les terres. On prétend que cette colonie peut mettre sous les armes quatre ou cinq mille blancs; mais il seroit difficile de les rassembler. Ils en augmenteroient bientôt le nombre, s'ils permettoient l'exercice libre des religions. La Hollande craint peut-être pour elle-même l'accroissement de cette colonie, préférable en tout à la métropole. L'air y est pur & tempéré; tous les vivres y abondent; un quintal de bled n'y vaut que cent sols, dix livres de mouton douze sols, une legre de vin contenant deux barriques & demie, cent cinquante livres. On perçoit sur ces ventes qui se font aux étrangers, des droits considérables; l'habitant vit à beaucoup meilleur marché.

Ce pays donne encore au commerce, des peaux de mouton, de bœuf, de veau marin, de tigre; de l'aloës, des salaisons, du beurre, des fruits secs, & toutes sortes de comestibles. On a essayé inutilement d'y planter le café & la canne de sucre; les végétaux de l'Asie n'y réussissent pas. Le chêne y croît vite, mais il

ne vaut rien pour les constructions ; il est trop tendre. Le sapin n'y vient pas. Le pin s'y élève à une hauteur médiocre. Ce pays auroit pu devenir , par sa position , l'entrepôt du commerce de l'Asie , mais les arsenaux de la marine sont dans le nord de l'Europe. D'ailleurs sa rade est peu sûre , & sa relâche est toujours périlleuse. J'ai vu dans cette saison , qui est la plus belle de l'année , plusieurs vaisseaux forcés d'appareiller. Après tout , il doit remercier la nature , qui lui a donné tout ce qui étoit nécessaire aux besoins des Européens , de n'y avoir pas ajouté ce qui pouvoit servir à leurs passions.

Au cap de Bonne-Espérance , ce 10 février 1771.



LETTRE XXIII.

Esclaves , Hottentots , Hollandois.

L'ABONDANCE du pays se répand sur les esclaves. Ils ont du pain & des légumes à discrétion. On distribue à deux noirs un mouton par semaine. Ils ne travaillent point le dimanche. Ils couchent sur des lits avec des matelas & des couvertures. Les hommes & les femmes sont chaudement vêtus. Je parle de ces choses comme témoin , & pour l'avoir su de plusieurs noirs , que les François avoient ven-

du aux Hollandois pour les punir , disoient-ils , mais dans le fond pour y profiter. Un esclave coûte ici une fois plus qu'à l'Isle de France. L'homme y est donc une fois plus précieux. Le sort de ces noirs seroit préférable à celui de nos payfans d'Europe , si quelque chose pouvoit compenser la liberté.

Le bon traitement qu'ils éprouvent, influe sur leur caractère. On est étonné de leur trouver le zèle & l'activité de nos domestiques. Ce sont cependant ces mêmes insulaires de Madagascar, qui sont si indifférens pour leurs maîtres dans nos colonies.

Les Hollandois tirent encore des esclaves de Batavia. Ce sont des Malayes , nation très-nombreuse de l'Asie , mais peu connue en Europe. Elle a une langue & des usages qui lui sont particuliers. Ils sont plus laids que les negres , dont ils ont les traits. Leur taille est plus petite , leur peau est d'un noir cendré ; leurs cheveux sont longs , mais peu fournis. Ces Malayes ont les passions très-violentes.

Les Hottentots sont les naturels du pays , ils sont libres. Ils ne sont point voleurs , ne vendent point leurs enfans , & ne se réduisent point entr'eux à l'esclavage. Chez eux l'adultère est puni de mort , on lapide le coupable. Quelques-uns se louent comme domestiques pour une piastra par an , & servent les habitans avec tant d'affection , qu'ils exposent souvent

souvent leur vie pour eux. Ils ont pour armes la demi-lance ou zagaye.

L'administration du Cap ménage beaucoup les Hottentots. Lorsqu'ils portent des plaintes contre quelque Européen, ils sont favorablement écoutés : la présomption devant être en faveur de la nation qui a le moins de desirs & de besoins.

J'en ai vu plusieurs venir à la ville, en conduisant des chariots attelés quelquefois de huit paires de bœufs. Ils ont des fouets d'une longueur prodigieuse, qu'ils manient à deux mains. Le cocher, de dessus son siège, en frappe avec une égale adresse la tête ou la queue de son attelage.

Les Hottentots sont des peuples pasteurs, ils vivent égaux ; mais dans chaque village ils choisissent entr'eux deux hommes auxquels ils donnent le titre de capitaine & de caporal, pour régler les affaires de commerce avec la compagnie. Ils vendent leurs troupeaux à très-bon marché. Ils donnent trois ou quatre moutons pour un morceau de tabac. Quoiqu'ils aient beaucoup de bestiaux, ils attendent souvent qu'ils meurent pour les manger.

Ceux que j'ai vus avoient une peau de mouton sur leurs épaules, un bonnet & une ceinture de la même étoffe. Ils me firent voir comment ils se couchoient. Ils s'étendoient nus sur la terre, & leur manteau leur servoit de couverture.

Ils ne sont pas si noirs que les negres. Ils ont cependant comme eux le nez applati , la bouche grande & les levres épaisses. Leurs cheveux sont plus courts & plus frisés. Ils ressemblent à une ratine. J'ai observé que leur langage est très-singulier , en ce que chaque mot qu'ils prononcent est précédé d'un claquement de langue : ce qui leur a , sans doute , fait donner le nom de Chocchoquas , qu'ils portent sur d'anciennes cartes de M. de l'Isle. On croiroit en effet qu'ils disent toujours chocchoq.

Quand au tablier des femmes Hottentotes , c'est une fable dont tout le monde m'a attesté la fausseté ; elle est tirée du voyageur Kolben , qui en est rempli.

Une observation plus sûre est celle de Pline , qui remarque que les animaux sont plus imbécilles à proportion que leur sang est plus gras. Les plus forts animaux ont , dit-il , le sang plus epais , & les sages l'ont plus subtil. J'ai remarqué en effet sur des noirs blessés , que leur sang se cailloit très-promptement. J'attribuerois volontiers à cette cause , la supériorité des blancs sur les noirs.

Indépendamment des esclaves & des Hottentots , les Hollandois attachent encore à leur service des engagés. Ce sont des Européens auxquels la compagnie fait des avances , & que les habitans prennent chez eux , en rendant à l'administration ce qu'elle a déboursé.

Ils sont pour l'ordinaire économes sur les habitations. On est assez content d'eux les premières années, mais l'abondance où ils vivent les rend paresseux.

On ne donne point à jouer au Cap : on n'y fait point de visites. Les femmes veillent sur leurs domestiques & sur leurs maisons, dont les meubles sont d'une propriété extrême. Le mari s'occupe des affaires du dehors. Le soir toute la famille réunie se promène, & respire le frais, lorsque la brise est tombée. Chaque jour ramène les mêmes plaisirs & les mêmes affaires.

L'union la plus tendre règne entre les parents. Le frère de mon hôte étoit un paysan du Cap, venu de 70 lieues de là. Cet homme ne disoit mot, & étoit presque toujours assis à fumer sa pipe. Il avoit avec lui un fils âgé de dix ans, qui se tenoit constamment auprès de lui. Le père mettoit la main contre sa joue, & le caressoit sans lui parler; l'enfant, aussi silencieux que le père, serroit ses grosses mains dans les siennes, en le regardant avec des yeux pleins de la tendresse filiale. Ce petit garçon étoit vêtu comme on l'est à la campagne. Il avoit dans la maison un parent de son âge, habillé proprement; ces deux enfans alloient se promener ensemble avec la plus grande intimité. Le bourgeois ne méprisoit le paysan, c'étoit son cousin.

J'ai vu mademoiselle Berg, âgée de seize

ans , diriger seule une maison très-considérable. Elle recevoit les étrangers , veilloit sur les domestiques , & maintenoit l'ordre dans une famille nombreuse , d'un air toujours satisfait. Sa jeunesse , sa beauté , ses graces , son caractère , réunissoient en sa faveur tous les suffrages ; cependant je n'ai jamais remarqué qu'elle y fit attention. Je lui disois un jour qu'elle avoit beaucoup d'amis : j'en ai un grand , me dit-elle , c'est mon pere.

Le plaisir de ce conseiller étoit de s'affesoir , au retour de ses affaires , au milieu de ses enfans. Ils se jettoient à son cou ; les plus petits lui embrassoient les genoux ; ils le prenoient pour juge de leurs querelles ou de leurs plaisirs , tandis que la fille aînée excusant les uns , approuvant les autres , souriant à tous , redoubloit la joie de ce cœur paternel. Il me sembloit voir l'Antiope d'Idoménée.

Ce peuple , content du bonheur domestique que donne la vertu , ne l'a pas encore mis dans des romans & sur le théâtre. Il n'y a pas de spectacles au Cap , & on ne les desire pas. Chacun en voit dans sa maison de fort touchans ; des domestiques heureux , des enfans bien élevés , des femmes fidelles. Voilà des plaisirs que la fiction ne donne pas. Ces objets ne fournissent guere à la conversation , aussi on y parle peu. Ce sont des gens mélancoliques , qui aiment mieux sentir que rai-

sonner. Peut-être aussi faute d'événemens n'a-t-on rien à dire; mais qu'importe que l'esprit soit vuide, si le cœur est plein, & si les douces émotions de la nature peuvent l'agiter, sans être excitées par l'artifice, ou contraintes par de fausses bienséances?

Lorsque les filles du Cap deviennent sensibles, elles l'avouent naïvement. Elles disent que l'amour est un sentiment naturel, une passion douce, qui doit faire le charme de leur vie, & les dédommager du danger d'être meres: mais elles veulent choisir l'objet qu'elles doivent toujours aimer. Elles respecteront, disent-elles, étant femmes, les liens qu'elles se sont préparés étant filles.

Elles ne font point un mystère de l'amour: elles l'expriment comme elles le sentent. Etes-vous aimé? vous êtes accepté, distingué, fêté, chéri publiquement. J'ai vu mademoiselle Nedling pleurer le départ de son amant. Je l'ai vu préparer en soupirant, les présens qui devoient être les gages de sa tendresse. Elle n'en cherchoit pas de témoins, mais elle ne les fuyoit pas.

Cette bonne foi est ordinairement suivie d'un mariage heureux. Les garçons portent la même franchise dans leurs procédés. Ils reviennent d'Europe pour remplir leurs promesses; ils reparoissent avec le mérite du danger & d'un sentiment qui a triomphé de l'absence: l'estime se joint à l'amour, & nourrit, toute

la vie, dans ces ames constantes, le desir de plaire, qu'ailleurs on porte chez ses voisins.

Quelque heureuse que soit leur vie, avec des mœurs si simples, & sur une terre si abondante, tout ce qui vient de la Hollande leur est toujours cher. Leurs maisons sont tapissées des vues d'Amsterdam, de ses places publiques & de ses environs. Ils n'appellent la Hollande que la patrie; des étrangers même à leur service, n'en parlent jamais autrement. Je demandois à un Suédois, officier de la compagnie, combien la flotte mettroit de tems à retourner en Hollande: il nous faut, dit-il, trois mois pour nous rendre dans la patrie.

Ils ont une église fort propre, où le service divin se fait avec la plus grande décence. Je ne fais pas si la religion ajoute à leur félicité, mais on voit parmi eux des hommes dont les peres lui ont sacrifié ce qu'ils avoient de plus cher. Ce sont les réfugiés François. Ils ont à quelques lieues du Cap un établissement appelé la petite Rochelle. Ils sont transportés de joie quand ils voient un compatriote; ils l'amènent dans leurs maisons, ils le présentent à leurs femmes & à leurs enfans, comme un homme heureux qui a vu le pays de leurs ancêtres, & qui doit y retourner. Sans cesse ils parlent de la France, ils l'admirent, ils la louent, & ils s'en plaignent comme d'une mere qui leur fut trop sévere. Ils troublent ainsi le bonheur du pays où ils vivent, par le regret de celui où ils n'ont jamais été.

On porte au Cap un grand respect aux magistrats, & sur-tout au gouverneur. Sa maison n'est distinguée des autres que par un sentinelle, & par l'usage de sonner de la trompette lorsqu'il dine. Cet honneur est attaché à sa place; d'ailleurs aucun faste n'accompagne sa personne. Il sort sans suite; on l'aborde sans difficulté. Sa maison est située sur le bord d'un canal ombragé par des chênes plantés devant sa porte. On y voit des portraits de Ruyter, de Tromp, ou de quelques hommes illustres de la Hollande. Elle est petite & simple, & convient au petit nombre de solliciteurs qui y sont appellés par leurs affaires; mais celui qui l'habite est si aimé & si respecté, que les gens du pays ne passent point devant elle sans la saluer.

Il ne donne point de fêtes publiques, mais il aide de sa bourse des familles honnêtes qui sont dans l'indigence. On ne lui fait point la cour. Si on demande justice, on l'obtient du conseil; si ce sont des secours, ce sont des devoirs pour lui: on n'auroit à solliciter que des injustices.

Il est presque toujours maître de son tems, & il en dispose pour maintenir l'union & la paix, persuadé que ce sont elles qui font fleurir les sociétés. Il ne croit pas que l'autorité du chef dépende de la division des membres. Je lui ai ouï dire que la meilleure politique étoit d'être droit & juste.

Il invite souvent à sa table les étrangers. Quoiqu'agé de 80 ans, sa conversation est fort gaie; il connoît nos ouvrages d'esprit & les aime. De tous les François qu'il a vus, celui qu'il regrette davantage étoit l'abbé de la Caille. Il lui avoit fait bâtir un observatoire. Il estimoit ses lumieres, sa modestie, son désintéressement, ses qualités sociales. Je n'ai connu que les ouvrages de ce savant; mais en rapportant le tribut que des étrangers rendent à sa cendre, je me félicite de finir le portrait de ces hommes estimables, par l'éloge d'un homme de ma nation.



L E T T R E X X I V.

Suite de mon journal au Cap.

JE fus invité par M. Serrurier, premier ministre des églises, à aller voir la bibliotheque. C'est un édifice fort propre. J'y remarquai surtout beaucoup de livres de théologie qui n'y ont jamais occasionné de dispute, car les Hollandois n'y vont point. A l'extrémité du jardin de la compagnie, il y a une ménagerie où l'on voit une grande quantité d'oiseaux. Les pélicans, que j'avois vus sur le rivage à mon arrivée, étoient les commensaux de cette maison; mais on les en avoit chassés parce qu'ils

mangeoient les petits canards. Ils alloient dans le jour pêcher dans la rade , & revenoient coucher le soir à terre.

Le 10 février on signala un navire François ; c'étoit l'Alliance , un de ceux que l'ouragan avoit forcés d'appareiller de Bourbon. Il avoit perdu son artimon dans la tempête. Il ne put nous donner aucune nouvelle de l'Indien. Il prit quelques vivres, & continua sa route pour l'Amérique , sans réparer la perte de son mât. Les Hollandois en ont de grandes provisions ; qu'ils conservent en les enterrant dans le sable : mais ils les vendent fort cher. Le mât de misaine de la Normande lui coûta mille écus.

Le 11 la Digue , flûte du roi , partie de l'Isle de France il y avoit un mois, vint relâcher pour faire quelques provisions. Je connoissois le capitaine , M. le Fer. Il me dit qu'il ne feroit pas plus de huit jours au mouillage , & que de là il feroit route pour l'Orient. Je ne comptois plus revoir l'Indien ni mes effets ; cette occasion me parut favorable ; je résolus d'en profiter.

Je fis part de ma résolution à M. Berg & à M. de Tolbak : ils me réitérèrent l'un & l'autre l'offre de leur bourse. Un soir , soupant chez le gouverneur , on parla du vin de Constance. M. de Tolbak me demanda si je n'en emporterois pas en Europe. Je lui répondis naturellement que le désordre arrivé dans mon économie, ne me permettoit pas de faire cette

emplette , à laquelle j'avois destiné une somme pour en faire présent à une personne à qui j'étois fort attaché. Il me dit qu'il vouloit me tirer de cet embarras , en me donnant une alverame de vin rouge ou blanc , ou toutes les deux à la fois , si cela me faisoit plaisir. Je lui répondis qu'une seule suffisoit , & que je la présenterois de sa part à celui auquel je la destinois. " Non , dit-il , c'est vous à qui je la
„ donne , afin que vous vous souveniez de
„ moi. Je ne vous demande pour toute recon-
„ noissance , que de m'écrire votre arrivée. „
Il me l'envoya le lendemain. M. Berg , de son côté , à qui j'avois beaucoup parlé des honnêtetés que j'avois reçues de monsieur & de mademoiselle de Cremon , me dit qu'il se chargeoit de ma reconnoissance , & qu'il leur enverroit de ma part vingt-quatre bouteilles de vin de Constance.

Dans une situation où je manquois de tout , je trouvois mon sort heureux d'avoir rencontré parmi des étrangers , des hommes si obligeans.

J'arrétai avec le capitaine de la Digue mon passage en France , à raison de six cents livres. Il devoit partir quelques jours après. J'usai avec beaucoup de circonspection , du crédit de M. Berg. Je me fis faire un habit uni & un peu de linge. C'étoit là tout l'équipage d'un officier qui revenoit des Indes Orientales. Non-seulement j'avois perdu tous mes effets ,

mais je me trouvois endetté de plus de quatre cents livres.

A peine j'avois fait mes arrangemens , que le vaisseau l'Africain vint mouiller au Cap ; il venoit y chercher des vivres ; il étoit parti de l'Isle de France vers la mi-janvier. Il nous apportoit des nouvelles de l'Indien : voici ce que nous en apprîmes.

Ce malheureux vaisseau avoit perdu tous ses mâts dans la tempête ; & après avoir tenu la mer plus d'un mois, il étoit enfin retourné à l'Isle de France en si mauvais état, qu'on l'avoit défarmé. Il avoit reçu des coups de mer par ses hauts qui avoient mouillé une partie de sa cargaison, & inondé la sainte-barbe au point que les malles des passagers y flottoient. Un honnête homme, appelé M. de Moncherat, m'écrivoit qu'il s'étoit chargé de visiter les miennes à leur arrivée, & qu'à l'exception de ce qui étoit dans ma chambre, il y avoit eu peu de dommage.

On nous raconta un événement bien étrange, arrivé sur l'Indien. Entre les mauvais sujets qui viennent à l'Isle de France, on y avoit fait passer un homme de bonne maison, appelé M. de ****. Il avoit assassiné en France son beau-frere. Dans la traversée il eut une querelle avec le subrecargue de son vaisseau. En arrivant à terre, en plein jour sur la place publique, sans autre formalité, il le perça de son épée, & lui en rompit la lame dans

le corps. Il s'enfuit dans les bois, d'où on le ramena en prison. Son procès fut fait, & il alloit être condamné au supplice, lorsqu'on fit, la nuit, un trou au mur de sa prison, par où il s'évada.

Cet événement étoit arrivé deux mois avant mon départ.

Pendant la tempête qu'essuya l'Indien, le mât de misaine rompit, & tomba à la mer. On se hâtoit d'en couper les cordages, lorsqu'on vit au milieu des lames, un matelot accroché à la hune de ce mât flottant. Il crioit : sauvez-moi, sauvez-moi, je suis ****. En effet c'étoit ce misérable. Au retour de l'Indien à l'Isle de France, on le fit encore évader. M. de Tolbak disoit à ce sujet, " qui doit être „ pendu ne peut pas se noyer. „

On n'avoit reçu aucune nouvelle de l'Alliance, qui avoit probablement péri.

Ce fut pour moi un grand bonheur de recevoir mes effets à la veille de mon départ, & de n'être plus sur l'Indien, qui probablement resteroit long-tems à l'Isle de France.

La Digue différa son départ jusqu'au 2 mars. Je payai toute ma dépense avec mes lettres de change sur le trésor des colonies, à six mois de vue, & j'y perdis vingt-deux pour cent d'escompte.

Je pris congé du gouverneur, & de M. Berg, qui me donna beaucoup de curiosités naturelles. Je lui avois fait part de quelques-unes des

miennes. Mademoiselle Berg me donna trois perruches à tête grise, grosses comme des moineaux ; elles venoient de Madagascar. Mon hôtesse me fit une provision de fruits , & me souhaita en pleurant , ainsi que sa famille , un heureux voyage.

Je quittai à regret de si bonnes gens , & ces jardins d'arbres fruitiers d'Europe , que je laissois au mois de mars chargés de fruits. J'avois cependant un grand plaisir à imaginer que j'allois les retrouver couverts de fleurs en Europe, & que dans un an j'aurois eu deux étés sans hiver : mais , ce qui vaut encore mieux que les beaux pays & les douces saisons , j'allois revoir ma patrie & mes amis.



L E T T R E X X V .

Départ du Cap ; description de l'Ascension.

LE 2 de mars à deux heures après midi , nous appareillâmes avec six vaisseaux de la flotte de Batavia. Les six autres étoient partis il y avoit quinze jours. Nous sortîmes par la deuxième ouverture de la baie , laissant l'isle Roben à gauche. Nous dépassâmes bien vite les navires Hollandois. Ils vont de compagnie jusqu'à la hauteur des Açores , où deux vaisseaux de

guerre de leur nation les attendent pour les convoyer jusq'en Hollande.

Les marins regardent le Cap comme le tiers du chemin de l'Isle de France en Europe ; ils comptent un autre tiers du Cap au passage de la ligne inclusivement : le troisieme est pour le reste de la route.

Huit jours après notre départ , pendant que nous étions sur le pont , après diner , dans une parfaite sécurité , on vit sortir une grande flamme de la cheminée de la cuisine ; elle s'élevait jusq'à la hauteur de l'écoute de misaine. Tout le monde courut sur l'avant. Ce ne fut qu'une terreur panique : un cuisinier maladroit avoit répandu des graisses dans le foyer de sa cuisine. On conta , à ce sujet , que le feu ayant pris à la misaine du vaisseau le . . . toute la voilure de l'avant fut enflammée dans un instant. Les officiers & l'équipage avoient perdu la tête , & vinrent en tumulte avertir le capitaine. Il sortit de sa chambre , & leur dit froidement : mes amis , ce n'est rien ; il n'y a qu'à arriver. En effet , la flamme poussée en avant par le vent arriere , s'amortit dès qu'il n'y eut plus de voile. Cet homme de sang-froid s'appelloit M. de Surville. C'étoit un capitaine de la compagnie , du plus grand mérite.

Nous eûmes constamment le vent du sud-est , & une belle mer , jusq'à l'Ascension. Le 20 mars nous étions par sa latitude , qui est

de huit deg. sud. Mais nous avons trop pris de l'est. Nous fûmes obligés de courir en longitude, notre intention étant d'y mouiller pour y pêcher de la tortue.

Le 22 au matin nous en eûmes la vue. On apperçoit cette isle de dix lieues, quoiqu'elle n'ait guere qu'une lieue & demie de diametre. On y distingue un morne pointu appellé la montagne verte. Le reste de l'isle est formé de collines noires & rouffes, & les parties des rochers voisins de la mer étoient toutes blanches de la fiente des oiseaux.

En approchant, le paysage devient bien plus affreux. Nous longeâmes la côte pour arriver au mouillage, qui est dans le nord-ouest. Nous appercûmes au pied de ces mornes noirs, comme les ruines d'une ville immense. Ce sont des rochers fondus, qui ont coulé d'un ancien volcan; ils se sont répandus dans la plaine & jusqu'à la mer, sous des formes très-bizarres. Tout le rivage dans cette partie en est formé. Ce sont des pyramides, des grottes, des demi-voûtes, des cul-de-lampes; les flots se brisent contre ces anfractuosités: tantôt ils les couvrent & forment, en retombant, des nappes d'écumes; tantôt trouvant des plateaux élevés, percés de trous, ils les frappent en-dessous, & jaillissent en longs jets d'eau ou en aigrettes. Ces rivages noirs & blancs étoient couverts d'oiseaux marins. Quantité de frégates nous entourerent & voloient dans nos manœuvres, où on les prenoit à la main.

Nous mouillâmes le soir à l'entrée de la grande anse. Je descendis dans le canot avec les gens destinés à la pêche de la tortue. Le débarquement est au pied d'une masse de rochers que l'on aperçoit du mouillage à l'extrémité de l'anse sur la droite. Nous descendîmes sur un gros sable très-beau. Il est blanc, mêlé de grains rouges, jaunes, & de toutes les couleurs, comme ces grains d'anis appelés mignonette. A quelques pas de là nous trouvâmes une petite grotte dans laquelle est une bouteille où les vaisseaux qui passent mettent des lettres. On casse la bouteille pour les lire, après quoi on les remet dans une autre.

Nous avançâmes environ cinquante pas en prenant sur la gauche derrière les rochers. Il y a là une petite plaine, dont le sol se brisoit sous nos pieds, comme s'il eût été glacé. J'y goûtai; c'étoit du sel, ce qui me parut étrange, n'y ayant pas d'apparence que la mer vienne jusques-là.

On apporta du bois, la marmite, & la voile du canot, sur laquelle nos matelots se couchèrent en attendant la nuit. Ce n'est que sur les huit heures du soir que les tortues montent au rivage. Nos gens se reposoient tranquillement, lorsque l'un d'eux se leva en sursaut en criant: un mort, voici un mort... En effet, à une petite croix élevée sur un monceau de sable, nous vîmes qu'on y avoit enterré quelqu'un. Cet homme s'étoit couché dessus sans

y

Y penser ; aucun de nos matelots ne voulut rester là davantage : il fallut , pour leur complaire , avancer cent pas plus loin.

La lune se leva , & vint éclairer cette solitude. Sa lumière , qui rend les sites agréables plus touchans , rendoit celui-ci plus effroyable. Nous étions au pied d'un morne noir , au haut duquel on distinguoit une grande croix que des marins y ont plantée. Devant nous la plaine étoit couverte de rochers , d'où s'élevoit une infinité de pointes de la hauteur d'un homme. La lune faisoit briller leur sommet blanchi de la fiente des oiseaux. Ces têtes blanches sur ces corps noirs , dont les uns étoient debout , & les autres inclinés , paroissoient comme des spectres errans sur des tombeaux. Le plus profond silence régnoit sur cette terre désolée ; de tems à autre on entendoit seulement le bruit de la mer sur la côte , ou le cri vague de quelque frégate effrayée d'y voir des habitans.

Nous fûmes dans la grande anse attendre les tortues. Nous étions couchés sur le ventre dans le plus grand silence. Au moindre bruit cet animal se retire. Enfin nous en vîmes sortir trois des flots ; on les distinguoit comme des masses noires qui grimpoient lentement sur le sable du rivage. Nous courûmes à la première : mais notre impatience nous la fit manquer. Elle redescendit la pente & se mit à la nage. La seconde étoit plus avancée , & ne put

E

retourner sur ses pas. Nous la jettâmes sur le dos. Dans le reste de la nuit, & dans la même anse, nous en tournâmes plus de cinquante, dont quelques-unes pesoient cinq cents livres.

Le rivage étoit tout creusé de trous, où elles pondent jusqu'à trois cents œufs, qu'elles recouvrent de sable, où le soleil les fait éclore. On tua une tortue, & on en fit du bouillon; après quoi je fus me coucher dans la grotte où l'on met les lettres, afin de jouir de l'abri du rocher, du bruit de la mer, & de la mollesse du sable. J'avois chargé un matelot d'y porter mon sac de nuit: mais jamais il n'osa passer seul devant le lieu où il avoit vu un homme enterré. Il n'y a rien à la fois de si hardi & de si superstitieux que les matelots.

Je dormis avec grand plaisir. A mon réveil je trouvai un scorpion & des cancrelas à l'entrée de ma caverne. Je ne vis aux environs, d'autres herbes qu'une espece de tithimale ou éclairé. Son suc étoit laiteux & très-âcre: l'herbe & les animaux étoient dignes du pays.

Je montai sur le flanc d'un des mornes, dont le sol retentissoit sous mes pieds. C'étoit une véritable cendre rousse & salée. C'est peut-être de là que provient la petite saline où nous avions passé la nuit. Un fou vint s'abattre à quelques pas de moi. Je lui présentai ma canne, il la faisoit de son bec sans prendre son vol. Ces oiseaux se laissoient prendre à la main, ainsi que toutes les especes qui n'ont pas éprouvé

la société de l'homme; ce qui prouve qu'il y a une sorte de bonté & de confiance naturelle à toutes les créatures envers les animaux qu'ils ne croient pas mal-faisans. Les oiseaux n'ont pas peur des bœufs.

Nos matelots tuèrent beaucoup de frégates, pour leur enlever une petite portion de graisse qu'elles ont vers le cou. Ils croient que c'est un spécifique contre la goutte, parce que cet oiseau est fort léger: mais la nature, qui a attaché ce mal à notre intempérance, n'en a pas mis le remède dans notre cruauté.

Sur les dix heures du matin, la chaloupe vint embarquer les tortues. Comme la lame étoit grosse, elle se mouilla au large, & avec une corde placée à terre en va & vient, elle les tira à elle l'une après l'autre.

Cette manœuvre nous occupa toute la journée. Le soir on remit à la mer les tortues qui nous étoient inutiles. Quand elles sont longtemps sur le dos, les yeux leur deviennent rouges comme des cerises, & leur sortent de la tête. Il y en avoit plusieurs sur le rivage, que d'autres vaisseaux avoient laissé mourir dans cette situation. C'est une négligence cruelle.





L E T T R E X X V I.

Conjectures sur l'antiquité du sol de l'Ascension, de l'Isle de France, du cap de Bonne-Espérance, & de l'Europe.

PENDANT que nos matelots travailloient à embarquer les tortues, je fus m'asseoir dans une des cavités de ces rochers dont la plaine est couverte; à la vue de ce désordre effroyable, je fis quelques réflexions.

Si ces ruines, me disois-je, étoient celles d'une ville, que de mémoires nous aurions sur ceux qui l'ont bâtie & sur ceux qui l'ont ruinée! Il n'y a point de colonne en Europe qui n'ait son historien.

Pourquoi faut-il que nous, qui savons tant de choses, ne sachions ni d'où nous venons, ni où nous sommes! Tous les savans conviennent de l'origine & de la durée de Babylone, qui n'a plus d'habitans, & personne n'est d'accord sur la nature & l'antiquité du globe, qui est la patrie de tous les hommes. Les uns le forment par le feu, les autres par l'eau: ceux-ci par les loix du mouvement, ceux-là par celles de la crySTALLISATION. Les peuples d'occident croient qu'il n'a pas six mille ans; ceux de l'orient disent qu'il est éternel.

Il est probable qu'il n'y auroit qu'un système, si le reste de la terre ressembloit à cette isle. Ces pierres-ponces, ces collines de cendres, ces rocs fondus qui ont bouillonné comme du mâchefer, prouvent évidemment qu'elle doit son origine à un volcan: mais combien y a-t-il d'années que son explosion s'est faite?

Il me semble que, si ce tems étoit fort reculé, ces monceaux de cendres ne seroient pas en pyramides: la pluie, le soleil les eût affaîlés. Les angles & les contours de ces roches ne seroient pas aigus & tranchans, parce qu'une longue action de l'atmosphère détruit les parties saillantes des corps: des statues de marbre taillées par les Grecs, sont redevenues à l'air, des blocs informes.

Seroit-il donc si difficile de juger de l'ancienneté d'un corps par son dépérissement, puisqu'on juge bien de l'antiquité d'une médaille par sa rouille? Un vieux rocher n'est-il pas une médaille de la terre frappée par le tems?

D'ailleurs, si cette isle étoit fort ancienne, ces blocs de pierre qui sont à la surface de la terre, s'y seroient ensevelis par leur propre poids; c'est un effet lent, mais sûr, de la pesanteur. Les piles de boulets & les canons posés sur le sol des arsenaux, s'y enterrent en peu d'années. La plupart des monumens de la Grèce & de l'Italie se sont enfoncés au-

dessus de leur soubassement. Quelques-uns même ont tout-à-fait disparu.

Si donc je pouvois savoir *combien un corps, dont la forme & la pesanteur est connue, doit mettre de tems à s'enfoncer dans un terrain dont on connoît la résistance*, j'aurois un rapport qui me feroit trouver celui que je cherche. Le calcul sera facile, quand les expériences seront faites; en attendant je peux croire raisonnablement que cette isle est très-moderne.

J'en peux penser autant de l'Isle de France; mais comme ses montagnes pointues ont déjà des croupes, comme ses rochers sont enfoncés au tiers ou au quart en terre, & que leurs angles sont un peu émouffés, je suis persuadé que sa date remonte plusieurs siècles au-delà.

Le cap de Bonne-Espérance me paroît beaucoup plus ancien. Les rochers qui se sont détachés du sommet des montagnes, sont au Cap tout-à-fait enfoncés dans la terre, où on les retrouve en creusant. Les montagnes ont toutes à leur pied des taluts fort élevés, formés par les débris de leurs parties supérieures. Ces débris en ont été détachés par une longue action de l'athmosphère: ce qui est si vrai, qu'ils sont en plus grande quantité aux endroits où les vents ont coutume de souffler. Je l'ai observé sur la montgne de la Table, dont la partie opposée au vent de sud-est est bien plus en talut que celle qui regarde la ville.

J'ai remarqué encore sur la montagne de

la Table, des pierres isolées de la grosseur d'un tonneau, dont les angles étoient bien arrondis. Leurs fragmens même n'ont plus d'arêtes vives: ils forment un gravier blanc & lisse, semblable à des amandes applaties. Ces pierres sont fort dures, & ressemblent pour la couleur & le grain à des tablettes de porcelaine usées.

Le dépérissement de ces corps annonce une assez grande antiquité; cependant je n'ai pas trouvé sur la Table que la couche de terre végétale eût plus de deux pouces de profondeur, quoique les plantes y soient communes; en beaucoup d'endroits même le roc est nud. Il n'y a donc pas un grand nombre de siècles que les végétaux y croissent. Toutefois on n'en peut rien conclure, parce que le sommet n'étant ni de sable ni de pierre poreuse, mais une espece de caillou blanc, poli & dur, les semences des plantes y auroient été long-tems portées par les vents avant d'y pouvoir germer.

La couche végétale dans les plaines est beaucoup plus épaisse, mais on n'en pourroit rien conclure pour l'antiquité du sol; parce que, quand cette couche y est considérable, elle peut y avoir été apportée des montagnes voisines par les pluies, ou avoir été entraînée plus loin, quand elle y est rare.

S'il existoit en Europe une montagne élevée, isolée, & dont le sommet fût applati

comme celui de la Table, fans être comme lui d'une matiere contraire à la végétation, on pourroit comparer l'épailleuse de la terre végétale à celle d'un terrain nouveau & pareillement isolé, par exemple, à la croûte de quelques-unes de ces isles, qui depuis cent ans se sont formées à l'embouchure de la Loire.

En attendant l'expérience, je présume que l'Europe est plus ancienne que la terre du Cap, parce que le sommet de ses montagnes n'a pas plus d'escarpement, que leurs flancs ont une pente plus douce, & que les rochers qui sont encore à la surface de la terre sont écornés & arrondis.

Il ne s'agit point ici des rochers qui paroissent sur le flanc des montagnes que la mer, les torrens ou le débordement des rivieres ont escarpées, ni des pierres que les pluies mettent à découvert dans les plaines dont elles entraînent la terre, & encore moins des cailloux des champs que la charrue couvre & découvre chaque année; mais de ceux qui par leur masse & leur situation n'obéissent qu'aux seules loix de la pesanteur. Je n'en ai vu aucun de cette espee dans les plaines de la Russie & de la Pologne. La Finlande est pavée de rochers, mais ils sont d'une configuration toute différente; ce sont des collines & des vallons entiers de roc vif.

C'est en quelque sorte la terre qui est pétrifiée. Cependant, comme les sapins croissent sur

les croupes de ces collines, il paroît qu'elles font depuis long-tems à l'air qui les décompose. Il paroît même que, sous une température moins froide, cette décomposition se feroit accélérée bien plus vite; mais la neige les met pendant six mois à couvert de l'action de l'atmosphère, & le froid qui durcit la terre retarde l'effet de leur pesanteur.

L'espece de roche que je crois propre aux expériences, est celle des environs de Fontainebleau. Ce sont de grosses masses de grès, arrondies, détachées les unes des autres. Quelques-unes sont ensevelies dans le sol à moitié ou aux deux tiers, d'autres sont empilées à la surface comme des amas de pierres à bâtir. Ce sont probablement les sommets de quelque montagne pierreuse qui n'ont pas tout-à-fait disparu. Il est probable que chaque siècle acheve de les enfoncer dans le sol, & qu'il y en avoit beaucoup plus il y a deux mille ans. L'action des élémens & de la pesanteur tend à arrondir le globe. Un jour les montagnes de l'Europe auront beaucoup moins de pente, un jour la mer aura dissous les rochers des côtes où elle se brise aujourd'hui, comme elle a détruit ceux de Carybde & de Scylla.

J'ouvris ensuite un livre d'histoire pour me dissiper. Je tombai sur un endroit où l'auteur dit de quelques familles Européennes, que leur origine *se perd dans la nuit du tems*; comme si leurs ancêtres étoient nés avant le

soleil. Il parloit ailleurs des peuples du nord , comme des fabricateurs du genre humain , *officina gentium* : ce déluge de barbares , dit-il , que le nord ne pouvoit plus contenir.

J'ai vécu quelque tems dans le nord , où j'ai parcouru plus de huit cents lieues ; & je ne me rappelle pas y avoir vu aucun monument ancien. Cependant les sociétés nombreuses laissent des traces durables ; & depuis le petit clocher d'un village, jusqu'aux pyramides d'Egypte, toute terre qui fut cultivée porte des témoignages de l'industrie humaine. Les champs de la Grece & de l'Italie sont couverts de ruines antiques : pourquoi n'en trouve-t-on pas en Russie & en Pologne ? C'est que les hommes ne se multiplient qu'avec les fruits de la terre ; c'est que le nord de l'Europe étoit inculte lorsque le midi étoit couvert de moissons , de vignobles & d'oliviers (*note premiere*). Ces peuples dans l'abondance éleverent des autels à tous les biens. Cerès , Pomone , Bacchus , Flore , Palès , les Zéphirs , les Nymphes , &c. tout ce qui étoit plaisir fut divinité. La jeune fille offroit des colombes à l'Amour , des guirlandes aux Graces , & prioit (*note seconde*) Lucine de lui donner un mari fidele. La religion ne s'étoit point séparée de la nature ; & comme la reconnaissance étoit dans tous les cœurs , la terre sous un ciel favorable se couvrait d'autels. On vit dans chaque verger le dieu des jar-

dins, Neptune sur les rivages, l'Amour dans tous les bosquets ; les Nayades eurent des grottes, les Muses des portiques, Minerve des périftiles ; l'obélisque de Diane parut dans les taillis, & le temple de Vénus éleva sa coupole au-dessus des forêts.

Mais lorsqu'un habitant de ces belles contrées fut obligé de chercher au nord une nouvelle patrie, lorsqu'il eut pénétré avec sa famille malheureuse sous l'ourse glacée ; dieux ! quel fut son effroi aux approches de l'hiver ! Le soleil paroissoit à peine au-dessus de l'horizon, son disque étoit rouge & ténébreux. Le souffle des vents faisoit éclater le tronc des sapins, les fontaines se figeoient, & les fleuves s'étoient arrêtés. Une neige épaisse couvroit les prés, les bois & les lacs. Les plantes, les graines, les sources, tout ce qui soutient la vie étoit mort. On ne pouvoit même ni respirer, ni toucher à rien ; car la mort étoit dans l'air, & la douleur sortoit de tous les corps. Ah ! quand cet infortuné entendit les cris de ses enfans que le climat dévorait, quand il vit sur leurs joues les larmes se vitrifier, & leurs bras tendus vers lui se roidir... qu'il eut d'horreur de ces retraites funestes ! Osa-t-il espérer une postérité de la nature, & des moissons de ces campagnes de fer ? Sa main dut frémir d'ouvrir un sol qui tuoit ses habitans. Il ne lui resta que de joindre sa misère à celle d'un troupeau, de chercher avec lui la

mouffe des arbres, & d'errer fur une terre où le repos coûtoit la vie. Seulement il s'y creufa des tanières ; & fi dans la fuite on vit du fein de ces neiges fortir quelque monument, fans doute ce fut un tombeau.

Il est probable que le nord d'Europe ne se peupla que lorsque le midi lui-même fut abandonné. Les Grecs, si souvent tourmentés par leurs tyrans, préférèrent enfin la liberté à la beauté du ciel. Une partie d'entre eux transporta en Hongrie, en Bohême, en Pologne & en Russie, les arts par lesquels l'homme surmonte les élémens, & seul de tous les animaux peut vivre dans tous les climats. Depuis la Morée jusqu'à Arcangel, sur une largeur de plus de cinq cents lieues, on ne parle que la langue esclavone, dont les mots & les lettres même dérivent du grec. Les nations du nord doivent donc leur origine aux Grecs ; elles ont dû rentrer dans la barbarie, en sortant tard, & ne développer leur puissance que sous une bonne législation. Pierre premier a jeté les fondemens de leur grandeur moderne, & aujourd'hui une grande impératrice leur donne des loix dignes de l'aréopage.



NOTE PREMIERE.

DAnaüs vint d'Egypte chez les Grecs , exprès pour leur apprendre à faire des puits , tant la plus belle partie de l'Europe & la premiere civilisée étoit encore dans l'enfance. Les Grecs furent si étonnés de voir les filles de Danaüs tirer de l'eau d'un puits sans le vuidier , qu'ils s'imaginèrent que c'étoit un tonneau inépuisable , ou que le seau du puits étoit criblé : & voilà la fable des Danaïdes. On n'a pas de date de l'arrivée de Danaüs , parce qu'il y a trois mille ans , les peuples policés de l'Europe n'avoient pas de chronologie.

Quatre cent cinquante ans avant la fondation de Rome , Minos construisit les premiers bateaux ; Dédale dans le même tems inventa les outils , l'art du charpentier , & les voiles de vaisseaux , qui passerent pour des ailes : de là l'histoire de son fils Icare.

L'art de sculpter commença à Scio 300 ans avant la fondation de Rome. Celui de peindre & de jetter en fonte ne fut inventé que du tems de Phidias , l'an de Rome 308. D'autres arts encore plus utiles avoient une moindre antiquité.

Voyons en quel tems ils ont commencé chez les Romains. Avant Servius Tullius , on ne battoit point monnoie. Il fut le premier qui en fit

frapper de cuivre. C'étoient des as qui pesoient deux livres, comme les pieces de Suede d'aujourd'hui. Ce ne fut que l'an de Rome 585 que l'on battit pour la premiere fois de la monnoie d'argent, & ce ne fut qu'en 647 que l'on frappa de la monnoie d'or (*). On ne vécut à Rome que de bouillie ou de fromentée jusqu'à l'année 580, où pour la premiere fois les boulangers & les médecins Grecs vinrent s'établir à Rome.

L'agriculture n'étoit pas plus avancée. Les Grecs avoient tiré la vigne de l'Asie, selon Plutarque. Elle passa ensuite chez les Latins ; mais le vin étoit si rare sous Numa, qu'il défendit qu'on en arrosât les bûchers des funérailles. Lucius Papinianus, général contre les Samnites, fit vœu d'en offrir un petit gobelet à Jupiter, s'il gagnoit la bataille : tant le vin alors étoit rare, dit Pline.

Selon Fenestella, l'an de Rome 183, il n'y avoit point d'oliviers en Italie, en Espagne & en Afrique. Pline dit qu'en 440 il n'y avoit d'oliviers en Italie qu'à 40 milles de la mer, & que l'huile ne devint commune qu'en 690 : mais sous Caton on n'avoit pas encore imaginé d'exprimer de l'huile d'autres graines que de l'olive.

(*) Depuis les Romains on a imaginé de la monnoie de papier. Comme on voit, tout se perfectionne. J'ai perdu sur cette perfection de l'art trente-trois pour cent. Je ne sais pas si les autres arts font d'aussi grands progrès.

Quant aux légumes, les Romains tirèrent les échalotes, ou ascalonites, d'Ascalon en Judée; les oignons, & la chicorée, dont le nom *chicorium* est égyptien, de Chypre & d'Egypte; la menthe & cinq sortes de navets, de Grece; la porée blanche, de Sicile; les choux, de Naples; les cardons, de Carthage; le chervi, ou carvi, de Carie; les melons, de Lacédémone & de Béotie.

Ils avoient importé de même la plupart de leurs arbres fruitiers des pays plus orientaux, les figuiers des environs de Troye, d'Hircanie & de Syrie; les citronniers de la Médie, les noyers & les pêchers de la Perse; le neffier, le coignassier, le cyprès & le plane, de Candie; le châtaignier de Sardaigne, le myrthe de la Grece, les lauriers de Delphes & de Chypre, les grenadiers d'Afrique, beaucoup d'especes de pommiers & de poiriers du royaume d'Epire. Les pruniers, du tems de Caton, étoient fort rares: ceux que nous appellons de damas, venoient d'Arménie. De son tems il n'y avoit point d'amandiers en Italie. Les avelines vinrent à Rome du royaume de Pont, d'où Lucullus apporta aussi les cerifes; les pistaches furent apportées de Surie par Vitellius, & les jujubes de Syrie, par le consul Papinianus, sous Auguste.

Les Gaulois ont tiré de l'Italie leurs arts & leurs végétaux. De quoi vivoient-ils donc quand les Romains n'avoient encore ni lé-

gumes, ni fruits, ni pain, ni vin, ni argent, ni industrie? S'ils vivoient en peuples pasteurs, ils n'étoient pas nombreux. Et qu'étoient-ce alors que les nations du nord? Celles qui firent une incursion en Italie du tems de Marius, étoient probablement des nations errantes comme celles du Canada. Les Scythes les chassoient vers l'occident & vers le midi.

S E C O N D E N O T E.

LES jeunes filles chantoient à Rome dans les jeux séculaires :

*Ritè maturos aperire partus
Lenis Illithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu Genitalis*

*Diva ; producas sobolem, patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Fæminis, prolisque novæ feraci
Lege maritâ.*

HORAT. Epod. lib. od. 14.

Ce qui veut dire : “ Donnez à nos meres
” d’heureux accouchemens, douce Lucine,
” qui présidez à la naissance des hommes ;
” déesse de la génération, préparez pour nous
” une nouvelle postérité, & faites réussir les
” loix du sénat en faveur des mariages. ”

LETTRE

LETTRE XXVII.

Observations sur l'Ascension. Départ. Arrivée en France.

MES réflexions sur l'Ascension m'avoient mené assez loin ; c'est qu'on jouit des objets agréables, & que les tristes font réfléchir. Aussi l'homme heureux ne raisonne guere : il n'y a que celui qui souffre qui médite, pour trouver au moins des rapports utiles dans les maux qui l'environnent. Tant il est vrai que la nature a fait, du plaisir, le ressort de l'homme ; quand elle n'a pu le placer dans son cœur, elle l'a mis dans sa tête.

Quoique l'Ascension soit sans terre & sans eau, elle ne tient point sur le globe une place inutile. La tortue y trouve trois mois de l'année à faire ses pontes loin du bruit. C'est un animal solitaire, qui fuit les rivages fréquentés. Un vaisseau qui mouille ici pendant vingt-quatre heures, la chasse de la baie pendant plusieurs jours ; & s'il tire du canon, elle ne reparoit pas de plusieurs semaines. Les frégates & les foux ont plus de familiarité, parce qu'ils ont moins d'expérience : mais sur les côtes habitées, ils choisissent les pics les plus inaccessibles, & ne se laissent point approcher.

F

L'Ascension est pour eux une république : les mœurs primitives s'y conservent, & l'espece s'y multiplie, parce qu'aucun tyran n'y peut vivre. Sans doute la mere commune des êtres a voulu qu'il existât des fables stériles au milieu de la mer, **des** terres désolées, mais protégées par les élémens, comme des lieux de refuge & des asyles sacrés, où les animaux pussent goûter des biens qui ne leur sont pas moins chers qu'aux hommes, le repos & la liberté.

Cette île a encore sa franchise naturelle, que de si belles contrées ont perdue. Quoique située entre l'Afrique & l'Amérique, elle a échappé à l'esclavage qui a stérili ces deux vastes continens. Elle est commune à toutes les nations, & n'appartient à aucune. Il est rare cependant d'y voir mouiller d'autres vaisseaux que des Anglois & des François, qui s'y arrêtent en revenant des Indes. Les Hollandois qui relâchent au Cap, n'ont pas besoin de chercher de nouveaux vivres.

L'air de l'Ascension est très-pur. J'y ai couché deux nuits à l'air sans couverture : j'y ai vu tomber de la pluie, & les nuages s'arrêter au sommet de la montagne Verte, qui ne m'a paru guere plus élevée que Montmartre. C'est sans doute un effet de l'attraction, qui est plus sensible sur la mer que sur la terre.

Lorsqu'on débarque dans cette île quelque matelot scorbutique, on le couvre de fable, &

il éprouve un soulagement très-prompt. Quoique je me portasse bien, je me tins quelque tems les jambes dans cette espece de bain sec, & j'éprouvai pendant plusieurs jours, une agitation extraordinaire dans mon sang; je n'en fais pas trop la raison. Je crois cependant que ce sable n'étant formé que de parties calcaires, il aspire sur la peau où il s'attache, les humeurs internes: à-peu-près comme ces pierres absorbantes, que l'on pose sur les piquures des bêtes venimeuses, en tirent le venin. Il seroit à souhaiter que quelque habile médecin essayât sur d'autres maladies, un remede que le seul instinct a appris aux matelots scorbutiques.

Nous passâmes encore cette nuit à terre. A dix heures du soir je fus me baigner dans une petite anse, qui est entre la grande & le débarquement. Elle est entourée d'une chaîne de rochers en demi-cercle. Au fond de cette anse, le sable est élevé de plus de quinze pieds, & va en pente jusqu'à la mer. A l'entrée il y a plusieurs bancs de rochers à fleur d'eau. La mer qui étoit fort agitée, s'y brisoit avec un bruit terrible, & venoit se développer bien avant dans la petite baie. Je me tenois accroché aux angles des rochers, & les vagues en roulant venoient me passer quelquefois jusques sur la tête.

Le 24 au matin, la barre se trouva très-grosse. La Digue mit son pavillon, & nous fit signal de départ. Il n'étoit plus possible à la

chaloupe de mettre à terre au lieu ordinaire du débarquement. Elle fut prendre dans la baie une douzaine de tortues qu'on avoit réservées, & revint ensuite mouiller un grapin à une demi-portée de fusil du lieu où nous étions. Les matelots les plus vigoureux se mirent tout nus, & profitant de l'instant où la lame quittoit le rivage, ils portoient en courant les effets & les passagers.

J'avois fait remarquer à l'officier qu'elle étoit suffisamment chargée. Il restoit vingt hommes à terre, il y en avoit autant dessus son bord. Il voulut épargner au canot un second voyage : on continua d'embarquer. Sur ces entrefaites, une lame monstrueuse soulevant la chaloupe, fit casser son grapin, & le jeta sur le sable. Huit ou dix hommes qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pensèrent en être écrasés. Si elle étoit venue en travers, elle étoit perdue : heureusement elle s'échoua sur l'arrière. Deux ou trois vagues consécutives la mâterent presque debout, & dans ce mouvement, elle embarqua de son avant une grande quantité d'eau : la frayeur prit à plusieurs passagers qui étoient dessus ; ils se jetterent à la mer, & pensèrent se noyer ; enfin tous nos matelots réunis faisant effort tous à la fois, parvinrent à la remettre à flot.

Le canot revint quelque tems après embarquer ce qui étoit resté ; peu s'en fallut que le même accident ne lui arrivât.

Si ce double malheur fût survenu , nous eussions été fort à plaindre. Le vaisseau eût continué sa route , & nous n'eussions trouvé ni eau ni bois dans cette isle. On prétend cependant qu'il se trouve quelques flaques d'eau dans les rochers au pied de la montagne Verte : on assure qu'il y a aussi des cabris fort mauvais y vivent d'une espece de chiendent. On y avoit planté des cocotiers qui n'y ont pas réussi. Il est probable que ces cabris affaiblis en auront mangé les germes.

J'observai à l'Ascension, que la partie du sud-est étoit toute formée de laves , & celle du nord-ouest de collines de cendres : d'où je conclus que les vents étoient au sud-est lorsque ce volcan sortit de la mer , & qu'ils souffloient lentement , sans quoi ils auroient dispersé les cendres de ces mornes , au lieu de les rassembler. J'en présimai aussi que le foyer des volcans n'étoit point allumé par les révolutions de l'athmosphère , & que les orages de la terre étoient indépendans de ceux de l'air.

Ils paroistroient plutôt dépendre des eaux. De tous les volcans que je connois , il n'y en a pas un qui ne soit dans le voisinage de la mer , ou d'un grand lac. J'ai fait autrefois cette observation , en cherchant à expliquer leur cause. Elle fut le résultat de mon opinion , qui pourroit être bonne , puisqu'elle est confirmée par la nature.

J'ai trouvé sur les rochers de l'Ascension ,

l'espece d'huitre appellée la feuille. Le sable, comme je l'ai dit, n'est formé que de débris de madrépores & de coquilles, dans lesquels je reconnus quelques pétoncles, de petits buccins & le manteau ducal. Nous primes au pied des rochers, des requins & des bourses de toutes les couleurs. Il y a aussi des carangues, & entr'autres des morenes, espece de serpens marins, qu'on dit être un excellent poisson: ses arêtes sont bleues.

Nous appareillâmes le même jour 24 mars à cinq heures du soir. Nous vécûmes de tortues près d'un mois. On les conserva vivantes tout ce tems-là, en les mettant tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos; & on les arrosoit d'eau de mer plusieurs fois par jour.

La chair de tortue est une bonne nourriture, mais on s'en lasse bien vite. Cette chair est toujours dure, & les œufs sont d'un goût très-médiocre.

Nous repassâmes la ligne avec des calmes & quelques orages. Les courans portoient sensiblement au nord: plus d'une fois ils nous firent faire sans vent, dix lieues en vingt-quatre heures. Le 28 avril nous vîmes une éclipse de lune, dont le milieu à onze heures de nuit; nous étions par le 32 degré de latitude nord. Nous éprouvâmes à cette hauteur, plusieurs jours de calme. On prétend que ces calmes sont comme autant de limites entre différens regnes de vents. Depuis le 28

dégré nord jusqu'au 32, nous trouvâmes la mer couverte d'une plante marine appelée grappe de raisin. Elles étoient remplies de petits crabes & de frai de poisson. C'est peut-être un moyen dont la nature se sert pour peupler les rivages des isles, d'animaux qui ne pourroient s'y transporter autrement; les poissons des côtes ne se rencontrent jamais en pleine mer.

Nous avions vu avec une grande joie, l'étoile polaire reparoître sur l'horizon; & chaque nuit nous la voyions s'élever avec un nouveau plaisir. Cette vue me rendoit les promenades de nuit très-agréables. Un soir à dix heures, comme je me promenois sur le gaillard d'arrière, je vis le contre-maitre parler avec beaucoup d'agitation à l'officier de quart. Celui-ci fit allumer une lanterne, & le suivit sur le gaillard d'avant. Je m'y acheminai comme eux. Nous ne fûmes pas peu étonnés de voir sortir de l'écoutille un torrent de fumée noire & épaisse. Les matelots de quart étoient couchés tranquillement sur une voile en avant du mât de misaine; & quand on les eut appellés, ils furent saisis de frayeur. Les plus hardis descendirent par l'écoutille avec la lanterne, en criant que nous étions perdus. Nous nous occupâmes à chercher des feux de tous côtés, mais nous n'en trouvâmes pas un seul. Les uns vouloient sonner la cloche pour appeller tout le monde, d'au-

tres vouloient faire jouer la pompe de l'avant pour en porter l'eau à tout hafard dans l'entrepont.

Nous étions tous rangés la tête baiffée autour de l'écoutille, en attendant notre arrêt. La fumée redoubloit, & nous vîmes même briller de la flamme. Dans le moment une voix fortit de cet abyme, & nous dit que c'étoit le feu qui avoit pris à du bois qu'on avoit mis fêcher dans le four. Cet instant d'inquiétude nous parut un fiecle. Trifte condition des marins ! au milieu du plus beau tems, dans la fécurité la plus parfaite, au moment de revoir la patrie, un misérable accident pouvoit nous faire périr du genre de mort le plus effroyable.

Le 16 mai on exerça les matelots à tirer au blanc, sur une bouteille fuspendue à l'extrémité de la grande vergue : on effaya les canons ; nous en avions cinq. Cet exercice militaire se faisoit, dans la crainte d'être attaqué par les Saltins. Heureusement nous n'en vîmes point. Nous avions de si mauvais fusils, qu'à la premiere décharge, l'un d'eux creva près de moi, dans la maia d'un matelot, & le blessa dangereusement.

Le 17, j'apperçus en plein midi, sur la mer, une longue bande verdâtre dirigée nord & sud. Elle étoit immobile : elle avoit près d'une demi-lieue de longueur. Le vaisseau passa à son extrémité sud. La mer n'y étoit

point houlleuse. J'appellai le capitaine, qui jugea, ainsi que ses officiers, que c'étoit un haut-fond: il n'est pas marqué sur les cartes. Nous étions par la hauteur des Açores.

Le 20 mai nous trouvâmes un vaisseau Anglois allant en Amérique: il nous apprit que nous étions par les 23 degrés de longitude, ce qui nous mettoit 140 lieues plus à l'ouest que nous ne croyions.

Le 22 mai, par les 46 degrés 45 minutes de latitude nord, nous crûmes voir un rescif où la mer brisoit. Comme il faisoit calme, on mit le canot à la mer. C'étoit un banc d'écume formé par des lits de marée. Deux heures après, nous trouvâmes un mât de hune garni de tous ses agrès. On crut le reconnoître pour appartenir à un vaisseau Anglois, que la tempête avoit obligé de couper ses mâts. Nous l'embarquâmes avec plaisir; car nous manquions de bois à brûler, & qui pis est, de vivres. Depuis huit jours on ne faisoit plus qu'un repas en vingt-quatre heures.

Pendant plusieurs jours le ciel fut couvert à midi; de sorte que nous ignorions notre latitude. Le 28 il s'éleva un très-gros tems. Le vaisseau tint la cape sous ses bsaes voiles. A onze heures du matin, nous aperçûmes un petit navire devant nous. Nous gouvernâmes sur lui, & nous le rangeâmes sous le vent. Il y avoit sur son bord, sept hommes qui pompoient de toutes leurs for-

ces. L'eau fortoit de tous les dallots de son pont. Nous roulions l'un & l'autre panne sur panne ; & dans quelques arivées , les lames pensèrent le jeter sur nos liffes. Le patron en bonnet rouge nous cria dans son porte-voix , qu'il étoit parti de Bordeaux depuis vingt-quatre heures , qu'il alloit en Irlande ; & il se hâta de s'éloigner. On jugea que c'étoit un contrebandier , la coutume étant , sur mer comme sur terre , d'avoir mauvaise opinion des gens qui sont en mauvais ordre.

Vers une heure après midi , le vent s'apaisa ; les nuages se partagèrent en deux longues bandes , & le soleil parut. On appareilla toutes les voiles ; on plaça des matelots en sentinelle sur les barres du perroquet , & on mit le Cap au nord-est pour tâcher d'avoir connoissance de terre avant le soir.

A quatre heures nous vîmes un petit chassé-marée ; on le questionna ; il ne put rien nous répondre : le mauvais tems l'avoit mis hors de route. A cinq heures on cria , *terre , terre , à bas-bord*. Nous courûmes aussi-tôt sur le gaillard d'avant. Quelques - uns grimperent dans les haubans. Nous vîmes distinctement à l'horizon , des rochers qui blanchissoient : on assura que c'étoient les rochers de Penmare. Nous mîmes le soir en travers , & nous fîmes des bords toute la nuit. Au point du jour nous appercûmes la côte à trois lieues devant nous : mais personne ne la recon-

noissoit. Il faisoit calme : nous brûlions d'impatience d'arriver. Enfin on aperçut une chaloupe : nous la hélâmes ; on nous répondit : c'est un pilote. Quelle joie d'entendre une voix françoise sortir de la mer ! Chacun s'empressoit sur les lisses , à voir monter le pilote à bord. Bonjour , mon ami , lui dit le capitaine ; quelle est cette terre ? *C'est Belle - Isle , mon ami* , répondit ce bon-homme. Aurons-nous du vent ? *S'il plaît à Dieu , mon ami*.

Il avoit de gros pains de seigle , que nous mangeâmes de grand appétit , parce qu'il avoit été cuit en France.

Le calme dura tout le jour ; vers le soir le vent fraîchit. L'équipage passa la nuit sur le pont : on fit petites voiles. Le matin nous longeâmes l'isle de Grois , & nous vîmes au mouillage.


Les commis des fermes , suivant l'usage , monterent sur le vaisseau ; après quoi , une infinité de barques de pêcheurs nous aborderent ; on acheta du poisson frais , on se hâta de préparer un dernier repas ; mais on se levoit , on se rassuyoit , on ne mangeoit point , nous ne pouvions nous lasser d'admirer la terre de France.

Je voulois débarquer avec mon équipage ; on appelloit en vain les matelots ; ils ne répondoient plus. Ils avoient mis leurs beaux habits : ils étoient saisis d'une joie muette ; ils ne disoient mot : quelques-uns parloient tout seuls.

Je pris mon parti ; j'entrai dans la chambre

du capitaine pour lui dire adieu. Il me ferra la main, & me dit, les larmes aux yeux: j'écris à ma mere. De tous côtés je ne voyois que des gens émus. J'appellai un pêcheur, & je descendis dans sa barque. En mettant pied à terre, je remerciai Dieu de m'avoir enfin rendu à une vie naturelle.





EXPLICATION

De quelques termes de marine , à l'usage des lecteurs qui ne sont pas marins.

J'AI joint à l'explication de quelques termes nautiques employés dans ce journal, des étymologies qui ne sont point savantes, mais conformes à l'esprit du peuple. Par-tout c'est le peuple qui donne le nom aux choses, & il les prend ordinairement de la partie la plus nécessaire de chaque objet; ainsi le bord d'un vaisseau étant sa partie principale, puisqu'on n'est séparé de la mer que par un *bord*, les marins disent aller à bord, être sur le *bord*, pour dire aller, ou être sur le *vaisseau*.

Ne dit-on pas *la maison de Bourbon* est très-ancienne? Comme la maison renferme la famille, le peuple a transporté ce nom à ceux qui l'habitent, à leurs ancêtres, & à leur postérité. Remarquez bien qu'il n'emploie que le nom de choses qui sont à son propre usage. Pour désigner *la famille royale*, il ne dit pas l'hôtel, le château, ou le palais de Bourbon, parce qu'il n'habite lui-même que dans des maisons.

Les Arabes, qui demeurèrent fort long-tems sous des tentes, trouverent en se fixant

dans des maisons, que la *porte* en étoit la partie la plus essentielle : c'étoit aussi pour ce peuple errant, le lieu le plus agréable de ce logement; on fortoit par là quand on vouloit. Ils ne donnerent point le nom de *maison* à la famille de leurs souverains, mais celui de *porte* Ottomane.

Je crois les étymologies d'autant plus vraies, qu'elles sont plus simples. J'en dois quelques-unes au chevalier Grenier, mon ami, officier de mérite de la maison du roi : je lui fais hommage des meilleures; je prends les autres pour mon compte.

A

Amarrer. Lier, attacher. Il est probable que les premiers marins attachoient ce qui étoit susceptible de mouvement autour du *mât*. Ulysse, qui craignoit beaucoup les syrenes, se fit attacher au *mât*. On *l'amarra*.

Amurrer une voile. Attacher la voile contre le bord, qui est aussi le *mur* du vaisseau.

Appareiller. Partir, s'en aller. Cette manœuvre se fait avec beaucoup de préparatif ou d'*appareil*. Tout l'équipage est sur le pont. On leve l'ancre, on déferle les voiles, on hisse les huniers : tout le monde est en mouvement.

Ariver au vent. Lorsqu'un vaisseau reçoit le vent de côté dans ses voiles, s'il survient un orage imprévu, il obéit pour quelque tems à l'effort du vent, & lui présente sa poupe.

Il reçoit alors le vent par son arriere. Il se trouve par cette manœuvre dans la direction qui lui est propre. *Ariver* signifie ici céder & se remettre dans son lieu naturel. Ce mot n'a point de relation avec dériver. Souvent un vaisseau dérive en *arivant*.

Arimage. Distribution des marchandises dans la calle, faite de maniere que rien ne se dérange dans les roulis.

Artimon. Mât près du *timon*: il fait venir au vent.

Aumônier. Ecclésiastique qui fait les prières & dit la messe. J'imagine que nos ancêtres étoient fort charitables. Dans leurs courses de guerre, & quelquefois de brigandage, ils mennoient avec eux un ecclésiastique chargé de faire les *aumônes*. Les vaisseaux ont aussi des *aumôniers*, quoiqu'il n'y ait point de mendiens sur le chemin.

B

Bord a été expliqué. On fait des *bords* ou on louvoye, lorsqu'on présente alternativement un des bords du vaisseau au vent: sa route est alors en zigzag; cette manœuvre ne se fait que quand le vent est contraire.

Bas-bord. C'est le bord gauche du vaisseau lorsqu'on est tourné vers l'avant. *Tribord* ou *stribord* est le côté droit.

Bau ou *beau*. Un vaisseau a différentes largeurs. Elles se mesurent entre les couples, qui

font des courbes dont la carene est formée. Ces pieces font rares, & les premiers charpentiers ont pu les trouver fort *belles*. Ils ont pu appeller *beaux* les espaces compris d'une courbe à l'autre. Le dernier de ces espaces est sur l'avant.

Voilà une étymologie comme celle de la Beauce. Gargantua qui la trouva belle, s'écria, beau-ce: gargantua peut fort bien être une allégorie du peuple.

Beau-pré ou *près du beau*. C'est un mât incliné sur l'avant, au-delà & près du dernier *beau*. C'est par la même raison qu'aux isles les charpentiers appellent *benjoin* un arbre assez commun, dont le *bois joint bien*.

Beausoir ou *bossoir*. Piece de bois qu'on pose ou qu'on *asseoit* sur le dernier *beau*: c'est là où s'attachent les ancrés.

Banc-de-quart. C'est un *banc* où s'assied l'officier qui commande le *quart*.

Berne (pavillon en). C'est un pavillon qui n'est plus flottant, & qui n'est plus en quelque sorte dans ses honneurs. On l'éleve à la moitié de son mât sans le déployer: ce signal ne se fait guere que dans les dangers.

Bout dehors. C'est un *bout* de mât ou de vergue, qu'on met *dehors* à l'extrémité d'une autre vergue.

Bras. Ce sont des cordages qui servent à faire mouvoir les vergues à droite ou à gauche.

Ce

Ce font en quelque forte les bras de l'équipage, qui n'y sauroit autrement atteindre.

Brasse. Distance comprise entre les *bras* étendus d'un homme. Sur mer elle est fixée à cinq pieds. Je crois avoir observé que les matelots ont les bras plus longs & les épaules plus grosses que les autres hommes. Ils exercent plus leurs bras que leurs jambes.

C

Caille-botis. Ce font des panneaux de treillage à carreaux vuides. On en ferme l'espace compris entre les gaillards, ce qui forme une espece de pont, sous lequel l'air circule. Dans les gros tems on le couvre de toiles gaudronnées, appelées *prélats*. Cette construction est ingénieuse, & il seroit peut-être possible de former ainsi tous les ponts du vaisseau; ce qui donneroit une libre circulation d'air jusques dans la calle.

On appelle *caille-bote*, en Normandie, le lait *cailé* & *battu* qui forme une espece de rézeau. On appelle aussi *caille-boté* ou *pommelé*, ces espaces blancs & bleus qui paroissent au ciel lorsqu'il se dispose à changer.

Calle est la partie inférieure du creux d'un vaisseau. C'est le lieu où l'on met les marchandises. On dit d'un vaisseau qu'il est bien *callé*, lorsque sa charge est bien distribuée dans sa calle. Pour l'ordinaire on met au fond les poids les plus lourds; mais s'il y a une

quantité considérable de fer ou de plomb, les mouvemens du vaisseau sont trop durs, & l'exposent à rompre sa mâture. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre pour l'armage. Le Marquis de Caltries étoit fort mal *callé*.

Cap (avoir le). Ce mot vient du portugais *il capo*, la tête. Mettre *le cap* au nord, c'est tourner la proue du vaisseau, ou *sa tête*, vers le nord.

Cape (tenir la). Dans les gros tems, lorsque le vent est contraire, on ne porte que peu de voiles: ordinairement c'est la misaine. On dirige *le cap* du vaisseau le plus près du vent qu'il est possible. Le vaisseau fatigue beaucoup dans cette position.

Carguer. C'est reposer les voiles, sans les lier, le long des vergues: ce qui se fait au moyen des cargue-fonds, qui sont des cordes qui retroussent la grande voile, à-peu-près comme les rideaux d'un dais. Un marin qui verroit lever la toile à l'opéra, diroit qu'on l'a carguée.

Civadiere est la voile attachée au beau-pré.

Coëffé (être). Lorsque les vents sautent tout-à-coup de la poupe à la proue, les voiles sont repoussées contre les mâts, qui en sont pour ainsi dire coëffés: quelquefois on ne peut les descendre ni les manier. Un vaisseau alors est heureux d'en être quitte pour sa mâture, si le vent est fort.

Courant. Quoique la mer ressemble à un

grand étang, elle est remplie de courans particuliers. Nous avons peu d'observations sur cet objet, un des plus essentiels de la navigation. J'en ai vu de fort intéressantes sur les mers de l'Inde, faites par le chevalier Grenier.

D

Déferler les voiles. Les déployer.

Degré est la trois-cent-soixantième partie d'un cercle. Sous l'équateur chaque degré est de vingt lieues marines, ou de vingt-cinq lieues de France; mais comme les cercles deviennent plus petits en s'approchant du pôle, les degrés diminuent à proportion. Les degrés de longitude sont nuls sous le pôle. Il est très-probable qu'il y a aussi une grande différence entre les degrés de latitude, sur-tout si la terre est fort aplatie aux pôles.

Dériver. Lorsqu'un vaisseau reçoit le vent de côté, il s'écarte sans cesse de la ligne droite sur laquelle il dirige sa route. Je ne connois point de moyen sûr d'évaluer la dérive. Les pilotes y sont souvent embarrassés: à la fin du voyage, ils rejettent leurs erreurs sur les courans.

Dunette. Espece de tente d'une charpente légère sur l'arriere du vaisseau.

E

Ecoute. Ce sont des ouvertures obliques au bord du vaisseau, par où passent les cordes

G ij

des voiles inférieures. Ces ouvertures ressemblent à celles qu'on pratique au mur des parloirs dans les couvens, *pour écouter*. Comme il y a dans la marine beaucoup de termes portugais, il n'est pas étonnant qu'il s'y trouve des expressions monastiques.

Escouilles sont de grandes ouvertures semblables à des trapes, au milieu des ponts du vaisseau. C'est par ces portes horizontales qu'on descend dans les calles.

Entre-pont. Dans les premiers vaisseaux on fit les calles couvertes d'un seul plancher, qu'on appella un pont. Les matelots logeoient dans la calle sous ce pont. Quand on fit de plus grands bâtimens, on trouva plus commode de séparer l'équipage des marchandises, en leur ménageant un logement *entre le pont & la calle*.

Esfontille. Petits pilastres de bois qui supportent les ponts.

Est. Le nom d'un des quatre vents principaux. C'est l'orient. On prétend que *est* signifie le voilà, en parlant du soleil. *Sud*, *propter sudorem*, parce qu'à midi le soleil est chaud. *Ou-est*. *Où est-il ?* parce qu'il dispaçoit au couchant.

E

Fasayer. Lorsque le vent, au lieu d'enfler la voile, la prend par le côté & l'agite en différens sens, on dit qu'elle *fasaye*; il vient peut-être de *phase*, révolution.

Focqs. Voiles triangulaires disposées entre les mâts : elles ne servent que quand le vent souffle de côté. Leur nom pourroit bien venir de *focus* foyer , soit parce que quelques - unes sont au - dessus des cuisines , soit parce que , leur plan étant dans l'axe du vaisseau , elles se trouvent dans les foyers de ses courbes. Au reste *coq*, cuisinier des matelots , vient évidemment de *coquus* , & nos traiteurs portent le titre de maîtres-*queux*.

G

Galerie. Espece de balcon placé sur l'arriere des grands vaisseaux. C'est à la fois un ornement & une commodité. Il vient du vieux mot *gala* , *se galer* , se réjouir.

Gaillards. Ce sont les extrémités du pont supérieur. Celui de l'arriere s'étend jusqu'au grand mât : celui de l'avant commence au mât de misaine & va jusqu'à la proue. C'est où se rassemble l'équipage pour se promener & se réjouir. Il peut avoir la même origine que *galerie*. Le gaillard d'arriere est réservé aux seuls officiers & passagers , qui n'en sont pas plus gais.

Garants sont des cordages qu'on passe , dans le gros tems , à la barre du gouvernail , pour l'assurer davantage , ou la *garantir*.

Grains sont de petits orages de peu de durée. Ce sont en quelque sorte des *grains* , ou des parcelles de mauvais tems.

Grapins. Ancres des chaloupes. Celles du

vaisseau n'ont que deux becs ; celles-ci en ont quatre, ce qui leur donne la forme d'une *grappe*. Le poids des grosses ancres ne permet pas de leur donner quatre branches. D'ailleurs, par leur forme elles pourroient s'accrocher au bord. Je crois qu'il seroit possible d'en faire à trois becs, qui n'auroient pas cette incommodité, & qui auroient toujours l'avantage d'enfoncer à la fois deux de leurs becs dans le fond.

H

Haubans. Echelles de corde, qui assurent les mâts, & par où grimpent les matelots.

Hauteur (prendre). A midi avec des quarts de cercles, ou plutôt des huitièmes appellés octans, on voit à quelle hauteur le soleil est sur l'horizon. C'est par-là que l'on trouve la latitude.

Hauts-fonds. Ce sont les fonds élevés, qui sont couverts de peu d'eau. La mer dans ces endroits change de couleur, & les vagues aux environs sont plus fortes.

Hiffer. Elever en l'air quelque fardeau au moyen des poulies. Ce nom vient du bruit même de la manœuvre. On ne doit pas me chicaner celui-là. Les latins appelloient *hiatus* le choc de deux voyelles.

Hune (mât de). Il y a, comme on fait, trois mâts sur les grands vaisseaux : le grand mât qui est à-peu-près au milieu : le mât d'artimon qui est sur l'arrière, & le mât de misaine

qui est sur l'avant. On ne compte pas le beau-pré, qui est incliné & qui n'est pas *mâté*, c'est-à-dire, perpendiculaire. Le mât de pavillon ne porte pas de voile.

Les mâts ont une très-grande élévation. Il n'est pas possible de trouver des piéces de bois d'une longueur suffisante, sur-tout pour le grand mât & le mât de misaine, qui ont quelquefois plus de cent trente piéds d'élévation: on les fait à trois étages. Dans le mât du milieu, l'arbre inférieur s'appelle le grand mât; le supérieur, grand mât de hune; le troisième & le plus élevé, grand mât de perroquet. Aux endroits où ils sont attachés, il y a un espace autour en forme ronde, appelée hune. Les huniers sont les voiles des mâts de hune.

I

Iole. Petite chaloupe fort légère & jolie. Ce nom là pourroit fort bien venir du grec. Je n'en serois pas fâché, pour l'honneur de notre marine. C'est la seule science qui ait emprunté ses termes des barbares du nord ou des Portugais. Si quelque sçavant veut se donner la peine de rechercher cette origine, je le prie de faire attention que Hercule fut un des premiers marins, & que son ami Iolas étoit avec lui.

L

Latitude. On fait que la latitude d'un lieu

est sa distance à l'équateur, & sa longitude, sa distance au premier méridien. Autrefois on commençoit à les compter du pic de Ténériffe; aujourd'hui chaque nation maritime fait passer son premier méridien par sa capitale. Il est bon d'y faire attention, quand on voit des cartes ou des relations étrangères.

Ligne. Il y a des gens simples, qui croient qu'on voit la ligne au ciel: quelquefois de mauvais plaisans s'amusent sur le vaisseau à la leur faire voir dans une lunette où ils mettent un fil. Il y a aussi des marins qui ne savent pas ce que c'est que l'équateur, & qui ne connoissent la ligne, que parce qu'elle est marquée d'un trait bien noir sur leurs cartes.

Lisses sont des barrières le long des passavants. Ce terme est pris de tournois. Les chevaliers entroient & sortoient des lices. Il me semble que le nom de garde-foux conviendrait mieux à des vaisseaux.

Louvoyer. Ce mot peut venir de *voye* & de *loup*. Les loups s'approchent de leur proie en se tenant sous le vent, & en s'avancant en zigzag. Voyez *bord*.

M

Mât. Voyez *hune*.

Matelots vient de *mât*, & du vieux mot *ost*, troupe, *l'ost du mât*. On disoit l'ost des Grecs, pour l'armée des Grecs.

Marquis de Castries. Ce n'est point un nom

de marine, mais celui d'un officier très-respectable: c'étoit aussi le nom de notre vaisseau.

Le bon Plutarque dit que les Grecs appelloient leurs vaisseaux, l'heureuse prévoyance, la double sûreté, la bonne navigation. On peut voir à ces noms, qu'ils n'étoient pas grands marins. Ils avoient peur.

Les Portugais & les Espagnols ont beaucoup de Saint-Antoine de Pade, de Saint-François, &c. Ils sont dévots.

Les Anglois navigent sur le Northumberland; sur le Devonshire, sur la ville de Londres; & les Hollandois ont beaucoup de Batavia, d'Amsterdam; ce sont des noms de ville ou de province. Ils sont républicains.

J'ai vu des vaisseaux du roi qui s'appelloient la Boudeuse, l'Heure du Berger, la Brune & la Blonde, &c. A la bonne-heure; ces noms là valent bien ceux de Flore ou de Galathée; mais pourquoi prendre pour des noms de guerre, l'Hector, le Sphinx ou l'Hercule? N'avons-nous pas le Turenne, le Condé, le Richelieu, le Sully, &c? Pourquoi ne formons-nous pas des escadres de nos grands hommes? Il me semble que des noms chers à la nation, en redoubleroient le courage.

On pourroit nommer nos frégates du nom de nos dames célèbres par leur beauté ou par leur esprit. J'aurois mieux la marquise de Sévigné, de Brionne, ou la comtesse d'Egmont, que Thétis & toutes les Néréïdes.

Mouiller. Jetter l'ancre à la mer. On dit aussi *mouiller* l'ancre.

Misaine (voile de.). C'est la plus utile dans les gros tems : elle agit à l'extrémité du vaisseau , & le fait obéir promptement à l'action du gouvernail.

P

Panne (mettre en). Lorsqu'un vaisseau veut s'arrêter sans mouiller son ancre , il cargue ses basses voiles ; il dispose les voiles de l'avant, de maniere que le vent les coëffe contre le mât, tandis qu'il enfle celles de l'arriere. Dans cette situation, le vent fait sur la voilure deux efforts contraires qui se compensent. Le vaisseau reste comme immobile.

Perroquet est la voile supérieure aux huniers. De loin cette petite voile , surmontée de la girouette , a quelque ressemblance avec cet oiseau.

Perruche est une voile placée au-dessus du perroquet. Il n'y a que les grands vaisseaux qui en fassent usage. Ces deux petites voilures sont d'une médiocre utilité. Elles sont à l'extrémité d'un trop grand levier , & leur effort ne sert guere qu'à faire ployer le mât en avant : il vaudroit mieux augmenter la largeur des voiles , que leur élévation.

Plat-bord. C'est la partie du pont qui avoisine le bord. Le bord du vaisseau est en quelque sorte perpendiculaire. Le pont , qui dans un

sens est aussi un *bord*, est dans une situation horizontale ou à *plat*.

Plus-près (être au). Lorsque le vent vient du point même où le vaisseau veut aller, on dispose la voilure de manière à s'approcher du vent le *plus près* qu'on peut.

Pont. C'est le plancher du vaisseau: il est un peu convexe, pour l'écoulement de l'eau. Un vaisseau à trois ponts, est celui dont le creux est divisé en trois étages.

Q

Quarts. On devrait plutôt dire des *quints*. Sur mer on divise le jour de vingt-quatre heures en cinq portions, appellées *quarts*. Le premier commence depuis midi jusqu'à six heures. Le second, depuis six heures jusqu'à minuit. Les trois derniers quarts sont formés des douze heures qui restent, & chacun d'eux est de quatre heures. L'équipage, partagé en deux brigades, veille & se relève alternativement.

R

Rescifs sont des rochers à fleur d'eau, où la mer brise, & où les vaisseaux se mettent en pièces quand ils y échouent. Ce mot peut venir du latin *rescindere*, couper, trancher. Il y a des *rescifs* sur la côte de Bretagne, qu'on appelle les charpentiers.

Ris. On devrait dire des *rides*. On prend

des *ris* dans le hunier, lorsqu'on ride une partie de cette voile sur sa vergue, quand la violence du vent ne permet pas de l'exposer toute entière.

Roulis. Balancement d'un vaisseau sur sa largeur. Le *tangage* est son balancement sur sa longueur. Un vaisseau *roule* vent arrière; il *tangue* au plus près. Le premier mouvement est moins dangereux: le second fatigue beaucoup la quille & la *mâtûre*.

S

Sabords sont des ouvertures par où passent les canons. Ce mot peut venir de *sas* & de *bord*, trous ou pertuis au bord. En quelques endroits on appelle *sas*, un crible: on dit sasser la farine.

Sainte-Barbe. C'est le nom de la patronne, & du lieu où l'on met les poudres. C'étoit une martyre qui fut renfermée dans le souterrain d'une tour. Comme nous y logeons aussi nos poudres, nos canonniers les ont mises sous sa protection. Ils la représentent aux genoux de son pere armé d'un grand sabre, dont il va lui couper la tête, au pied d'une tour dont la plate-forme est couverte d'artillerie. Ce fait, que l'on rapporte, je crois, au tems de Dioclétien, est contredit par la nature, & ces tableaux par le costume.

T

Tangage. Voyez *roulis*.

Tribord. Voyez *bas-bord*.

V


Vent (venir au). Lorsqu'un vaisseau a trop de voilure sur l'arrière, sa proue vient dans le vent. Les voiles du mât d'artimon contribuent beaucoup à ce mouvement.

Vergue, de *virga*, verge ou branche. Les vergues du mât sont comme les branches d'un arbre.

Virer. Tourner. On vire le cable; on vire de bord. Comme ces manœuvres emploient beaucoup d'efforts, il y a apparence que *virer* vient de *vis*, force dont on a fait aussi *vir*, un homme.

Je ne garantis aucune de ces étymologies; mais elles ont cela de commode, qu'en rapprochant le nom des choses, de leurs usages, elles les expliquent; & c'étoit ce que je m'étois proposé.




 ENTRETIENS

Sur les arbres, les fleurs & les fruits.

 DIALOGUE PREMIER.

Des arbres.



UNE DAME ET UN VOYAGEUR.

LA DAME. **V**OUS m'avez donné, monsieur, des curiosités fort rares. Comment appelez-vous ces jolis arbres de pierre qui ont des racines, des tiges, des masses de feuilles, & même des fleurs couleur de pêcher, dites-vous? S'ils étoient verts, on les prendroit pour des plantes de nos jardins.

LE VOYAGEUR. Madame, ce sont des madrépores. Rien n'est si commun dans les mers des Indes. Presque toutes les îles en sont environnées. Ils croissent sous l'eau, & y forment des forêts de plusieurs lieues. On y voit nager des poissons de toutes couleurs, comme les oiseaux volent dans nos bois.

LA DAME. Ce doit être un spectacle charmant. Avez-vous apporté des fruits de ces arbres-là?

LE VOYAGEUR. Ces plantes ne donnent point de fruits ; ce ne font point des végétaux : ils font l'ouvrage de petits animaux qui travaillent en société.

LA DAME. Je ne m'en ferois jamais doutée.

LE VOYAGEUR. Il y a quelque chose de plus merveilleux. Vous voyez avec mes madrépores , des arbriffeaux qui ont de véritables feuilles , & dont les branches font flexibles comme le bois : ce font des lithophites. Ces lithophites & ces coraux font également l'ouvrage de petits animaux marins.

LA DAME. Mais enfin , quelle preuve en a-t-on ?

LE VOYAGEUR. On les a vus avec de bons microscopes. La chymie a fait sur eux quelques expériences , toujours un peu douteuses , parce qu'elle ne raisonne que sur ce qu'elle détruit (*). Enfin, on a conclu que ces ouvrages

(*) Lorsque la chymie décompose une pêche ou un melon , elle trouve le même résultat. Une plante venimeuse & une plante alimentaire paroissent , dans ses opérations , formées des mêmes élémens. Il est vrai qu'en brûlant des matières animales, il s'en exhale une odeur alcaline, qui se retrouve dans la combustion des madrépores ; mais nous avons des plantes végétales qui, même sans être détruites, ont le goût & l'odeur de la viande bouillie, de morue sèche, &c. D'ailleurs, comment imaginer qu'il y ait une différence réelle entre les élémens du végétal & de l'animal, lorsqu'on voit un bœuf changer en sa substance l'herbe d'un pré ?

si réguliers devoient appartenir à des êtres doués d'un esprit d'ordre & d'intelligence.

Après tout, de petits arbrisseaux ne sont pas plus difficiles à faire que les cellules de cire à six pans, que maçonnent nos abeilles. On a disputé quelque tems; à la fin tout le monde est resté d'accord.

LA DAME. Si tout le monde le dit, il faut bien le croire. Je ne ferai pas seule d'un avis contraire.

LE VOYAGEUR. Ah! si j'osois, j'aurois quelque chose de bien plus difficile à vous faire croire.

LA DAME. Osez, monsieur. Il y a tant de choses incompréhensibles, où il faut s'en rapporter à l'opinion publique!

LE VOYAGEUR. Malheureusement mon opinion est à moi seul.

LA DAME. Tant mieux; j'aurai le plaisir de la combattre. Quand nous paroissions dans le monde, notre catéchisme est tout fait. Les hommes nous ont prescrit ce que nous devons penser, désirer, & faire. J'aime à rencontrer des gens qui ne sont pas de l'avis des autres: on a le plaisir de détruire une erreur, ou d'adopter une vérité nouvelle. Voyons votre hérésie.

LE VOYAGEUR. Madame, je crois que les fleurs de votre parterre & les arbres de votre parc sont habités.

LA DAME. Vous croyez aux Hamadryades?
Vraiment

Vraiment votre système est renouvelé des Grecs. Je suis fâchée qu'on ait quitté leur philosophie ; elle étoit plus touchante que la nôtre. J'aimerois à croire que mes lauriers sont autant de Daphnés.

LE VOYAGEUR. Les anciens étoient peut-être aussi ignorans que nous ; mais je ne suis ni de leur avis , ni de celui des modernes.

LA DAME. Quels sont donc les habitans de nos forêts ?

LE VOYAGEUR. Ceux qu'ils logeoient dans les plantes, étoient presque tous des infortunés ou des étourdis. L'un avoit été tué au palet, l'autre étoit mort à force de s'aimer lui-même. Ils n'étoient pas plus heureux dans leur nouvelle condition. Un payfan coupoit bras & jambes aux sœurs de Phaéton, pour faire un mauvais fagot de peuplier. Mes habitans sont très-sages, très-ingénieux, & n'ont rien à risquer.

LA DAME. Je vous vois venir. Voilà une idée prise de vos arbres de mer. Mais, monsieur, je vous avertis que je ne croirai point à vos animaux, que vous ne me les ayez fait voir occupés de leur travail.

LE VOYAGEUR. Madame, vous avez cru ce que je vous ai dit des madrépores, dont personne ne doute.

LA DAME. La chose n'intéresse personne. On s'embarrasse peu de ce qui se passe au fond de l'eau : mais des objets qui sont sous la main,

dont tout le monde fait usage , sur lesquels on a une opinion reçue , sont bien différens. Faites-moi voir , & je croirai.

LE VOYAGEUR. Si vous étiez sur le sommet d'une très-haute montagne , & que vous vissiez à vos pieds la ville de Paris , vous jugeriez que ses clochers , ses rues , ses places si régulières , sont l'ouvrage des hommes , quoique les habitans échappassent à votre vue ?

LA DAME. Oh ! quand on fait une fois qu'une ville est l'ouvrage des hommes , la vue d'une autre ville rappelle la même idée.

LE VOYAGEUR. Eh bien , puisque nos plantes ressemblent aux madrépores , leurs habitans se ressemblent aussi.

LA DAME. Prouvez-moi qu'elles sont habitées comme s'il n'y avoit pas de mer dans le monde. Les gens qui raisonnent par analogie , sont trop à craindre.

LE VOYAGEUR. Vous m'avez invité au combat , & vous m'ôtez le choix des armes.

LA DAME. C'est qu'elles sont trop dangereuses entre les mains des hommes. Quand ils n'ont pas de bonnes raisons à nous donner , ils nous citent des autorités , des exemples , & finissent par nous persuader quelque sottise.

LE VOYAGEUR. Mes animaux sont si petits , qu'ils échappent à notre vue. Si j'avois un microscope , je vous ferois voir des animaux vivans dans des feuilles : vous seriez persuadée tout d'un coup.

LA DAME. Oh ! non. J'en ai vu : j'ai vu même cette poussière si fine qui couvre les ailes des papillons ; c'étoient de fort belles plumes. Il ne s'agit pas de prouver qu'il y a des animaux dans le suc des plantes , mais qu'elles sont fabriquées par eux. Il faut prouver qu'un arbre n'est pas un assemblage ingénieux de pompes & de tuyaux , où la sève monte & descend. Vous m'obligez de me servir de toute ma science.

LE VOYAGEUR. Madame, on a piqué dans vos prairies , des tronçons de saule , qui ont poussé des racines & des feuilles ; si on y avoit planté une des pompes de Marly , croyez-vous qu'il y seroit venu une machine hydraulique ?

LA DAME. Quelle folie ! Chaque partie des arbres est une machine vivante & entière , que l'humidité & la chaleur mettent en mouvement. C'est un ouvrage de la nature , bien supérieur aux nôtres.

LE VOYAGEUR. Toutes les machines de la nature ont une organisation intérieure , qui ne les rend propres qu'à produire un certain effet , & par un endroit particulier. Par exemple : on voit dans l'oreille un tympan élastique & concave , propre à rendre les sons , & dans l'œil des membranes transparentes & convexes , qui rassemblent les rayons de lumières sur la rétine. L'œil est évidemment construit pour voir , & l'oreille pour entendre.

H ij

Jamais un aveugle ne verra par son ouïe, & un sourd n'entendra par sa vue.

LA DAME. Vous vous donnez bien de la peine pour prouver ce qui est évident.

LE VOYAGEUR. Si donc un arbre est une machine, il doit avoir un lieu destiné à donner des feuilles, & un autre pour les racines. Les premières viendront toujours à une extrémité, & les chevelus de la racine, à l'autre.

LA DAME. Il faut que je vous aide. Vous pouvez ajouter qu'un bourgeon de feuilles ne donne point de fruit: je fais très-bien les connoître.

LE VOYAGEUR. Eh bien, madame, si vous faites replanter vos faules la tête en bas, leurs racines donneront des feuilles.

LA DAME. J'imagine, monsieur, que vous ne seriez pas assez hardi pour me citer des faits douteux.

LE VOYAGEUR. Celui-ci est très-certain. Croyez-vous que, si on renversoit la Samaritaine dans la rivière, il monteroit beaucoup d'eau dans le réservoir?

LA DAME. Je n'ai rien à dire: on ne s'attend pas à une expérience folle... Mais peut-être chaque partie change d'usage en changeant de position.

LE VOYAGEUR. Toutes ces loix composées & variables ne ressemblent point à celles de la nature: elles sont simples & constantes. Dans toutes les machines que l'homme à exa-

minées , chaque partie a son effet , qu'on ne peut changer en un autre. Qu'un animal reste couché toute la vie , il ne lui viendra point de pattes sur le dos.

LA DAME. Si le fait du faule renversé est vrai , comment l'expliquez-vous ? Voyons votre système : après tout , j'aime mieux l'attaquer que de défendre le mien. La défense n'est pas aisée , & les hommes nous chargent toujours du rôle le plus difficile.

LE VOYAGEUR. Je pense , madame , qu'un arbre est une république. Lorsqu'on a planté le long de ce ruisseau des branches de faule , les petits animaux qui y étoient renfermés se sont portés au plus pressé. On a laissé tous les accessoires. Les feuilles ont été abandonnées & sont tombées. Les uns se sont occupés à clore la breche qu'on avoit faite à leur habitation , en la fermant par un bourrelet. Les autres ont poussé en terre des galeries souterraines , pour chercher des vivres & des matériaux propres à la communauté. S'ils ont rencontré un rocher , ils se sont détournés , ou ils l'ont environné de leur ouvrage , pour en faire un point d'appui. Dans quelques especes , comme ceux du chêne , ils ont coutume d'enfoncer un long pivot qui soutient toute l'habitation. Chaque nation a sa maniere. L'une bâtit sur pilotis , comme les Vénitiens ; l'autre , sur la surface de la terre , comme les sauvages élevent leurs cabanes.

Quand le désordre a été réparé, on a cherché à multiplier les vivres. Il paroît que chez ces petits républicains, la population est fort prompte, parce que la subsistance est fort aisée. Ils vivent d'huiles & de sels volatils, dont l'air & la terre sont remplis. Pour saisir ceux qui sont dans l'air, ils ont imaginé de faire ce que font les matelots sur les vaisseaux où ils manquent d'eau douce; quand il pleut, ils étendent des voiles: de même ils se sont empressés à déployer les feuilles comme autant de surfaces. Pour empêcher le vent d'emporter leurs tentes, ils les ont attachées sur un seul point d'appui, à l'extrémité d'une queue souple & élastique, ce qui est très-bien imaginé.

Les uns montent par le tronc avec des gouttes de liqueur, les autres redescendent par l'écorce avec les alimens superflus. Vous jugez bien que, si on renverse leur ouvrage, comme dans l'expérience du faule, mes architectes ne perdront pas la tête: c'est comme si vous renversiez une ruche.

LA DAME. On pourroit expliquer cela par une seve qui monte & descend d'elle-même, & qui prend dans les conduits de l'arbre, une forme constante, comme l'or qui passe à la filiere.

LE VOYAGEUR. Si la seve formoit les feuilles, elle formeroit également les fleurs & les fruits. Mais dans un sauvageon enté, les fruits de l'ente sont bons, tandis que ceux du pied

ne changent point de nature. Si la feve qui a monté par le tronc de l'ente, & qui est redescendue par son écorce, avoit acquis quelque qualité, elle se découvreroit dans les fruits du sauvageon. Pourquoi cela n'arrive-t-il pas ?

LA DAME. C'est à vous à vous défendre.

LE VOYAGEUR. Les animaux du sauvageon apportent des matériaux pour fermer la breche; ceux de l'ente les prennent à mesure qu'ils arrivent : ils en fabriquent des fruits excellens, tandis que les autres n'en font rien qui vaille. La matiere est la même, les conduits sont communs, mais les ouvriers sont différens.

LA DAME. Si les arbres étoient peuplés d'animaux, l'hiver les feroit tous mourir ; car vous ne me persuaderez pas qu'ils ont des fourrures comme les castors.

LE VOYAGEUR. Ils ont eu la précaution d'envelopper leurs maisons de plusieurs étoffes fort épaisses. Les unes sont souples comme des cuirs, les autres bien seches, & semblables à une grosse croûte. Personne n'est assez mal-avisé pour se loger dans cette enceinte extérieure. Les arbres du nord, comme le sapin & le bouleau, ont jusqu'à trois écorces différentes.

LA DAME. Selon vous, les arbres des pays chauds n'en ont donc point ?

LE VOYAGEUR. Ils n'ont que des pellicules, par où la feve descend : mais je n'y ai jamais vu de ces écorces raboteuses, insensibles &

multipliées , qui paroissent nécessaires aux arbres des pays froids. Comparez l'oranger au pommier, qui vient cependant dans les climats tempérés.

LA DAME. Vous m'étonnez, mais vous ne me persuadez pas. Si un arbre n'étoit pas une machine, il n'auroit pas reçu toutes ses dimensions, comme les machines des bêtes, qui ont chacune une grandeur fixe. Selon vous, un arbre croitroit toujours. Vos petits animaux étant toujours en action, on verroit des chènes gros comme des montagnes; un cerisier s'éleveroit autant qu'un orme; ce seroient des travaux monstrueux & sans fin, & nous voyons le contraire.

LE VOYAGEUR. A quoi sert l'élévation pour le bonheur? Ces petits animaux ont beaucoup de sagesse; ils proportionnent toujours la hauteur de leur édifice à sa base.

En jettant les fondemens de leur habitation, ils trouvent de grands obstacles dans la terre. C'est le voisinage d'un autre arbre; ce sont des rochers; c'est à quelques pieds de profondeur un mauvais sol. En l'air, rien ne les arrête que la considération de leur propre sûreté. La preuve en est bien forte; c'est que les plantes qui s'accrochent, vont toujours en s'allongeant sans s'arrêter. Il y a des lianes aux isles, dont il ne seroit pas facile de trouver les deux bouts. Voyez jusqu'où s'élevent les haricots qui grimpent, tandis que la feve de ma-

rais acquiert à peine trois pieds de hauteur : cependant ces deux légumes naissent & meurent dans la même année. La fortune de ceux qui rampent paroît sûre ; ceux qui s'élevent d'eux-mêmes sont plus circonspects. Les arbres qui croissent sur les montagnes sont peu élevés : ceux de la même espece qui viennent dans des vallons resserrés & profonds , n'ayant rien à craindre des vents , s'élevent avec plus de hardiesse : ils sont beaucoup plus grands.

Je suis persuadé que , si la tige d'un orme traversoit , dans son élévation , plusieurs terrasses , ses habitans rassurés y enfonceroient des pivots , & eleveroient sa tête à une hauteur prodigieuse.

LA DAME. Vous m'assurez cela bien gratuitement. Vous devenez hardi.

LE VOYAGEUR. J'ai vu aux Indes , les lianes dont je vous parle. J'y ai vu de nos plantes potageres devenir vivaces , & de nos herbes devenir des arbrisseaux. Les Chinois sont sur les arbres une expérience curieuse , qui prouve pour mon opinion. Ils choisissent sur un oranger , une branche avec son fruit ; ils la serrent fortement d'un fil de cuivre : ils environnent cet étranglement de terre humide ; il s'y forme un bourrelet & des racines : on coupe ce petit arbre , & on le fert sur la table avec son gros fruit. Si on l'avoit laissé sur pied , n'auroit-il pas formé un second étage d'oranger ?

La preuve donc que les arbres ne sont pas

des machines, c'est qu'ils peuvent toujours croître, & qu'ils n'ont pas une grandeur déterminée.

LA DAME. Vous n'avez évité un mauvais pas, que pour tomber dans un autre. Selon vous, les arbres ne devroient jamais mourir. Un arbre étant une espece de ville, dont les familles se reperlétuent, on devroit voir des chênes aussi vieux que Paris.

LE VOYAGEUR. Tout a son terme; à la longue les canaux s'obstruent. On prétend que les chênes vivent trois cents ans. Trouvez-moi une ville dont les maisons aient duré si long-tems sans se renouveler. Les quartiers de Paris qui existoient il y a trois siècles, ne subsistent pas plus que les hommes qui les habitoient: il faut en excepter quelques édifices publics.

LA DAME. Trois cents ans font une belle vieilleffe: aussi je respecte beaucoup les vieux arbres. Je n'ai pas voulu faire abattre ceux de mon parc: ils ont vu mes aïeux, & ils verront mes petits-enfans. Cette idée là me touche. Demain nous continuerons: je vous donne rendez-vous au milieu de mes fleurs.





DIALOGUE SECOND.

Des fleurs.



LA DAME. J'AI fait des rêves charmans. Je me croyois une reine plus puissante que Sémiramis. Dans chaque plante de mon jardin j'avois une nation laborieuse, toute occupée à travailler pour moi. Les peuples du nord & ceux du midi vivoient sous mon empire. Je voyois les habitans du sapin couvrir leur habitation d'épaisses fourrures, & ceux de l'oranger s'habiller à la légère, comme s'ils étoient sous les tropiques.

LE VOYAGEUR. Je suis charmé que mon système vous plaise; vous commencez à en être persuadée.

LA DAME. Oh! je n'en crois pas un mot. Vos animaux ne ressemblent point à ceux que nous connoissons: il paroît qu'ils n'ont aucun des sens les plus communs. Ont-ils le goût, la respiration, la vue, le toucher? Vous parlez bien de leurs actions, mais vous vous gardez bien de toucher à leurs personnes.

LE VOYAGEUR. Madame, vous me faites une mauvaise querelle. Doutez-vous que les Romains, qui ont bâti l'amphithéâtre de

Nîmes, n'aient bu, mangé & dormi, quoique les historiens qui parlent de ce monument n'en fassent pas mention ?

Il y a des choses qui sautent aux yeux. Vous faites arroser tous les jours votre parterre, & vous demandez si ses habitans boivent ? Vous savez que, quand les plantes manquent d'air, elles périssent; & vous demandez s'ils respirent ? Vous voyez beaucoup de fleurs se refermer pendant la nuit (1); il y a même des arbres, comme le tamarinier, dont toutes les feuilles se reclosent dans les ténèbres; ils sont donc sensibles à la lumière. N'avez-vous pas vu la sensitive se mouvoir & se resserrer dès qu'on la touche ?

LA DAME. J'en ai été bien étonnée. On prétendoit que c'étoit un effet produit par la chaleur de la main : mais je vous assure qu'elle faisoit le même mouvement quand on la touchoit avec une canne (2).

LE VOYAGEUR. On expliquoit de même par la chaleur, la contraction des fleurs : comme si le même effet n'arrivoit pas toutes les nuits, quelle que soit leur température. J'ai vérifié aussi la fausseté de ce raisonnement.

(1) Non seulement les fleurs se referment pendant la nuit, mais il y en a qui changent de couleurs.

(2) Un bâton, une pierre jettée, & même le vent, font mouvoir la sensitive d'un mouvement intérieur & apparent.

LA DAME. Vous m'avez échappé, mais je vous rattraperai. Répondez à cette objection. Il n'y a point d'animaux qui fassent des travaux inutiles pour eux : cependant les vôtres bâtissent des fleurs qui ne sont qu'un objet d'agrément pour les hommes, de grandes roses qui ne durent qu'un jour, & qui ne leur servent à rien.

LE VOYAGEUR. Il faut reprendre le fil de leur histoire. Lorsque la nation est devenue nombreuse, elle songe à envoyer des colonies au dehors. On choisit les beaux jours du printemps, pour travailler aux provisions des émigrans. On apporte le sucre, le lait & le miel. Ces riches denrées sont déposées dans des bâtimens construits avec un art admirable. L'action du soleil paroît ici de la plus grande importance, soit à perfectionner les vivres, soit plutôt à échauffer l'ardeur des mariages. Il paroît que chez ces peuples on ne fait point de détachement au dehors, sans unir chaque citoyen par le lien le plus puissant qui soit dans la nature. Nous faisons autrefois la même chose dans nos premiers établissemens au Mississipi. On y envoyoit des vaisseaux tous chargés de nouveaux mariés.

Les mâles élevent des pistiles, au sommet desquels ils se logent dans des poussieres dorées; de là ils se laissent tomber au fond des fleurs, où les attendent leurs épouses.

Il paroît que la fleur est l'ouvrage des

femmes. Elle est formée avec de riches tentures de pourpre, de bleu céleste, ou de satin blanc. C'est une chambre nuptiale, d'où s'exhalent les plus doux parfums. Souvent c'est un vaste temple, où se célèbrent à la fois plusieurs hymens; alors chaque feuille est un lit, chaque étamine une épouse, & plusieurs familles viennent habiter sous le même toit.

Quelquefois les femelles paroissent seules sur un arbre, & les mâles sur un autre. Peut-être dans ces républiques, le sexe le plus fort subjugue le plus foible, & dédaigne de l'associer aux fêtes publiques, quoiqu'il s'en serve pour les besoins particuliers; à-peu-près comme les Amazones, qui avoient des esclaves mâles, mais qui ne s'allioient qu'aux peuples libres.

Sur le palmier, la femelle dresse seule le lit conjugal: si le mâle dans une forêt éloignée apperçoit le temple de l'amour, il se laisse aller au gré des vents, sur des poussieres que les botanistes appellent fécondantes.

LA DAME. En vérité, monsieur, vous vous laissez aller à votre imagination. De tout ce que vous avez dit, je n'ai fait attention qu'à la forme de la fleur. Vous la croyez propre à réunir la chaleur? C'est une idée nouvelle, & qui mē plaît: j'aime à croire qu'une rose est un petit reverberé.

LE VOYAGEUR. Observez, je vous prie,

que le plan des fleurs est presque toujours circulaire, de quelque forme que soit le fruit. Leurs feuilles, ou corolles, sont disposées autour, comme des miroirs plans, sphériques, ou elliptiques, propres à réfléchir la chaleur au foyer de leurs courbes : c'est là où doit se former l'embrion qui contient la graine. Les fleurs qui donnent des graines sont simples, parce qu'il eût été inutile de mettre des miroirs derrière d'autres miroirs.

Dans les végétaux, dont le suc est visqueux & plus difficile à échauffer, comme les plantes bulbeuses & aquatiques, mes petits géomètres construisent des reverberes contournés en fourneaux; ce sont des portions de cylindre, de larges entonnoirs, ou des cloches. C'est ce que vous pouvez voir dans les lys, les tulipes, les hyacinthes, les jonquilles, le muguet, les narcisses, &c. Ceux qui travaillent dès l'hiver, adoptent aussi cette disposition avantageuse, comme on le voit dans les perce-neiges, & les primeveres.

Ceux qui bâtissent à une exposition découverte, & qui s'élevent peu (*), comme la marguerite & le pissenlit, font des miroirs presque plans. Ceux qui font un peu plus à

(*) Les plantes qui s'élevent peu sont échauffées par le sol même. En beaucoup d'endroits l'herbe conserve sa verdure toute l'année. Les mousses fleurissent en hiver.

l'ombre, comme dans les violettes & les fraïses, se forment des miroirs plus concaves.

Ceux qui travaillent à s'expatrier dans une saison chaude, découpent la circonférence de la fleur, afin de diminuer son effet : telles sont les cruciées, les bluets, les œillets, &c. D'autres en chiffonnent les pavillons, comme ceux de la grenade & du coquelicot; ou ils cessent d'en présenter le disque au soleil, & naissent à l'abri des feuilles, comme dans les papillonnacées, dont la forme n'est plus propre à réunir les rayons directs du soleil, mais à rassembler une chaleur réflétée.

Ils ont encore une industrie : c'est que les fleurs de l'été, qui ont de grands bassins, ne sont attachées qu'à des ligamens très-foibles; elles défleurissent vite : telles sont le coquelicot, le pavot, les roses de Provence, les fleurs de grenade.

Il y en a, comme les plantes appellées soleils, qui n'ont que des rayons de feuilles autour de leur circonférence; mais la fleur est posée sur un genou flexible, & tous ses habitans sont attentifs à la tourner vers le soleil. Ne croiriez-vous pas voir des académiciens qui dirigent vers cet astre un grand miroir ou un long télescope?

LA DAME. Mais la couleur des fleurs ne serviroit-elle pas encore à l'effet des rayons réfléchis?

LE VOYAGEUR. Je suis charmé madame, que vous

vous me fournissiez cette observation. Le blanc & le jaune font, comme vous le savez, les plus favorables : aussi la plupart des fleurs du printemps & de l'automne ne sortent guere de ces teintes légères ; avec une chaleur foible, il falloit des miroirs fort actifs.

Celles de ces deux saisons qui ont des réverbères d'un rouge foncé, comme les anémones, les pivoinés & quelques tulipes, ont leur centre noir & propre à absorber directement les rayons. Les fleurs d'été ont des couleurs plus foncées & moins propres à réverbérer. On trouve dans cette saison beaucoup de bleu & de rouge ; mais le noir est très-rare, parce qu'il ne réfléchit rien du tout (*).

L'élévation des plantes, la grandeur, la couleur & la coupe de leurs fleurs paroissent combinées entre elles. Cette maniere nouvelle de les considérer peut exercer la plus sublime géométrie.

LA DAME. Je suis bien aise que vous donniez à mes fleurs un air savant ; je croyois qu'elles n'étoient faites que pour plaire. Mais pourquoi les fleurs qui mûrissent des graines inutiles, sont-elles si belles, tandis que celles du bled, de l'olivier & de la vigne sont si petites ?

(*) Dans les pavots, dont la couleur est brune & très-foncée, on remarque que les corolles sont brûlées du soleil avant que la fleur soit tout-à-fait développée.

LE VOYAGEUR. La nature fait souvent des compensations. Elle a peut-être voulu nous donner le nécessaire avec simplicité, & le superflu avec magnificence.

LA DAME. A vous entendre, dans les pays très-chauds les fleurs doivent être fort rares.

LE VOYAGEUR. Entre les tropiques je n'ai vu aucune fleur apparente dans les prairies, quoiqu'on ait essayé d'y faire venir des marguerites, des tresses, des bassinets, &c. La plupart même de celles d'Europe n'y réussissent pas dans les jardins. De grands réverbères donnent trop de chaleur.

LA DAME. Aucun voyageur n'avoit encore dit cela. Ces prairies doivent être bien tristes. Les arbres de ces pays ne doivent donc pas porter de fleurs?

LE VOYAGEUR. Pardonnez-moi. Sans fleurs il n'y a pas de graines.

Quand les arbres des Indes sont bien feuillés, les fleurs naissent à l'abri des feuilles. Leur circonférence n'est jamais bien entière, comme vous pouvez le voir dans celles des fleurs d'oranger & de citronnier.

Quand les arbres ont peu de feuilles, comme une espèce appelée agathis, & les familles des palmiers, tels que les dattiers, cocotiers, lataniers, palmistes, &c. leurs fleurs naissent en grappes pendantes. Dans cette situation renversée, elles ne sauroient être brûlées par un soleil trop ardent: il ne

s'y rassemble qu'une chaleur réfléchie. Les arbres de nos climats, qui donnent des grappes de fleurs, les portent droites, comme le troëſne, la vigne, le lilas, &c.

LA DAME. Il me ſemble que les petits animaux des Indes ont plus d'eſprit que ceux d'Europe.

LE VOYAGEUR. Ils ont des beſoins contraires. Dans nos climats il leur faut de la chaleur : auſſi les nôtres bâtiffent les fleurs avant les feuilles, & les ouvrent à découvert au premier jour du printems, comme on le voit dans les amandiers, pêchers, abricotiers, ceriſiers, poiriers, pruniers, coudriers, & même dans les ormes & les faules. Leur forme eſt ordinairement en roſe, ce qui donne des formes de miroir bien concaves & bien circulaires.

Dans les pays du nord, ils bâtiffent des fleurs ſolides, formées de chatons & d'écaillés. Elles ſont rangées ſur des cônes comme ſur des eſpaliers. Les fleurs & les parois qui les appuient ſont échauffés à la fois par le ſoleil. Celles des ſapins & des bouleaux en ſeroient brûlées dans les pays chauds : auſſi ces arbres n'y peuvent-ils croître.


Enfin une preuve bien forte que les feuilles des fleurs ſervent à échauffer l'embrion où eſt la graine, c'eſt qu'on ne les trouve pas ſur les fleurs mâles qui naiſſent ſur des arbres ſéparés; ces parties n'y ſeroient d'aucune utilité.

LA DAME. Voilà qui est admirable, de quelque façon que cela arrive. Il me semble que je pourrois faire mûrir ici du café, en mettant des réverbères autour des fleurs. Il me semble qu'à l'inspection de la fleur, on peut juger si l'arbre qui la donne résistera à un climat ardent. Je croirois bien que les papillonacées peuvent y réussir, parce qu'elles sont renversées.

LE VOYAGEUR. Vous avez raison, madame; les fleurs de beaucoup d'arbres & d'arbrisseaux de l'Inde ont cette forme; beaucoup donnent des fruits légumineux, ce qui est très-rare en Europe. Ici les fruits semblent chercher le soleil, là ils semblent l'éviter. La plupart naissent au tronc, ou pendent à des grappes.

LA DAME. Vous ne m'échapperez pas de tout le jour, vous viendrez dîner avec moi, nous raisonnerons sur les fruits au dessert. Je ne peux pas fournir à votre système une meilleure bibliothèque. Vous tirerez parti des livres d'une manière ou d'autre.




 DIALOGUE TROISIEME.

Des fruits.



LA DAME. JE trouve un grand défaut à votre système ; vos animaux raisonnent trop conséquemment ; ils sont plus sages que les hommes.

LE VOYAGEUR. C'est que l'homme acquiert son expérience , & l'animal la reçoit. L'araignée file dès qu'elle sort de son œuf. La portion d'intelligence qui a été donnée à chaque espece , est toujours parfaite & suffit à ses besoins. Je vous prie même d'observer que plus l'animal est petit , plus il est industrieux. Dans les oiseaux , l'hirondelle est plus adroite que l'autruche : dans les insectes , c'est la fourmi. Il semble que l'adresse a été donnée aux plus foibles comme une compensation de la force. Comme mes animaux sont très-petits , il y a apparence qu'ils sont très-prudens.

LA DAME. J'ai bien envie de les voir partir pour les colonies.

LE VOYAGEUR. Dès qu'une chaleur suffisante , rassemblée par la fleur , a réuni les familles au fond des calices , toute la nation est occupée à y porter du miel & du lait. Le lait

est une substance qui paroît destinée à tous les jeunes animaux : le jaune d'un œuf même délayé dans l'eau, donne une substance laiteuse. La colonie réside d'abord dans le lieu qu'on appelle le germe. Les provisions sont autour, sous la forme d'un lait qui se change ensuite, par l'action du soleil, en une substance solide & huileuse.

On enveloppe la colonie & ses provisions d'une coque fort dure, pour la mettre à l'abri des événemens. Cette couverture a quelquefois la dureté d'une pierre, comme dans les fruits à noyau ; mais on a grande attention d'y ménager une future, comme dans la noix, ou de petits trous à l'extrémité, fermés par une soupape ; c'est par cette porte que doit sortir la nouvelle famille. Il n'y a pas une graine qui n'ait l'équivalent de cette organisation.

LA DAME. Ah ! vous leur supposez trop d'industrie.

LE VOYAGEUR. Je ne leur en donne pas plus qu'aux insectes les plus communs. L'araignée, qui met ses œufs dans un sac, y laisse une ouverture. Le ver à soie, qui s'enferme dans un cocon, en rend le tissu fort serré, excepté à l'endroit de la tête où il se ménage une sortie. C'est une précaution commune à tous les vers. Mais comme les animaux qui travaillent en société ont plus d'adresse que les autres, ceux-ci en ont une bien merveilleuse. Pendant qu'on travaille à construire le bâtiment & à

rassembler le lait de la nouvelle colonie, de peur que les oiseaux ne détruisent l'ouvrage, on l'environne d'une substance désagréable au goût, comme le brou des noix, qui est amer; d'autres fortifient la ville nouvelle de palissades pointues, comme celles qui hérissent la coque de la châtaigne.

LA DAME. Vous leur accordez bien de l'expérience: qui leur a dit que les oiseaux viendroient les attaquer?

LE VOYAGEUR. Celui qui a dit au lapin de se creuser des terriers, & à la hupe de suspendre son nid au bout de trois fils. Leur postérité agira toujours de même, comme les canards qui vont à l'eau sans avoir vu leurs peres nager.

LA DAME. Je ne suis plus étonnée que la rose ait des épines; ceux qui l'ont bâtie ont pris pour toute la plante les précautions que ceux du châtaignier ont prises pour le fruit. Je suis charmée de leur prévoyance; la fleur la mérite.

LE VOYAGEUR. Cette défense est commune à plusieurs arbrisseaux qui naissent sur les lisières des bois, exposés aux insultes des animaux qui paissent; le jonc marin, la ronce, les épines blanches & noires, les groseillers, & même l'ortie & le chardon, qui croissent le long des chemins, sont garnis & hérissés de pointes très-aiguës. Ces plantes sont fortifiées comme des places frontières.

LA DAME. Eh bien, quand la colonie a ses

provisions , comment fait-elle pour s'établir ailleurs ?

LE VOYAGEUR. Si ces insectes avoient reçu des ailes , ils se feroient envolés ; mais il paroît qu'ils ne peuvent s'exposer à l'air sans danger. Ils ne vivent que dans les liqueurs. Ils s'enferment dans des vaisseaux bien carénés , bien pourvus , & voici comme ils entreprennent leur navigation.

Pour ceux qui sont suspendus en haut , toute la traversée ne consiste que dans une chute. Le fruit tombe & va en bondissant s'arrêter à trente pas de la métropole. Remarquez que les fruits qui tombent de haut sont arrondis ; & plus ils sont élevés , plus le fruit est dur. Le gland , le fene , la châtaigne , la noix , la pomme de pin , résistent très - bien à la violence de la secousse. N'admirez-vous pas leur précaution d'avoir songé , en s'élevant si haut , à tomber avec sûreté ?

LA DAME. Ce seroit quelquefois une leçon utile aux hommes : mais cette maniere de tomber leur est commune à tous ?

LE VOYAGEUR. Pardonnez-moi. Ceux qui travaillent dans le tilleul qui croît dans les terres humides & molles , savent bien que , s'ils avoient bâti des vaisseaux lourds , le poids les eût enfoncés dans le lieu même de leur chute. Ils ont construit des graines attachées à un long aileron. Elles tombent en pirouettant , & le vent les porte fort loin de là. Le

faule, qui vient aux mêmes lieux, a des aigrettes ainsi que le roseau. L'orme a une graine placée au milieu d'une large follicule. Vous voyez qu'au moyen de ces voiles, on peut aller loin. Je suis porté à croire que l'orme est l'arbre des vallées, par la construction de sa graine.

LA DAME. Je ne suis plus étonnée de voir les cerisiers & les pêchers s'élever à une hauteur médiocre. Une pêche mûre qui tomberoit de la hauteur d'un orme, n'iroit pas loin. Mais comment font ceux qui ne s'élevent pas ? Il ne leur est pas possible de rouler.

LE VOYAGEUR. Les animaux des bluets, des artichaux, des chardons, &c. attachent leurs colonies à des volans ; le vent les emporte. Vous en voyez en automne l'air rempli. Ils sont suspendus avec beaucoup d'industrie ; & quoiqu'ils voyagent fort loin, la graine tombe toujours perpendiculairement. Il y a des especes de pois qui ont des coques élastiques ; en s'ouvrant, lorsqu'elles sont mûres, elles élancent leurs graines à dix pas de là. C'est aussi l'industrie de la belfamine. Croyez-vous à présent qu'une plante soit une machine hydraulique ?

LA DAME. Vous ne me citez que les exemples qui vous sont favorables ; vous ne me dites pas comment font ceux qui bâtissent des fruits mous & peu élevés ; ceux de la framboise & de la fraise ne volent ni ne roulent.

LE VOYAGEUR. Vous avez vu que le^s habitans du noyer & du châtaignier se fortifioient contre les oiseaux : ceux du fraisier & du framboisier font bien mieus, ils tirent parti de leurs ennemis. Ceux-là sont des guerriers ; ceux-ci sont des politiques. Ils s'entourent d'une substance agréable & d'une couleur éclatante. Les oiseaux s'en nourrissent, & les ressement dans les bois, qui en sont remplis. Ils avalent les fruits sans faire tort à la graine ; elle est si dure qu'elle échappe à leur digestion. Beaucoup de fruits mous qui ont des noyaux, sont ressemés de la même maniere. Cette ruse n'est pas réservée aux seuls animaux de notre hémisphere. La muscade est une espece de pêche des Moluques : sa noix est d'un grand revenu aux Hollandois : ils la détruisent dans toutes les isles éloignées de leurs comptoirs, pour s'en réserver la récolte à eux seuls ; mais elle repousse par-tout : c'est un oiseau marin qui la resseme après l'avoir avalée. Tant l'homme est foible, quand il attaque la nature : une nation ne sauroit détruire un végétal.

LA DAME. Hélas ! l'homme n'a pas été préservé avec tant de soin ; des nations entieres ont été exterminées par d'autres nations, sans qu'il en soit réchappé un seul. Mais il faut adorer la Providence ; je l'admire dans sa prévoyance, que je n'aurois pas soupçonnée. Je croyois qu'un arbre laissoit tout simplement

tomber ses graines: je vois bien qu'elles auroient manqué d'air & d'espace, &, pour me servir de vos termes, que la métropole, en vieillissant, auroit anéanti toutes les colonies sous ses ruines. Mais l'idée de vos animaux est-elle bien conforme à l'action de cette Providence?

LE VOYAGEUR. Le roi de Prusse avoit ordonné que l'on coupât des forêts, pour donner des terrains à de nouvelles familles. La chambre du domaine lui représenta que le bois alloit devenir fort rare. Il lui répondit: j'aime mieux avoir des hommes que des arbres. Croyez-vous que le grand Roi de tous les êtres n'a pas mieux aimé régner sur des millions de peuples différens, que sur des machines aveugles?

LA DAME. Vous allez rendre aussi le bois fort rare. Votre système est séduisant, mais il me laisse des doutes. Vous ne me montrez pas les animaux: on ne croit qu'à moitié, quand on n'a pas vu.

LE VOYAGEUR. Vous avez vu des animaux se mouvoir dans le suc des plantes.

LA DAME. Mais je ne les ai pas vu travailler, agir de concert, & faire toutes les choses admirables que vous m'avez dites.

LE VOYAGEUR. Regardez mes madrépores & mes lithophites: il y en a qui ressemblent à des choux, d'autres à des gerbes de bled. Ce sont les plantes de la mer; les nôtres sont les madrépores de l'air.

LA DAME. Ce n'est plus la même chose : vous m'avez dit que les madrépores ne donnent pas de fruits.

LE VOYAGEUR. Cela n'est pas bien prouvé. D'ailleurs, ils vivent dans un fluide où il n'y auroit eu pour leurs fruits, ni chute ni roulement : il étoit donc inutile d'environner la colonie d'un corps lourd, ou d'une substance légère, comme les aigrettes des graines qui seroient venues à la surface de l'eau. Il est cependant certain qu'on a observé dans leurs fleurs, un suc laiteux, semblable à celui des graines de nos fruits : cette laite se répand dans la mer, comme celle des poissons.

Les élémens changent les mœurs & les arts. Un matelot & un bourgeois sont des hommes, cependant un vaisseau n'est pas fait comme une maison.

Les petits animaux qui bâtissent les plantes de l'air, vivent dans un élément qui est pour eux dans un mouvement perpétuel. Ils sont si petits, qu'un zéphyr leur semble un ouragan. Ils ont pris les plus grandes précautions pour assurer les fondemens de leurs édifices, & pour transporter leurs familles sans risques. Ils l'enclosent dans des bâtimens bien couverts, afin qu'elle ne soit pas dispersée.

Ceux qui bâtissent dans la mer, vivent dans un fluide, dont les parties ne s'ébranlent pas aisément : elles ne sont remuées que par flots & par grandes masses. Les gouttes n'en

sont pas mobiles & pénétrantes, comme les globules de l'air, que la chaleur dilate & resserre sans cesse. Il ne leur falloit donc pas des appartemens bien clos, comme les graines, puisqu'ils ne couroient pas le risque d'être dissipés si facilement. Je crois au reste avoir observé que leur laite est enduite d'une glaire qui n'est pas aisée à dissoudre.

Si les animaux qui travaillent dans l'eau, eussent vécu dans un élément encore plus solide, par exemple dans la terre, ils n'auroient été exposés à aucune espece d'agitation. Il est probable qu'alors ils n'auroient pas eu besoin d'enfoncer des racines, d'élever des tiges, d'étendre des feuilles, de façonner des fleurs, & de fabriquer des fruits, comme ceux de l'air.

LA DAME. Vraiment vous avez raison : aussi la truffe n'a aucune de ces parties-là ; elles lui seroient inutiles. J'ai vu des gens bien embarrassés à deviner comment elle peut se reproduire. J'imagine que dans les sécheresses, les petits animaux se communiquent entr'eux par les fentes intérieures du sol où ils vivent. Il regne là un calme éternel : ce sont des canaux d'un fluide tranquille, où la navigation est fort aisée : il n'y faut point de vaisseaux ; on peut y nager en sûreté. A quoi serviroient les fleurs à une plante qui ne voit pas le soleil, & les racines à un végétal qui n'éprouve aucune secousse ? Cette découverte

me fait grand plaisir : je suis fâchée cependant que les animaux d'un fruit que j'aime beaucoup , aient si peu d'industrie.

LE VOYAGEUR. Elle est proportionnée à leurs besoins : c'est une loi commune à tous les êtres animés. L'homme , qui est le plus indigent de tous , en est aussi le plus intelligent.

LA DAME. Il vaudroit mieux en être le plus heureux. Ceux qui habitent les trufles sont peut-être plus contens que ceux qui vivent dans des palais.

Je trouve dans votre système, des idées neuves. Il me paroît très-vraisemblable que les fleurs sont des miroirs. On peut , ce me semble , en tirer des conséquences utiles , ainsi que des graines. Je crois qu'il ne faut pas trop les enfoncer lorsqu'on les sème , puisque la nature les répand à la surface de la terre , & qu'elle repeuple ainsi les prairies & les forêts. L'industrie des graines qui volent , qui roulent , & qui s'élancent , me paroît admirable : mais sans doute ces mouvemens peuvent s'attribuer à d'autres loix. Il faudroit , pour que votre système eût une certaine force , qu'après avoir rendu raison des effets ordinaires de la végétation , il en expliquât les phénomènes.

LE VOYAGEUR. Vous en agitez avec moi comme les dames des anciens chevaliers : quand ils sortoient du tournoi , elles les envoyoient combattre un géant ou un maure. N'êtes-vous pas contente de savoir que la trufle est un ma-

drépure de terre ? Il a toutes les parties qui lui conviennent, & il ne peut en avoir d'autres. S'il y a d'autres végétations dans la terre, elles n'auront de même aucune des parties de celles qui vivent dans l'air. Je connois une racine & une fleur qui sont pareillement isolées, & par des raisons semblables; mais il me suffit de vous avoir résolu un fait inexplicable, la reproduction de la truffe.

LA DAME. Oh ! c'est moi qui l'ai expliqué : mais en voici un dont toutes les loix de l'hydraulique ne sauroient me rendre raison. Lorsqu'un arbre est jeune & plein de suc, souvent il continue de pousser des branches & des feuilles, sans donner des fleurs. Un jardinier expérimenté déterre une partie de ses racines, & il devient fécond. Pourquoi ne donne-t-il des fruits que quand il perd sa nourriture ?

LE VOYAGEUR. Les animaux qui ont des vivres en abondance, ne songent point à s'expatrier; ils cherchent à augmenter les logements; ils ne fabriquent que du bois. Des qu'on leur a coupé les vivres, ils voient qu'il est tems d'envoyer des colonies s'établir au loin: on ne peut plus fourrager aux environs de la place.

LA DAME. Celui-là étoit trop aisé: en voici un plus difficile. Lorsqu'un arbre a reçu quelque dommage considérable: par exemple, lorsqu'on lui a enlevé une partie de son écorce,

au printems il se charge de fleurs, ensuite de fruits, après quoi il meurt. Pourquoi à la veille de sa ruine rapporte-t-il plus qu'à l'ordinaire ?

LE VOYAGEUR. Dans l'arbre écorcé, le conseil s'assemble ; & voici comme on raisonne :
 „ On nous a fait une breche irréparable ; nos
 „ remparts & nos chemins sont détruits, nous
 „ allons mourir de froid ou de faim, allons-
 „ nous-en,,. Tout le monde se met à construire des fleurs; on se retire dans les fruits; la métropole est abandonnée, & l'arbre meurt l'année suivante.

LA DAME. Je ne fais par où vous prendre. Il me semble que vous satisfaites à toutes les difficultés; le systême ordinaire en laisse de grandes. J'avois ouï expliquer le développement des plantes, par l'air qui monte en ligne droite dans les canaux de la végétation, & cependant j'avois vu les pivots des pois se recourber vers la terre qu'ils semblent chercher. J'avois ouï dire que dans les germes, la plante étoit toute entiere avec ses graines à venir, qui contenoient encore les plantes futures, ainsi de suite à l'infini; ce qui me paroissoit tout-à-fait incompréhensible.

LE VOYAGEUR. Il y a un degré en descendant, où la matiere n'est plus susceptible de forme; car la forme n'est que les limites de la matiere. Si cela n'étoit pas, il y auroit autant de matiere dans un gland que dans un chêne,

chêne, puisqu'il y auroit autant de formes, attendu qu'il y a, dit-on, un chêne tout entier renfermé dans le gland.

Si on me dit qu'il n'y a que les formes principales, je demanderai où sont les autres, qui sont toutes essentielles dans un chêne développé.

S'il n'y a que les formes principales, parce que l'espace est trop petit, celui des seconds glands étant beaucoup plus petit, le nombre des formes principales doit encore diminuer. Or, toute grandeur qui décroît vient nécessairement à rien. Dans ces glands imaginaires qui vont toujours en diminuant, il y auroit un terme où la race des chênes devoit s'arrêter & finir.

Voilà cependant l'hypothèse dont on s'est servi pour raisonner sur la végétation. Je suis charmé que vous ayez adopté mes idées.

LA DAME. Monsieur, point du tout, je vous assure.

LE VOYAGEUR. Comment, madame, vous n'êtes pas persuadée? Y a-t-il encore quelque dragon à combattre?

LA DAME. Un grand scrupule. Je ne saurois imaginer que, pour soutenir ma vie, je détruise celle d'une infinité d'êtres. Eussiez-vous raison, j'aime mieux me tromper que de croire une vérité cruelle.

LE VOYAGEUR. On est sensible, quand on est belle; mais voilà la première fois qu'on rejette un système par compassion. Les ana-

tomistes ont plus de courage ; quand ils en font un, ils tuent tout ce qui leur tombe sous la main. Il y eut un Anglois qui fit ouvrir toutes les biches pleines d'un grand parc, pour découvrir les loix de la génération, qu'il n'a point découvertes.

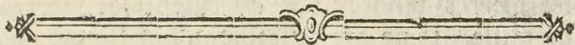
LA DAME. Je ne veux point ressembler à ces savans-là. J'aime ceux d'aujourd'hui, qui recommandent la tolérance & l'humanité, qu'on devroit étendre jusqu'aux animaux. Je fais bien bon gré à M. de Voltaire d'avoir traité de barbares ceux qui éventrent un chien vivant pour nous montrer les veines lactées. Cette idée fait horreur.

LE VOYAGEUR. Mes expériences n'ont coûté la vie à aucun animal. J'ai même de quoi vous rassurer : ceux qui vivent dans les fruits échappent à votre digestion comme à votre vue : n'en avez-vous pas une preuve dans les oiseaux qui ressemblent les graines des fraisières ?

LA DAME. Je veux vous croire : après-tout, si je suis trompée, j'ai été amusée. Vous m'avez appris sur la nature, des faits plus piquans que les anecdotes de la société. Nous n'avons ni médit, ni joué ; & , ce qui est plus rare, vous ne m'avez point dit de fadeurs, suivant la coutume de ceux qui veulent instruire les dames. Le tems a été fort bien employé : mais j'en dois faire encore un meilleur usage ; je vais rejoindre mon mari & mes chers enfans. Adieu, monsieur le voyageur.

LE VOYAGEUR *lui fait une profonde révérence.*
(*En s'en allant.*)

O le bon cœur ! ah la digne femme ! Quand
en aurai-je une comme celle-là !



LETTRE XXVIII & dernière.

Sur les voyageurs & les voyages.

IL est d'usage de chercher au commence-
ment d'un livre à captiver la bienveillance
d'un lecteur , qui souvent ne lit point la pré-
face. Il vaut mieux , ce me semble , attendre
à la fin , au moment où il est prêt à porter son
jugement. Il est impossible alors que le lecteur
échappe , & ne fasse pas attention aux excuses
de l'auteur. Voici les miennes.

J'ai fait cet ouvrage aussi bien qu'il m'a été
possible , & rien ne m'a manqué pour lui don-
ner toute la perfection dont je suis capable.
S'il est mal fait , ce n'est donc pas ma faute ;
car on n'a tort de mal faire que quand on peut
faire mieux.

S'il y a des défauts dans le style , je ferai très-
aisé qu'on les relève ; je m'en corrigerai. De-
puis dix ans que je suis hors de ma patrie ,
j'oublie ma langue , & j'ai observé qu'il est
souvent plus utile de bien parler que de bien
penser , & même que de bien agir.

Mes conjectures & mes idées sur la nature ;

K ij

font des matériaux que jè destine à un édifice considérable. En attendant que je puisse l'élever, je les livre à la critique. Les bonnes censures font comme ces dégels qui dissolvent les pierres tendres, & durcissent les pierres de taille. Il ne me resteroit qu'une bonne observation, que j'en ferois usage. On dit qu'un saint commença avec un seul moëllon un bâtiment qui est devenu une magnifique abbaye. Il fit ce miracle avec le tems & la patience, mais je pourrois bien avoir perdu l'un & l'autre.

C'est assez parler de moi, passons à des objets plus importants.

Il est assez singulier qu'il n'y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui se sont rendus les plus célèbres dans la littérature & la philosophie. Il nous manque un modele dans un genre si intéressant, & il nous manquera long-tems, puisque MM. de Voltaire, d'Alembert, de Buffon & Rousseau ne nous l'ont pas donné. Montagne & Montequieu avoient écrit leurs voyages, qu'ils n'ont pas fait paroître. On ne peut pas dire qu'ils aient jugé suffisamment connus les pays de l'Europe où ils avoient été, puisqu'ils ont donné tant d'observations neuves sur nos mœurs, qui nous sont si familières. Je crois que ce genre si peu traité est rempli de grandes difficultés. Il faut des connoissances universelles, de l'ordre dans le plan, de la chaleur dans le style, de la sincérité, & il faut

parler de tout. Si quelque sujet est omis, l'ouvrage est imparfait; si tout est dit, on est diffus, & l'intérêt cesse.

Nous avons cependant des voyageurs estimables; Addison me paroît au premier rang: par malheur il n'est pas François. Chardin a de la philosophie & des longueurs. L'abbé de Choisi sauve au lecteur les ennuis de la navigation; il n'est qu'agréable. Tournefort décrit savamment les monumens & les plantes de la Grece, mais on voudroit voir un homme plus sensible sur les ruines d'Athenes. La Hontan spécule & s'égare quelquefois dans les solitudes du Canada. Léry peint très naïvement les mœurs des Brésiliens & ses aventures personnelles. De ces différens génies on en composeroit un excellent, mais chacun n'a que le sien; témoin ce marin, qui écrit sur son journal " qu'il avoit passé à quatre lieues „ de Ténériffe, dont les habitans lui parurent fort affables. „

Il y a des voyageurs qui n'ont qu'un objet, celui de rechercher les monumens, les statues, les inscriptions, les médailles, &c. S'ils rencontrent quelque savant distingué, ils le prient d'inscrire son nom & une sentence sur leur *album*. Quoique cet usage soit louable, il conviendrait mieux, ce me semble, de s'enquérir des traits de probité, de vertu, de grandeur d'ame, & du plus honnête homme de chaque lieu; un bon exemple vaut bien une belle ma-

xime. Si j'eusse écrit mes voyages du nord, on eût vu sur mes tablettes les noms de d'Olgorouki, de Munich, du palatin de Russie Xatorinski, de Duval, de Taubenheim, &c. J'aurois parlé aussi des monumens, sur-tout de ceux qui servent à l'utilité publique, comme l'arsenal de Berlin, le corps des cadets de Pétersbourg, &c. Quant aux antiquités, j'avoue qu'elles me donnent des idées tristes. Je ne vois dans un arc de triomphe qu'une preuve de la foiblesse d'un homme : l'arc est resté, & le vainqueur a disparu.

Je préfère un sep de vigne à une colonne, & j'aimerois mieux avoir enrichi ma patrie d'une seule plante alimentaire, que du bouclier d'argent de Scipion.

A force de nous naturaliser avec les arts, la nature nous devient étrangere ; nous sommes même si artificiels, que nous appellons les objets naturels des *curiosités*, & que nous cherchons les preuves de la divinité dans des livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des réflexions vagues & des indications générales de l'ordre universel : cependant, pour montrer l'intelligence d'un artiste, il ne suffit pas d'indiquer son ouvrage, il faut le décomposer. La nature offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives & si peu aperçues, que qui pourroit en offrir un foible tableau à l'homme le plus inattentif, le feroit s'écrier, il y a quelqu'un ici !

L'art de rendre la nature est si nouveau, que les termes même n'en font pas inventés. Essayez de faire la description d'une montagne, de maniere à la faire reconnoître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs & du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, alongées, applaties, cavées, &c! Vous ne trouvez que des périphrases. C'est la même difficulté pour les plaines & les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'est plus le même embarras. On le rapporte à un ou à plusieurs des cinq ordres : on le subdivise en soubassement, en corps principal, en entablement ; & dans chacune de ces masses, depuis le socle jusqu'à la corniche, il n'y a pas une moulure qui n'ait son nom.

Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves & des montagnes ; mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie : l'Indoustan ressemble à l'Europe. La physionomie n'y est pas. Parlent-ils d'une plante ? ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines ; mais son port, son ensemble, son élégance, sa rudeur ou sa grace, c'est ce qu'aucun ne rend. Cependant la ressemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ses parties, & vous auriez la mesure de tous les muscles d'un homme, que vous n'auriez pas son portrait.

Si les voyageurs, en rendant la nature, pechent par défaut d'expressions, ils pechent encore par excès de conjectures. J'ai cru fort long-tems, sur la foi des relations, que l'homme sauvage pouvoit vivre dans les bois. Je n'ai pas trouvé un seul fruit bon à manger dans ceux de l'Isle de France; je les ai goûtés tous, au risque de m'empoisonner. Il y avoit quelques graines d'un goût passable, en petite quantité; & dans certaines saisons, on n'en eût pas ramassé pour le déjeuner d'un singe. Il n'y a que l'oignon dangereux d'une espece de *nymphaea*, encore croît-il sous l'eau dans la terre, & il n'est pas vraisemblable que l'homme naturel l'eût deviné là. Je crus au Cap que l'homme avoit été mieux servi. J'y vis des buissons couverts de gros artichaux couleur de chair, qui étoient d'une âpreté insupportable. Dans les bois de la France & de l'Allemagne, on ne trouve de mangeable que les fênes du hêtre & les fruits du châtaignier; encore ce n'est que dans une courte saison. On assure, il est vrai, que dans l'âge d'or des Gaules, nos ancêtres vivoient de gland; mais le gland de nos chênes constipe. Il n'y a que celui du chêne verd, qu'on puisse digérer. Il est très-rare en France, & il n'est commun qu'en Italie, d'où nous est venue aussi cette tradition. Un peu d'histoire naturelle serviroit à écrire l'histoire des hommes.

On ne trouve dans les forêts du nord que les pommes du sapin, dont les écureuils s'accom-

modent fort bien. Il est fort douteux que les hommes pussent en vivre. La nature auroit traité bien mal le roi des animaux, puisque la table est mise pour tous, excepté pour lui, si elle ne lui avoit pas donné une raison universelle qui tire parti de tout, & la sociabilité, sans laquelle ses forces ne sauroient servir sa raison. Ainsi d'une seule observation naturelle on peut prouver, 1^o. que le plus stupide des paysans est supérieur au plus intelligent des animaux, qu'on ne dressera jamais à semer & à labourer de lui-même: 2^o. que l'homme est né pour la société, hors de laquelle il ne pourroit vivre: 3^o. que la société doit, à son tour, à tous ses membres une subsistance qu'ils ne peuvent attendre que d'elle.

Les voyageurs pechent encore par un autre excès. Ils mettent presque toujours le bonheur hors de leur patrie. Ils font des descriptions si agréables des pays étrangers, qu'on en est, toute la vie, de mauvaise humeur contre le sien.

Si je l'ose dire, la nature paroît avoir tout compensé; & je ne fais lequel est préférable d'un climat très-chaud ou d'un climat très-froid. Celui-ci est plus sain; d'ailleurs le froid est une douleur dont on peut se garantir, & la chaleur une incommodité qu'on ne sauroit éviter. Pendant six mois j'ai vu le paysage blanc à Pétersbourg, pendant six mois je l'ai vu noir à l'Isle de France; joignez-y les insectes si dévorans, les ouragans qui renversent

tout, & choisiffez. Il est vrai qu'aux Indes les arbres ont toujours des feuilles, que les vergers rapportent fans être greffés, & que les oifeaux ont de belles couleurs.

Mais j'aime mieux notre nature,
 Nos fruits, nos fleurs, notre verdure;
 Un rossignol qu'un perroquet,
 Le sentiment que le caquet,
 Et même je préfere encore
 L'odeur de la rose & du thin
 A l'ambre que la main du more
 Recueille aux rives du matin.

On doit compter aussi pour un grand inconvenient le spectacle d'une société malheureuse, puisque la vue d'un seul misérable peut empoisonner le bonheur. Peut-on penser sans frémir, que l'Afrique, l'Amérique, & presque toute l'Asie sont dans l'esclavage! Dans l'Indoustan on ne fait agir le peuple qu'à coups de rotin, de sorte qu'on en a appelé le bâton le roi des Indes. En Chine même, ce pays si vanté, la plupart des punitions de simple police sont corporelles. Chez nous, les loix ont un peu plus respecté les hommes. D'ailleurs, quelque rudes que soient nos climats, la nature la plus sauvage m'y plaît toujours par un coin. Il est des sites touchans jusques dans les rochers de la pauvre Finlande. J'y ai vu des étés plus beaux que ceux des tropiques, des jours sans nuits, des lacs si couverts de

cygnes, de canards, de bécasses, de pluviers, &c. qu'on eût dit que les oiseaux de toutes les rivières s'y étoient rendus pour y faire leurs nids. Des flancs des rochers tout brillans de mouffes pourprées, & des tapis rouges du kloueva (1), s'élevoient de grands bouleaux, dont les feuillages verts, souples & odorans se marioient aux pyramides sombres des sapins, & offroient à la fois des retraites à l'amour & à la philosophie. Au fond d'un petit val-lon, sur une lisière de pré, loin de l'envie, étoit l'héritage d'un bon gentilhomme, dont rien ne troubloit le repos que le bruit d'un torrent que l'œil voyoit avec plaisir bondir & écumer sur la croupe noire d'une roche voisine. Il est vrai qu'en hyver la verdure & les oiseaux disparoissent. Le vent, la neige, le gresil, les frimats entourent & secouent la petite maison, mais l'hospitalité est dedans. On se visite de quinze lieues, & l'arrivée d'un ami est une fête de huit jours : on boit au bruit des cors & des timbales la santé du convive, des princes & des dames (2). Les vieillards

(1) Plante rampante d'un beau verd, dont la feuille ressemble à celle du buis. Elle donne un petit fruit rouge, qui est un anti-scorbutique.

(2) Les femmes sont de ces parties, & il est juste qu'accompagnant les hommes à la guerre, elles président à leurs plaisirs. On ne trouve point ailleurs de plus grands exemples de l'amitié conjugate. J'y ai vu des femmes de généraux, qui avoient suivi leurs maris à l'armée depuis le premier grade militaire.

auprès du poêle fument & parlent des anciennes guerres ; les garçons en bottes dansent au son d'un fifre ou d'un tambour autour de la jeune Finlandoise en pelisse, qui paroît comme Pallas au milieu de la jeunesse de Sparte.

Si les organes y semblent rudes, les cœurs y sont sensibles. On parle d'aimer, de plaire, de la France, & de Paris sur-tout ; car Paris est la capitale de toutes les femmes. C'est là que la Russe, la Polonoise & l'Italienne viennent apprendre l'art de gouverner les hommes avec des rubans & des blondes ; c'est là que regne la Parisienne à l'humeur folle, aux graces toujours nouvelles. Elle voit l'Anglois mettre à ses genoux son or & sa mélancolie, tandis que, du sein des arts, elle prépare en riant, la guirlande qui enchaîne par les plaisirs tous les peuples de l'Europe.

Je préférerois Paris à toutes les villes, non pas à cause de ses fêtes, mais parce que le peuple y est bon, & qu'on y vit en liberté. Que m'importent ses carrosses, ses hôtels, son bruit, sa foule, ses jeux, ses repas, ses visites, ses amitiés si promptes & si vaines ? Des plaisirs si nombreux mettent le bonheur en surface, & la jouissance en observation. La vie ne doit pas être un spectacle. Ce n'est qu'à la campagne qu'on jouit des biens du cœur, de soi-même, de sa femme, de ses enfans, de ses amis. En tout, la campagne me semble préférable aux villes : l'air y est pur, la vue riante,

le marcher doux, le vivre facile, les mœurs simples & les hommes meilleurs. Les passions s'y développent fans nuire à personne. Celui qui aime la liberté, n'y dépend que du ciel; l'avare en reçoit des présens toujours renouvelés, le guerrier s'y livre à la chasse, le voluptueux y place ses jardins, & le philosophe y trouve à méditer sans sortir de chez lui. Où trouvera-t-il un animal plus utile que le bœuf, plus noble que le cheval, & plus aimable que le chien? Apporte-t-on des Indes une plante plus nécessaire que le bled, & aussi gracieuse que la vigne?

Je préférerois de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, qu'aucune fortune ne sauroit donner, & qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins sans prévoyance & sans amertume? La prise d'un oiseau me combloit de joie. Que j'avois de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpiter son cœur & frissonner ses plumes! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, & la prairie où il courut, & le verger qu'il ravagea! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asyle saint! Que de voyageurs reviennent sans trouver de retraite! De leurs amis,

les uns sont morts, les autres éloignés; une famille est dispersée, des protecteurs.... Mais la vie n'est qu'un petit voyage, & l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages, pour ne me ressouvenir que des services, des vertus & de la constance de mes amis. Peut-être ces lettres conserveront leurs noms, & les feront survivre à ma reconnaissance! Peut-être iront-elles jusqu'à vous, bons Hollandois du Cap! Pour toi, negre infortuné, qui pleures sur les rochers de Maurice, si ma main, qui ne peut essuyer tes larmes, en fait verser de regret & de repentir à tes tyrans, je n'ai plus rien à demander aux Indes, j'y ai fait fortune.

A Paris, ce premier janvier 1773.

D. S. P.

Fin de la seconde & dernière Partie.



T A B L E

DES LETTRES

E T

SOMMAIRE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

Motif de l'ouvrage, son plan, son objet. pag. 3

LETTRE PREMIERE.

DÉPART de Paris , froid excessif. Arrivée à Rennes. Campagnes de Bretagne , observation sur le genêt & les pommes de terre. Du peuple dans les pays d'états. Commerce de la Bretagne. Payfan bas-Breton. Observation sur la température des lieux aquatiques. Arrivée à l'Orient. 7

LETTRE II. De la ville de l'Orient. Défaut de la citadelle du Port-Louis. Mœurs de ces deux villes. Mouvement du port de l'Orient.

II

LETTRE III. Distribution intérieure d'un

vaisseau, gros tems dans le port. Poissonnerie de l'Orient. Mœurs des pêcheurs. Observations sur les poissons & les écrevisses. Deux passagers de Paris craignent de s'embarquer. pag. 14

LETTRE IV. Départ de l'Orient. Adieux. 17

Journal en mars 1768. Danger dans la passe du Port-Louis. Passagers & officiers restés à terre. Gros tems, coup de mer, trois hommes emportés, désordre causé par le coup de mer. Vue des isles Canaries. Chaleur. Vents alifés. Isles du cap Verd. Observations sur les mœurs des gens de mer. 19

Journal en avril. Matelot mort du scorbut. Baptême & passage de la ligne, tems orageux; observation sur la mer & les poissons. Points lumineux, bonnets flamands, galeres, coquillage peu connu, limaçons bleus, coquillage de la carene, poisson volant, encornet, thon. Effet singulier du thon de la pleine mer lorsqu'il est salé. Du sommeil des poissons, de l'eau de mer, bonnite, grande-oreille, requin, pilotin, fucet, sa construction monstrueuse: pou du requin. Marfouin, dorade, baleine. 28

Journal en mai. Rencontre d'un vaisseau Anglois, grain violent, vaisseau coëffé; observations sur le ciel, les vents & les oiseaux; étoiles, crépuscules, leur chaleur eût été nuisible sous la ligne. Le lever de la lune dissipe les nuages. Vents, pole sud plus froid

froid que le pole nord , pourquoi. Utilité des vents. Beauté du ciel entre les tropiques. Mauves & goélands, alcions, manches de velours, frégates, fauchets, goélettes, envergures, damiers, moutons du Cap. Utilité qu'on peut tirer de la vue des oiseaux & de celle des glayeuls. Longitude ne peut se déterminer par la variation de l'aiguille. Expérience à faire sur son inclinaison. page 40

Journal en juin. Précautions pour doubler le Cap, progrès du scorbut. Coup de mer, présage d'une violente tempête, le vaisseau foudroyé, grand mât brisé, violence du vent, mer monstrueuse, secousses du vaisseau, découragement des matelots. Perte des bestiaux, grand nombre de malades scorbutiques, morts; observations qui peuvent être utiles à la police des vaisseaux, subordination des officiers. Disette d'eau, moyen d'en embarquer beaucoup & de la préserver de corruption. Inconvéniens de la machine à dessaler l'eau de mer. Vivres, moyen de conserver les viânes saines. Habillement de matelots. Charpente du bâtiment, lieu du vaisseau où le bois se pourrit le plus promptement. § I

Journal en juillet. Grand nombre de malades scorbutiques, mortalité, vue d'un paillencu, arrivée à l'Isle de France; observations sur le scorbut. Les animaux en sont atteints.

- Cause & remede à ce mal. Palliatifs. Préjugés sur la tortue, symptômes du scorbut, précautions à prendre en arrivant à terre. p. 63
- LETTRE V. *Observations nautiques.* Brise de terre. Atterages orageux. Parages des vents alifés du nord-est, des vents généraux du sud-est. Relâches sur la route des Indes. Observations sur les meilleures cartes. Hauts-fonds au sud de la ligne. Courans. Obstacles apportés aux voyages par la nature. 68
- Proportions du vaisseau le Marquis de Castries.* Forme nouvelle d'une table des observations nautiques du voyage, qui comprend les jours du mois, les vents qui ont régné, le chemin estimé, la route corrigée, la variation, la latitude estimée, la latitude observée, la longitude estimée. 72
- LETTRE VI. *Aspect & géographie de l'Isle de France.* Port du Sud-est, Port-Louis ou du nord-ouest. Vue triste de la ville & de ses environs. Mesures de l'Isle de France & hauteur de ses montagnes suivant l'abbé de la Caille. 73
- LETTRE VII. *Du sol & des productions naturelles de l'Isle de France.* Arbres & arbrisseaux. Sol tenace & ferrugineux. Sable calcaire. Prodigious quantité de rochers, leur nature vitrifiable & métallique. Herbes. Trois especes de gramen, gazon élastique, chiendent, gramen à large feuille, herbe à soie, asperge épineuse, mauve à petites

feuilles, chardon dangereux pour les volailles, lys aquatique, espece de giroflée, basilic vivace, raquettes, arbrisseaux, le veloutier, effet singulier de son odeur; espece de ronce antivénéérienne, faux baume, fausse patate, herbe à panier propre à donner du fil, liannes & leur force prodigieuse, arbrisseau spongieux, bois de demoiselle. Végétaux de l'Isle de France, inférieurs en beauté à ceux d'Europe. page 76

LETTRE VIII. *Arbres & plantes aquatiques de l'Isle de France.* Mapou, espece de poison. Noms des arbres viennent de la fantaisie des habitans; bois de ronde, de cannelle, de natte, d'olive, de pomme, arbre de benjoin, colophane, faux tatamaque, bois de lait, bois puant, bois de fer, bois de fougé, figuier, bois d'ébene de plusieurs sortes, citronnier, oranger, espece de bois de sandal, vacoa, latanier, palmiste, manglier; observations sur les arbres, ils sont très-inférieurs aux arbres d'Europe en beauté & en utilité. Agarics, mousses & fougères, songes espece de nymphéa. Tristelle du paysage. 81

LETTRE IX. *Animaux naturels à l'Isle de France.* Quadrupedes. Il est douteux que le singe y ait été apporté. Il paroît l'habitant naturel de cette isle. Sa description. Des rats & de leurs désordres, des souris. Oiseau flamand, corbigeau, pailencu, perroquets

d'une beauté médiocre, merle familier, pigeon hollandois magnifique, ramier dangereux, chauve-fouris bonne à manger, espece commune de chauve-fouris. Eperviers. Animaux amphibies, tortues, tourlouroux, bernard l'hermite. Insectes. Sauterelles; leur dégât, chenilles. Papillons, papillon à tête de mort, prodigieuse quantité de fourmis, formicaléo, cent-pieds, scorpions, guêpes jaunes avec des anneaux noirs, guêpe maçonne, guêpe qui coupe les feuilles, abeilles, espece de fourmis appelées carias, leur dégât dans la charpente des maisons; trois especes de cancrelas, ont pour ennemi la mouche verte; moutouc, ver qui ronge les arbres, son nom chez les Romains; mouches d'Europe, cousin ou maringouin fort incommode, demoiselles, belles mouches aquatiques, petits lézards bien colorés, araignées de plusieurs fortes, filent des toiles très-fortes; prodigieuse quantité de puces, pou ailé des pigeons, pou blanc ou puceron, nuisible aux vergers; punaise maupin, sa piquure dangereuse; observation sur les températures chaudes favorables à la propagation des insectes, moyens qu'emploie la nature pour l'arrêter. page 87

LETTRE X. *Des productions maritimes; poissons, coquilles, madrépores.* Baleine, sa pêche négligée, lamentin, la vieille, poisson dangereux à manger; malheur arrivé aux An-

glois à Rodrigue ; autres poissons suspects , tels que le capitaine & la carangue ; requins , rougets , mulets , fardines , maquereaux , poule d'eau, forte de turbot, raies blanches , raies noires , sabres , lunes , bourses , especes de merlans , perroquets , poisson armé dangereux , le coffre , le porc-épi , le polype. Poissons de riviere ; la lubine , le mulot , la carpe , le cabot , l'anguille dangereuse pour les nageurs. Testacées ; homars ou langoustes , petite espece de homar fort joli ; crabe ressemblant à un madrépore ; autre marqué de cinq cachets rouges ; autre appelé le fer à cheval ; autre crabe couvert de poils , crabe marbré , autre qui porte ses yeux au bout de deux longs tuyaux , l'araignée de mer , crabe dont les pinces sont rouges , petit crabe à grande coquille. Boudin de mer très-singulier , masse vivante , dont la coquille est au-dedans. Ourfins , ourfin violet à longues pointes , ourfin gris à baguettes rondes cannelées , ourfin à baguettes obtuses & à pans , ourfin à cul d'artichaux , ourfin commun à petites pointes. Ordre conchyologique nouveau , ordre sphérique , plus commode , peut s'appliquer à toutes les parties de l'histoire naturelle. Lépas applati , lépas étoilé , lépas fluviatile , oreilles de mer , espece d'oreille de mer sans trou. Vermiculaires , grand vermiculaire des madrépores , cornet de Saint-Hubert , nautile papyracée ,

nautile ordinaire. Limaçons sédentaires ;
 bouche d'argent simple, bouche d'argent
 épineuse, bouche d'or, limaçon fluviatile
 simple, limaçon fluviatile à pointes, con-
 que persique, limaçon allongé, bécasse épi-
 neuse, tonne ronde, tonne allongée. Lima-
 çons voyageurs ; nérîte cannelée, nérîte lisse
 colorée de rubans, harpe belle coquille,
 harpe à pointe, limaçon bleu, l'œuf de pin-
 tade, limaçon terrestre, lampe antique.
 Rouleaux ; l'olive commune, l'olive de trois
 couleurs, olive noire, olive évasée, rou-
 leau commun piqueté de rouge, rouleau
 blanc, rouleau piqueté de points noirs,
 drap d'or, tonnerre la poire, rouleau cou-
 vert de peau, l'oreille de midas, le grand
 casque, le casque truité, le scorpion, l'arai-
 gnée. Porcelaines, porcelaine à dos d'âne,
 la tigrée, la carte de géographie, l'œuf,
 le lievre, l'olive de roche. Vis, la vis sim-
 ple, vis avec une moulure, l'enfant en mail-
 lot, la culotte de Suisse, petite vis à bec,
 autre à dos d'âne, le fuseau blanc, fuseau
 tacheté de rouge, mitre fluviatile. Conjec-
 ture sur la cause qui a dirigé du même côté
 la bouche de la plupart des coquilles. Ob-
 jection sur l'explication qu'on donne de
 leur formation. Bivalves. Huître commune,
 la feuille, huître semblable à celle d'Eu-
 rope, huître de la carene des vaisseaux,
 huître perlière, autre huître grise, huître

perliere violette ; la tuilée se trouve fossile sur les côtes de Normandie ; huitre épineuse, pelure d'oignon. Trois espèces de moules, moule blanche à coque élastique, hache d'arme. Pétoncles, arche de Noé, cœur strié & cannelé, cœur de bœuf, corbeille, la rape, pétoncle commun, autre espèce, le peigne, le manteau ducal. Observations sur les coquillages, sur l'instinct des moules, sur la charniere des coquilles. Madrépores qui ne sont pas attachés au fond de la mer ; le champignon, le plumet de trois fortes, le cerveau de Neptune ; madrépores attachés, le choufleur, le choux madréporé en spirale, autre semblable à un arbre, la gerbe, le pinceau ; madrépore semblable au réséda, autre semblable à une île, la congelation, madrépore digité, le bois de cerf, la ruche à miel, le corail bleu, corail articulé blanc & noir, végétations corallines. Litophite semblable à une paille, autre croissant comme une forêt de petits arbres. Trois espèces d'étoiles marines. Ambre gris. Observations sur les madrépores. page 97

JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE. *Qualité de l'air.*
 Juillet 1758. Vent frais. Août, pluie. Septembre, même température. Opinion des anciens sur la cause de la végétation. Octobre, terres enfemencées. Novembre, tems variables. Décembre, chaleur, ouragan & ses effets. Janvier 1769, tems chaud. Fé-

vrier, coup de vent, accidens du tonnerre.
Mars, chaleur supportable. Avril, fin de
l'été. Mai, faison seche. Juin, grains plu-
vieux. Observations sur les qualités de l'air.

page 115

LETTRE. XI. *Mœurs des habitans blancs.* Ou-
vriers, employés de la compagnie, marins
de la compagnie, officiers militaires de la
compagnie, officiers du roi, missionnaires,
marchands, Européens venus des Indes,
protégés de Paris, employés & officiers de
la marine du roi. Officiers arrivés d'Europe,
soldats, navigateurs, caractere général,
Négligence dans les maisons. Les femmes
aiment la danse; jolies, leur société, leurs
qualités domestiques, éducation des jeunes
créoles. Petit nombre de cultivateurs. 123

LETTRE XII. *Des noirs.* Malabares, leurs
mœurs. Des negres, leur caractere, leur
industrie, amenés de Madagascar, traite-
ment fait aux esclaves, nourriture, habil-
lement, punition. Du code noir, des chiens
des noirs, chasse aux noirs marons, leurs
châtimens, affreuse misere des esclaves;
Post-scriptum. Réflexion sur l'esclavage.
n'est point nécessaire à l'Isle de France pour
l'agriculture; lui est contraire, s'oppose
à la population. Le code noir n'est point
observé. L'esclavage ne peut se justifier ni
par la théologie, ni par la politique. Philo-
sophes devoient le combattre, femmes
Européennes devoient s'y opposer. 133

LETTRE XIII. *Agriculture ; herbes , légumes & fleurs apportées dans l'isle.* Division des plantes. Plantes naturalisées ; espece d'indigo , pourpier , observation , cresson , dent de lion ou pissenlit , absynthe , molene , squine , observation , herbe blanche , brette de deux fortes. Plantes cultivées dans la campagne ; manioc , seconde espece appelée camaignoc , maïs ou bled turc , bled froment , observation de Pline , riz de sept especes , petit mil , avoine , tabac , fataque. Plantes potageres , utiles par leurs fruits ; petits pois , haricots , pois du Cap , autres haricots , feve de marais , autre feve , artichaux ; cardons , giromons , concombres , melons , pasteques ou melons d'eau , courges , bringelle ou aubergine de deux fortes , pimens des deux especes , ananas , observation , fraises , framboises , framboises de Chine. Plantes utiles par leurs tiges ou feuilles ; épinards , cresson des jardins , oseil , cerfeuil , persil , fenouil , céleri , porée , laitues , chicorées , choux-fleurs , chou , pinprenelle , pourpier doré , fauge , asperge. Plantes utiles par leurs racines ou bulbes ; carottes , panais , navets , cercifix , radix ; raves , rave de Chine , betterave , pomme de terre , cambar , patate , safran , gingembre , pistache , observation , ciboules , poireaux , oignons. Plantes à fleurs ; réséda , bellamine , tubéreuse , pied-d'alouette ,

grande marguerite de Chine, œillet de la petite espece, grands œillets, lys, anémones, renoncules, œillet d'inde, rose d'inde, giroflée, pavots, fleurs d'Afrique, immortelle du Cap, autre immortelle, jonc à fleur, tulipe singuliere, fleur de Chine, aloës de plusieurs especes, observation. page 144

LETTRE XIV. *Arbrisseaux & arbres apportés à l'Isle de France.* Arbrisseaux. Rosiers, rosiers de Chine, jasmin d'Espagne & de France, grenadiers à fleur double & à fruits, myrthe. Cassis, fousfapatte, poincillade, jalap, vigne de Madagascar, variétés de liannes, mougris à fleur double & simple, franchipaniers, lilas des Indes; lilas de Perse, lauriers-thins, lauriers-roses, citronnier, galet, palma-christi, poivrier, arbrisseau de thé, rottin, cotonnier, canne de sucre, caffier. Arbres d'Europe, pins, sapins, chênes, cerisiers, abricotiers, néliers, pommiers, poiriers, oliviers, mûriers, figuiers, vignes, pêchers, observation. Arbres étrangers, lauriers, agathis, polchés, bambous, attiers, mangliers, bananiers, observation, gouïaviers, jam-roses, papayers mâles & femelles, avocats, jacqs, tamariniers, diverses especes d'orangers, pamplemousses, citronniers, cotiers. Observation, crable des cocotiers, cocos marin, dattier, palmier d'aracque, palmier du sagou, caneficier, acajou, can-

nellier, cacaotier, muscadier, girofler, observation, ravinesara, mangoustan, litchi, arbre de vernis, arbre de suif, citrons en grappe, arbre d'argent, bois de tèque, observation. Jardin des Chinois. pag. 154

LETTRE XV. *Animaux apportés à l'Isle de France.* Poissons; gourami, poissons dorés de Chine. Oiseaux; l'ami du jardinier, le martin, observation sur l'alouette, corbeau, oiseau du Cap, méfange, cardinal, trois sortes de perdrix, pintades, faisan de Chine, oies, canards sauvages, canards de Manille, poule d'Europe, poule noire d'Afrique, autre espece de Chine, pigeons, deux especes de tourterelles, lievres, chevres sauvages, cochons marons. Quadrupedes domestiques; moutons; chevres, bœufs, petite espece de bœufs du Bengale, observation sur les salaisons, chevaux, mulets, ânes, ânes sauvages du Cap, chats, chiens, effet du climat sur eux. 169

LETTRE XVI. *Voyage dans l'isle.* Départ, arrivée à la grande riviere, voyage à une caverne, sa description, ses dimensions. Voyage à la riviere Noire, sortie du port, mauvais tems, relâche, observation, rembarquement, danger, arrivée à terre, correction du plan de l'abbé de la Caille. Poisson abondant, voyage aux plaines de Williams, habitant vivant dans une solitude, Pauteur égaré, arrivée à Palme, plaines de Williams, riviere profonde. 174

LETTRE XVII. *Voyage à pied autour de l'isle.*
 Préparatifs , départ , observation , petite
 riviere , citoyen utile mal récompensé ,
 riviere Belle-Isle. Embarras des voyageurs ,
 plaines Saint Pierre , observation sur ses
 productions. Riviere du Dragon , riviere
 du Galet , observation , anse du Tamarin ,
 observation en note , coquillages , autre
 observation. Riviere Noire , accident. Idot
 du Morne. Halte , observation. Morne Bra-
 bant , famille d'un habitant. Passage dan-
 gereux du Cap , Belle-ombre , riviere des
 Citronniers , observation , pêche de co-
 quillages , Poste - Jacotet , lieu agréable ,
 rencontre d'une malheureuse négresse , bras
 de mer de la Savanne , des negres marons ,
 générosité de deux négresses ; observation ,
 halte sur le bord de la mer , accident , obser-
 vation en note , riviere du Poste , l'auteur
 indisposé. Bras de mer du Chalan , rivie-
 res de la Chaux & des Créoles , habitation
 des prêtres , arrivée au port du Sud-Est , sa
 description. Baleines , beaux coquillages ,
 comete très-apparante. Paysage du port du
 Sud-est. Halte , mœurs féroces d'une femme
 créole. Pointe du Diable , grande riviere.
 Route de Flacq , Quatre-Cocos , quartier de
 Flacq , ses productions , poste de Fayette ,
 accident arrivé à l'auteur dans l'anse aux
 Aigrettes ; observation , riviere du Rem-
 part , quartier de la Poudre-d'or , quartier

des Pamplémouffes ; arrivée au port ; observation sur les églises & les constructions en charpente ; observation sur la culture de l'isle. page 187

LETTRE XVIII. *Sur le commerce, l'agriculture & la défense de l'isle.* Besoins de l'Isle de France. Note sur son utilité. Son commerce , papier ruineux , port à nettoyer. Agriculture , abus , agioteur de terres , loix agraires inutiles. A quoi on eût pu employer les soldats. Défense de l'isle , défense de la côte , sa disposition singuliere , moyens naturels de défense trop négligés , défense de l'intérieur de l'isle & de la ville. Poste très-avantageux , obstacles que l'ennemi aura à surmonter. De l'Isle de Bourbon. Note.

220





T A B L E

DES LETTRES

E T

SOMMAIRE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XIX.

*Départ pour la France. Arrivée à Bourbon.
Ouragan.*

OBSERVATION sur l'insulaire de Taïti (*), & sur l'utilité d'un dictionnaire encyclopédique des langues. Départ de l'Isle de France; arrivée à Bourbon. Descente difficile à terre, brise forte, ouragan, vaisseaux obligés de quitter la rade. Départ du vaisseau l'Indien. Embarras de l'auteur; il part pour Saint-Paul. Mauvais chemin, arrivée à Saint-Paul. Difficultés pour l'embarquement de l'auteur. Observations sur

(*) Cet homme est mort de la petite vérole à Bourbon, sur le point de partir pour Taïti.

- Bourbon, histoire d'un pirate de Saint-Denis. Mœurs des habitans de Bourbon.
 Départ de cette îlle. page 3
- LETTRE XX. *Départ de Bourbon, arrivée au Cap.* Observations sur la baie de Saint-Paul. Navigation heureuse. Coup de vent dans le canal de Mofambique, mât de misaine rompu. Terre du Cap. Montagne ressemblant à un lion. Le vaisseau l'Indien absent du Cap. Montagne de la Table, danger du mouillage, arrivée à terre, spectacle singulier. 18
- LETTRE XXI. *Du Cap. Voyage à Constance & à la montagne de la Table.* De la ville du Cap. Prix des pensions, jardin de la compagnie. Voyage à Constance, arbres d'argent, fameux vignoble, bas-Constance, différence essentielle des deux vins. Neuhausen, jardin de la compagnie. Voyage à la campagne du sieur Nedling. Voyage à Tableberg ou montagne de la Table. Observation sur les plantes & le sol du sommet. Observation sur les formes des plantes de la montagne du Cap, Vasco de Gama est-il le premier navigateur qui l'ait doublé? Retour à la ville. 24
- LETTRE XXII. *Qualités de l'air & du sol du cap de Bonne-Espérance; plantes, insectes & animaux.* Air pur du Cap; vent de sud-est fréquent. Petite vérole fort dangereuse. Or de Lagoa, terre sulfureuse, pierre à plâtre;

cubes noirs. Arbres d'or & d'argent. Arbres rares au Cap hors ceux d'Europe. Fleur semblable à un papillon, hyacinthe singuliere, grosse tulipe, arbrisseaux à fleurs de la forme d'un artichaux, autres portant des grappes de fleurs papillonacées. Insectes, belles sauterelles, le canonnier scarabée singulier. Oiseaux; colibris, oiseaux changeant de couleur trois fois par an, oiseau de paradis, oiseau appelé l'ami du jardinier, espece de tarrin, aigle, oiseau appelé le secretaire, autruche, cazoar, espece d'autruche couverte de poil, pinguoin, singularité de ses œufs. Poissons; nautiles papyracés, tête de méduse, lépas, lithophites, poissons de la forme d'une lame de couteau, veaux marins, baleines, vaches marines, morues. Quadrupedes; petites tortues de montagne, porc-épics, marmottes, cerfs, chevreuils, ânes sauvages, zebres, caméléopard, bavian, observation sur les singes. Animaux domestiques, chevaux, ânes, bœufs. Observation sur la loupe des animaux d'Afrique. Bêtes féroces, espece de loup. Observation de Pline. Caractere du tigre, du lion, armée de cabris & de lions dans l'intérieur de l'Afrique. Pourquoi il n'y a point de grandes nations en Afrique. Etablissement des Hollandois dans les terres. Prix des vivres & commerce du Cap. Danger de sa rade.

pag. 37
LETTRE

LETTRE XXIII. *Esclaves , Hottentots , Hollandois.* Esclaves bien traités. Esclaves Malayes , leur caractere. Hottentots , leur fidélité , leur adresse , leurs mœurs , leur physionomie , singularité de leur langue. Tablier des femmes Hottentotes , fable tirée de Kolben. Observation de Pline sur le sang des animaux. Engagés de la compagnie. Mœurs des Hollandois ; paysans du Cap. Mademoiselle Berg. Bonne - foi des Hollandois. Amour des Hollandois pour la patrie. Eglise du Cap , réfugiés François , mœurs du gouverneur , son caractere. page 47

LETTRE XXIV. *Suite de mon journal au Cap.* Bibliotheque , ménagerie arrivée d'un vaisseau François. Comment les Hollandois conservent leurs mâts à terre. Arrivée de la Digue , flûte du roi. Offre faite à l'auteur , parti qu'il prend , présent que lui fait le gouverneur. Arrangemens pour son départ , arrivée du vaisseau l'Africain. Il reçoit ses effets ; nouvelles de l'Indien & ses malheurs , événement étrange arrivé sur ce vaisseau. 56

LETTRE XV. *Départ du Cap ; description de l'Ascension.* Sortie de la baie. Inquiétude du feu , histoire à ce sujet. Vue de l'Ascension , singularité de ses rivages ; frégates familières. L'auteur descend à terre. Beau fable , petite saline. Terreur panique , tristesse du paysage de l'Ascension. Tortues

M

viennent au rivage, pêche abondante, matelots superstitieux, cancrelas, scorpion, tythimale. Oiseaux familiers. Usage singulier de la graisse des frégates. Tortues inutiles remises à la mer. page 61

LETTRE XXVI. *Conjecture sur l'antiquité du sol de l'Ascension, de l'Isle de France, du cap de Bonne-Espérance & de l'Europe.* Conjectures par l'affaïssement des collines, par le dépérissement des rochers, par leur profondeur dans le sol. Problème important à résoudre. Conjectures sur l'antiquité de l'Ascension, sur celle de l'Isle de France, sur celle du cap de Bonne-Espérance; observation des rochers de la montagne de la Table. Conjecture par la couche végétale ne peut être employée dans les plaines; expérience à faire en Europe, de l'antiquité de l'Europe, roches propres aux expériences. Conjectures sur l'antiquité de sa population; opinion de ceux qui croient le nord de l'Europe anciennement peuplé, réfutée. Il n'y a point de monumens dans le nord. Ils sont très-communs en Grece & en Italie; pourquoi. Peuples heureux multiplient & bâtissent. Autels élevés à tous les biens. Homme du midi allant au nord, climat affreux, obligé de vivre comme les Laponts. Le nord de l'Europe sert de refuge aux peuples du midi. Langue esclavonne vient du grec. Note première tirée de Pline sur l'antiquité des

arts en Europe, & sur celle des végétaux qui servent à nourrir ses habitans. Qu'étoient-ce que les peuples du nord du tems de Marius? Note seconde, deux strophes du poëme séculaire d'Horace. page 68

LETTRE XXVII. *Observations sur l'Ascension.*

Départ. Arrivée en France. L'Ascension utile à quelques animaux, est une terre sans maître, fert de relâche, qualité de son air. Effet de l'attraction des terres observé. Bain de sable calcaire, utile aux scorbutiques. Grande mer. Danger de la chaloupe, danger du canot; cabris, chiendent. Observation sur les restes du volcan de l'Ascension. Conjectures sur la disposition de ces cendres. Huitre appellée la feuille, requins, bourfes, carangues, morenes, qualité de la tortue. Passage de la ligne, courans, calmes, grappes de raisin, plante marine, son utilité. Accident du feu, exercice de fusils, haut-fond apperçu. Gros tems, vue d'un vaisseau, vue de terre, grande joie, arrivée. 81

Explication de quelques termes de marine, à l'usage des lecteurs qui ne sont pas marins.

Bord, maison, porte, amarrer, amurer, appareiller, arriver, arimage, artimon, aumônier. Bas bord, bau ou beau, beaupré, beaufoir ou bossioir, banc de quart, berne, bout dehors, bras, brassé. Caillebotis, calle, callé, cap, cape, carguer, civadiere, coëffé,

courant. Déferler, degré, dériver, dunette. Ecoute, écoutilles, entrepont, espontilles, est. Fazayer, focq. Galerie, gaillards, garants, grains, grapins. Haubans, hauteur (prendre), hauts-fonds, hisser, hune (mât de). Iole. Latitude & longitude, ligne, lifses, louvoyer. Mât, matelots, Marquis de Castries, observation sur les noms des vaisseaux, mouiller, misaine. Panne (mettre en), perroquet, perruche, plat-bord, plus près (être au), pont. Quarts. Rescifs, ris, roulis. Sabords, sainte-barbe. Tangage, voyez roulis. Vent (venir au), vergue, virer.

page 93

Entretiens sur les arbres, les fleurs & les fruits.

Dialogue premier, des arbres. Madrépores, ce que c'est, leur ressemblance avec nos plantes, impuissance de la chymie. Habitans des plantes; que les plantes ne sauroient être des machines hydrauliques. Expérience du saule. Industrie des animaux des plantes; comment & pourquoi ils fabriquent les feuilles, preuves de leur travail dans un arbre greffé, enveloppent leur habitation d'étoffes épaisses; observation sur l'écorce des arbres des pays chauds. Objection réfutée. Plantes qui grimpent s'élevent toujours. Observation sur les arbres des montagnes & des vallées. Expérience des Chinois. Objections réfutées.

110

Dialogue second. Des fleurs. Les habitans des

plantes ont des sens comme les autres animaux. Objection. Usage des fleurs du palmier femelle. Du plan des fleurs, de leur forme variée suivant les saisons & les lieux, de leurs couleurs. La couleur noire fort rare, pourquoi. Question sur la beauté des fleurs dont les graines sont inutiles. Pourquoi il n'y a point de fleurs dans les prairies des pays méridionaux. Disposition des fleurs des arbres de l'Inde, de la France & du nord. Pourquoi les arbres des Indes portent beaucoup de fleurs papillonacées & de fruits légumineux.

page 123

Dialogue troisieme. Des fruits. Pourquoi les animaux sont plus adroits que l'homme; les plus petits sont les plus rusés, pourquoi. Observation sur la nourriture des jeunes animaux, organisation des graines, industrie commune à celle des insectes. Précautions pour la défense de la graine. Pourquoi la rose a des épines, pourquoi d'autres herbes & buissons en ont pareillement; chute des fruits, leur roulement, graines qui s'envolent, qui s'élancent; des graines que les oiseaux ressemment, de la muscade. Providence admirable. Pourquoi les madrepores ne donnent pas de fruits comme les plantes. Des végétations intérieures de la terre. Pourquoi la truffe n'a ni tige, ni fleur, ni racine. Comment elle se reproduit. Explication de deux phénomènes en botanique.

Contradiction du système ordinaire de la végétation. Anatomie des animaux vivans, cruelle & inutile. page 133

LETTRE XXVIII & dernière. *Sur les voyageurs & les voyages.* Excuses de l'auteur devraient être à la fin de son ouvrage. Bonnes censures ressemblent aux dégels. Voyages manquent de modèles pour être bien écrits. Voyageurs estimables. Addison, Chardin, l'abbé de Choisi, Tournefort, la Hontan, Léry ; leurs qualités & leurs défauts. Voyageurs qui cherchent des antiquités, bons exemples plus profitables ; monumens, qui sont ceux dont on doit parler. Homme des villes artificiel, nature négligée, art de rendre la nature manque d'expressions. Voyageurs pechent encore par excès de conjectures. Fruits des bois de l'Isle de France, des buissons du cap de Bonne - Espérance & des forêts de l'Allemagne, de la France & du nord. Conséquences importantes d'une seule observation. Autre excès dans les récits des voyageurs. La nature a compensé les climats, inconvéniens des pays chauds, dureté de leur gouvernement. Sites touchans en Finlande, plaisirs de ses habitans en hiver. Exemples de l'amour conjugal. Des plaisirs de Paris, préférable aux autres villes, pourquoi ; bonheur de la campagne, celle du pays natal préférable, pourquoi ; heureux qui n'a jamais quitté le toit paternel. 147

FIN.

